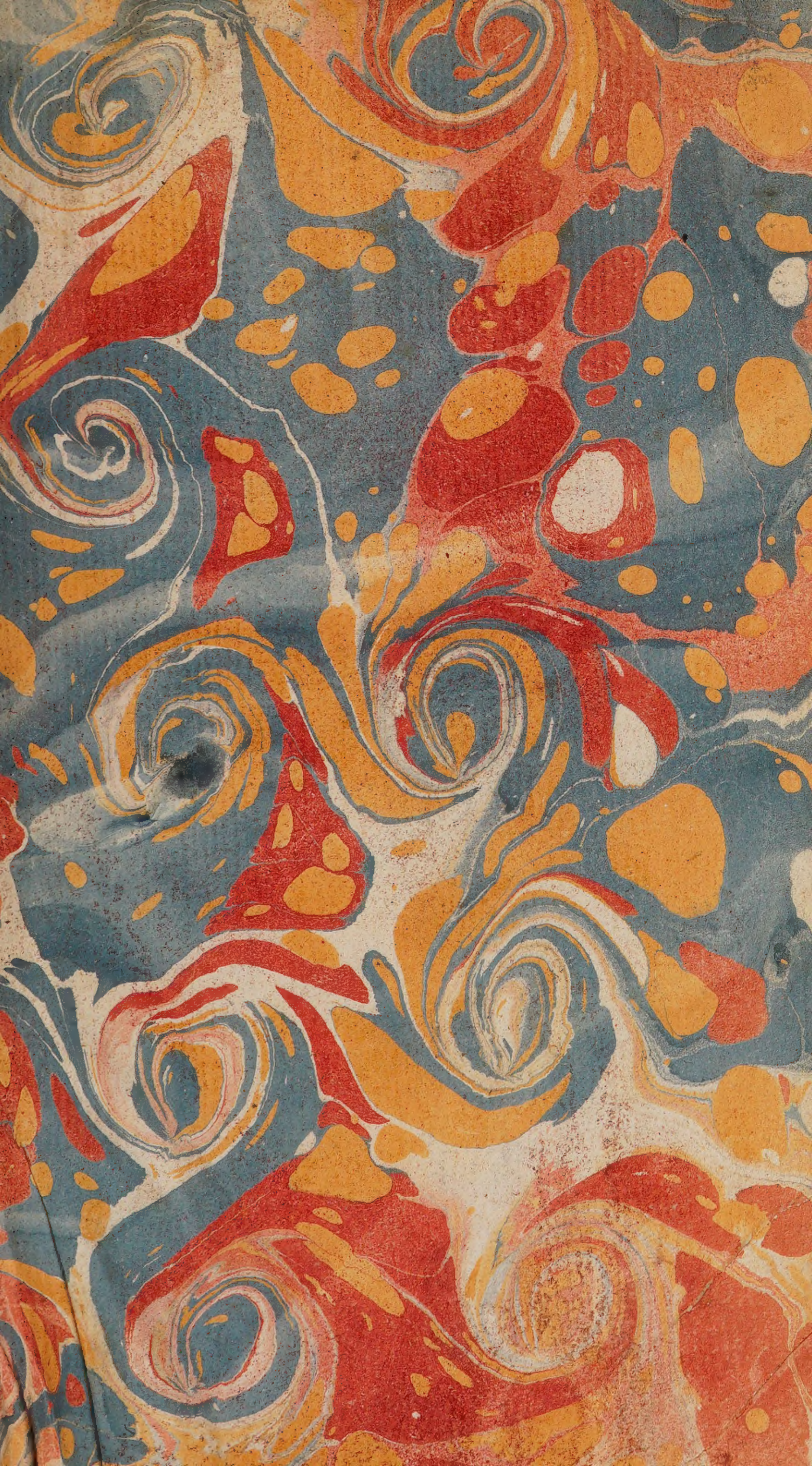



Bibliothèque
DE
Mr L. LAURENT PICHAT.



By L'abbé Jacques Pernety
PERNETTI
[sic B.M]

LETTRES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
PHYSIONOMIES.

par l'abbé Pernety.

SECONDE EDITION.

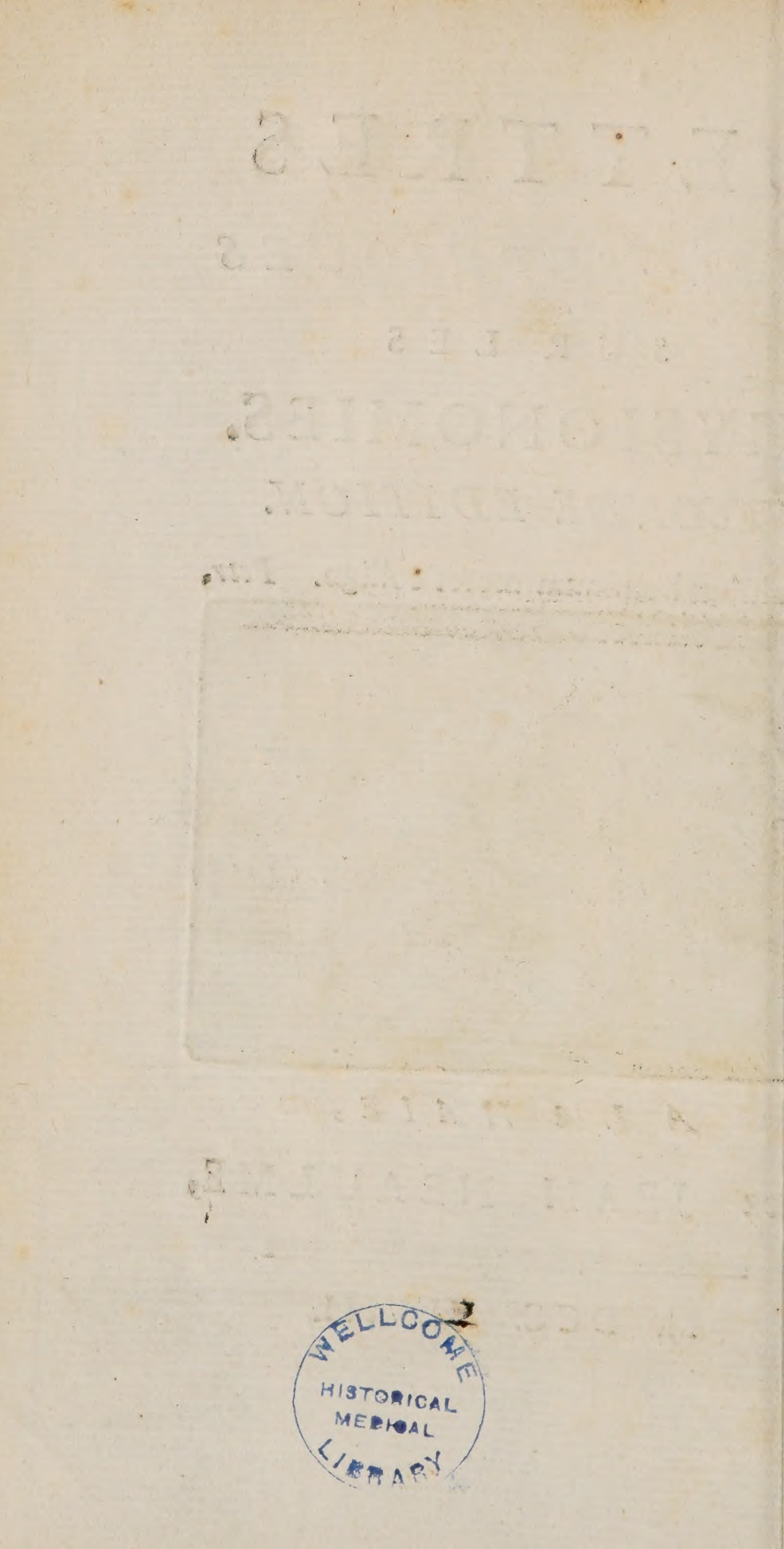
Ex vultibus hominum mores colligo. *Petr.*



A LA HAIE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. [illegible]LVIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS DU LIBRAIRE.

L'AUTEUR de cet Ouvrage s'eſt tellement obſtiné à ſe tenir caché, que nous n'avons pû le conſulter ſur les Additions qu'il auroit peut-être voulu faire à cette ſeconde Edition: * elle eſt devenue néceſſaire en France, où l'Ouvrage n'eſt pas encore connu. Nous nous ſommes fondés à le donner tel qu'il eſt, ſur les éloges qu'en ont fait les Journaux étrangers, & principalement la Bibliothéque raiſonnée. Elle en parle ainſi, vol. 38. année 1747. mois de Janvier, Article VII.

C'EST apparemment par modeſtie que l'Auteur de cet Ouvrage n'a pas voulu ſe nommer; car je ne crois pas qu'en

---

* On nous a néanmoins donné, pendant le cours de cette Edition, trois Lettres, qu'on dit être de notre Auteur; on les trouvera à la fin de ce Volume.

ſe faiſant connoître, il eût rien perdu de l'idée avantageuſe qu'on doit s'être formée de lui. Il ne nous dit point, ni où il eſt, ni ce qu'il fait.

En liſant ſon Livre, j'ai recueilli quelques traits, à l'aide deſquels je crois être en état d'ébaucher ſon caractère. S'il eſt vrai, comme il le dit lui-même, que les Phyſionomies peuvent ſervir à la connoiſſance des hommes, il n'eſt pas moins certain que les productions d'un Auteur ſervent infiniment à nous faire connoître ce qu'il eſt, ſon caractère, ſon tempérament, ſes talens, ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités. Il eſt difficile de peindre les autres, ſans ſe peindre ſoi-même; ſur tout, lorſqu'on eſt ſincère. Nous ne laiſſerions pas de pouvoir nous former une idée aſſez juſte de l'incomparable Montagne, *quand même il eût retranché de ſes*

Eſſais

Essais *tout ce qui ne regarde que sa personne & ses inclinations.*

L'aimable Auteur de ces Lettres philosophiques est très-certainement un homme qui connoît le grand monde, & qui doit l'avoir fréquenté. Il a le cœur bon & droit, l'esprit vif, souple, enjoué; il est très-poli : la vivacité de son esprit est dans une si juste proportion, qu'elle ne nuit point à son jugement. Il pense beaucoup, sans être trop rêveur. Il est versé dans la plûpart des Sciences, & il les aime. Il a quelque connoissance de la Chymie, & il s'est fait des idées fort justes de la Médecine & de l'Œconomie animale : je ne crois pas cependant qu'il soit Médecin. Il est versé dans l'Histoire ancienne & moderne; mais il n'est pas Historien de profession. C'est un de ces sages Pyrrhoniens qui sçavent douter à propos. Il ne se décide que sur

l'évidence ; il ſe tait ſur ce qui eſt au-deſſus de la portée de l'eſprit humain. Il aime la vérité ; il la cherche ; il l'adopte par tout où il la trouve. Il a de la pitié pour ceux qu'il croit dans l'erreur ; mais il ne les hait pas. Il a ſecoué le joug des préjugés de l'enfance ; & , s'il en a conſervé quelques-uns , c'eſt qu'il les croit fondés ſur la raiſon. Ce n'eſt pas un de ces Miſanthropes qui ne ſont jamais contens , ni d'eux-mêmes , ni des autres : il n'aime point qu'on diſe toujours du mal des hommes ; s'il leur trouve des vices & des défauts , il leur reconnoît auſſi des vertus & des qualités eſtimables. Il a de la candeur , & fait beaucoup de cas de ceux qui en ont. Sa franchiſe doit lui avoir fait des ennemis. Il me paroît avoir bien étudié la nature humaine ; & la connoiſſance qu'il en a , doit l'avoir beaucoup aidé à

juger du caractère des hommes par leurs Physionomies. Qu'il juge maintenant si le portrait que je fais de lui est conforme à la vérité. Du reste, je proteste que je ne le connois absolument point. Je vois seulement qu'il faut le chercher dans la classe des Philosophes, &c.

Je n'ai garde d'exiger de mes Lecteurs qu'ils jugent du mérite de cet Ouvrage par le caractère de l'Auteur. On peut se tromper, & même très-lourdement, avec les plus belles qualités de l'esprit & du cœur. Un rien peut nous jetter dans l'erreur; & une seule erreur, souvent très-légère, peut nous faire tomber dans une infinité d'autres. Toutes les vérités se tiennent; & dès qu'on vient à en perdre le fil, on ne fait plus que s'égarer. Les Questions que notre Philosophe examine, sont si difficiles à éclaircir, & même si délicates, que je n'ose presque m'in-

gérer de dire ce que j'en penſe, &c.

Le fond principal de cet Ouvrage ne roule proprement que ſur une ſeule Queſtion générale, mais qui en fait naître une infinité d'autres. Il s'agit de ſçavoir ſi la Nature nous a donné des régles pour juger des hommes par leurs Phyſionomies. L'Auteur prétend qu'il y a de telles régles, qu'il place ſur les différentes parties du viſage : il aſſure même qu'il les connoît, & qu'il les apperçoit mieux qu'il ne peut les faire appercevoir aux autres. Cette connoiſſance eſt un Art, mais un Art qui demande de l'application & une diſpoſition naturelle.

Il eſt inconteſtable que chaque choſe a ſa Phyſionomic. L'Auteur le prouve par des exemples ; & c'eſt ſur ces exemples qu'il fonde ce raiſonnement : Si chaque Etre a ſa Phyſionomie, pourquoi les hommes n'auroient-ils pas la leur ? Si celle

des Etres inanimés est si infaillible ; pourquoi celle des hommes ne le seroit-elle pas ? Je conviens qu'il est possible que les hommes ayent aussi leur Physionomie ; mais j'ai de la peine à croire qu'elle soit aussi infaillible que celle des Etres inanimés. Ma raison est, que l'intérieur des Etres inanimés répond plus constamment à leur extérieur, que l'esprit de l'homme ne répond aux marques du masque qui le couvre.

Le siége de la Physionomie n'est quelquefois que sur une seule partie du visage, sur le nez, sur le front, sur les joues, sur le menton, sur la lévre supérieure, sur les dents mêmes, & particuliérement dans les yeux. En général, c'est l'assemblage des couleurs & des traits qui forme la Physionomie ; & il ne faut pas les séparer.

Lorsque la Nature se décéle par un seul trait, c'est alors une exce-

ption qui ne doit pas nuire à la régle générale. Ce fut par la réunion des traits de Socrate, *que* Zopire *jugea que ce Philoſophe avoit des inclinations mauvaiſes & un caractère vicieux : ce ne fut qu'après avoir conſidéré quelque tems* Sylla, *qu'*Orobaze, *Ambaſſadeur des Parthes, s'écria, qu'il étoit étonné que ce Romain pût ſouffrir de n'être pas le premier du monde.*

Il me ſemble que, ſuivant le ſyſtême de notre Philoſophe, l'ame de l'homme eſt un Etre qui dépend du jeu des organes & des impreſſions du corps ; un Etre, dont la nature eſt incompréhenſible, & qui eſt miſe en mouvement par un autre Etre, dont la force & les propriétés ne ſont guères plus connues. Il l'inſinue clairement en plus d'un endroit. C'eſt, dit-il, l'organiſation plus ou moins parfaite, le mêlange des humeurs plus ou moins convenable,

qui fait les hommes ſpirituels ou bêtes.

Cette réflexion doit un peu conſoler ceux qui n'ont pas beaucoup d'eſprit, & humilier ceux qui ſe piquent d'en avoir. De quelqu'endroit que les gens d'eſprit tirent leur ſupériorité ſur les autres, ils n'ont pas raiſon de s'en enorgueillir : il dépend auſſi peu d'eux de choiſir une organiſation parfaite, & un mêlange heureux d'humeurs, que de ſe pourvoir d'une ame plus ſpirituelle.

Cette penſée me rappelle ce que répond Charles-quint *à* Eraſme, *dans les* Dialogues des Morts. *Ne parlons point de la Science, dit* Eraſme *à cet Empereur : tenons-nous-en à l'eſprit ; ce bien là ne dépend aucunement du hazard. Il n'en dépend point ? lui répond* Charles-quint : *quoi ! l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau ? & le*

hazard eſt-il moindre de naître avec un cerveau bien diſpoſé, que de naître d'un père qui ſoit Roi? Vous étiez un grand génie; mais demandez à tous les Philoſophes à quoi il tenoit que vous ne fuſſiez ſtupide & hébêté? Preſqu'à rien, à une petite diſpoſition de fibres; enfin à quelque choſe que l'Anatomie la plus délicate ne ſçauroit jamais appercevoir.

Ceux qui s'oppoſent le plus à ce ſyſtême, dans la crainte qu'il ne donnât atteinte à la liberté, ſont obligés d'y avoir recours eux-mêmes à chaque inſtant. Si l'ame eſt maîtreſſe d'elle-même, ſi elle ne dépend pas en partie de la diſpoſition du corps, comment expliquera-t-on les changemens qui arrivent dans la même perſonne, & qui la rendent ſi différente d'elle-même? Comment rendra-t-on compte des impreſſions que fait ſur elle la plus petite alté-

ration, ſoit dans le mouvement des organes, ſoit dans le cours du ſang & des humeurs? Comment définira-t-on les averſions & les inclinations que la première vûe inſpire, & qui ne font qu'augmenter? Si notre ame a ſur elle-même tout le pouvoir qu'on lui donne, pourquoi ſommes-nous tantôt triſtes, tantôt de bonne humeur? Si nous avions à choiſir, nous ſerions toujours dans la joie.

Il faut néceſſairement recourir au corps, pour expliquer toutes les bizarres métamorphoſes de notre ame. C'eſt le mouvement embarraſſé des organes; c'eſt l'interception des eſprits animaux qui fait que nous ſommes ſouvent ſi peu contens de nous-mêmes, que la vie ſemble nous être à charge. C'eſt le plus petit dérangement dans les fibres qui rend fol l'homme le plus ſage; c'eſt une conformité d'humeurs ou d'organes qui fait les ſympathies, comme c'eſt

leur contrariété qui fait les antipathies & les averſions.

Parler de l'ame, lorſqu'il n'eſt queſtion que de Phyſionomie, n'eſt-ce pas s'écarter de ſon ſujet? L'Auteur a prévenu cette objection. Il dit que ne pouvant juger des hommes par leur ame, qui eſt inviſible, & la même dans tous les individus, il falloit avoir recours à leur corps, qui varie ſi fort, & le donner pour le principe des caractères divers que nous leur voyons.

De là vient qu'il donne pour une vérité inconteſtable, que le tempérament dominant décide du caractère de l'eſprit; parce que l'eſprit étant le même chez tous les hommes, il ne peut emprunter les différences de caractères qu'on lui remarque, que du tempérament même, qui varie à l'infini, & qui plie cet eſprit aux goûts & aux averſions qu'il a lui-même.

Si l'esprit dépend du caractère ; que le caractère dépende du tempérament, & que le tempérament se discerne par l'extérieur du corps, voilà donc notre Philosophe autorisé à dire qu'on peut connoître le caractère dominant de l'esprit de quelqu'un par l'examen de son extérieur.

Mais comment connoîtra-t-on le tempérament par la couleur & la configuration du corps, & comment la connoissance du tempérament nous conduira-t-elle à celle du caractère ? Il n'est pas facile de résoudre ces deux difficultés. L'Auteur l'a bien senti : il se tire cependant d'affaire avec honneur ; il répond même aux plus fortes objections qu'on peut former contre les principes qu'il établit.

Quelques Dames avoient trouvé mauvais qu'il eût avancé que les femmes ne sont femmes que par un défaut de chaleur. Plein de respect

& d'égards pour elles, il ne pouvoit manquer d'être ſenſible au reproche qu'elles lui en firent; il ſe juſtifie, & même d'une manière qui eſt toute à l'avantage des Dames. Pour adoucir ce que cette propoſition pouvoit avoir de trop dur, il leur dit que c'eſt à ce défaut qu'elles doivent leur blancheur, la douceur de leur peau, & même celle de leurs mœurs; qu'elles tirent de ce tempérament moins chaud, l'éxemption néceſſaire de ces travaux qui ſont l'occupation des hommes; qu'on les regarde comme la portion la plus aimable de la République; qu'on ne travaille que pour elles; qu'on ne leur demande pour récompenſe du ſoin qu'on prend de leur fortune, de leur vie & de leurs plaiſirs, que d'être ce qu'elles ſont; que les hommes les plus heureux n'approchent pas du bonheur d'une femme aimable; qu'elles perdroient au change, ſi

l'on pouvoit changer ; qu'il s'en faut bien que nous ayons autant de diſpoſitions aux plaiſirs qu'elles ; que nous avons des chagrins, des inquiétudes, & des humeurs noires, qui ſont le tourment de notre vie ; que pour l'eſprit, elles n'ignorent pas que leur tempérament n'eſt en rien inférieur au nôtre ; que la ſeule différence qu'il y trouve, c'eſt qu'elles l'ont plus fin & plus délicat que nous, quand elles veulent en avoir ; que leurs Annales, ſi elles prennent la peine de les conſulter, ſont pleines des victoires que les femmes ont remportées ſur les hommes ; & que nous aurions tort de nous enorgueillir de la différence de notre tempérament, puiſque la ſupériorité eſt de leur côté.

Pouvoit-on dire quelque choſe de plus flateur pour les Dames ? Dans le fond, l'Auteur a raiſon. Si nous avons ſur les femmes quelques avan-

tages, elles ont du moins celui de triompher de nous par leur beauté, leurs attraits, les charmes & les graces dont la Nature les a pourvues.

La Nature prudente eut ſoin de partager
Le farouche Lion d'une force indomptable:
De cornes elle arma le Taureau redoutable;
Elle apprit au Lievre léger
Les détours imprévus d'une courſe rapide:
De ſes agiles pieds le Cheval ſe défend:
Le Poiſſon, en nageant, fend la Plaine liquide;
Et de ſon vol aiſé l'Oiſeau perce le vent.
L'homme eut la prudence en partage:
De la femme fragile où fut la ſûreté?
Que reçut-elle? Un don à qui tout rend hommage;
Un don qui fait un fol de l'homme le plus ſage,
Qui triomphe de tout, le don de la Beauté.

*Ces Vers ſont une Traduction de l'Ode II. d'*Anacréon.

PREFACE

DE L'AUTEUR.

JE dois à une *Phyſionomie* particulière, dont la beauté eſt au-deſſus des expreſſions, mes premières idées ſur les PHYSIONOMIES en général. Je n'ai pû voir tant de qualités admirables, & rarement unies, annoncées dans celle dont je parle, dès le premier inſtant qu'on l'apperçoit, ſans penſer que les *Phyſionomies* pouvoient ſervir à la connoiſſance des hommes.

J'ai été d'ailleurs ſi frapé du caractère merveilleux de la perſonne, que l'examen que j'en ai fait, m'a entraîné preſque néceſſairement à l'examen de pluſieurs autres.

De là, il s'eſt formé en moi une ſorte d'habitude de réfléchir ſur les *Phyſionomies*, & ſur les caractères qu'elles dévelopent, dont je n'ai pas cru devoir me corriger.

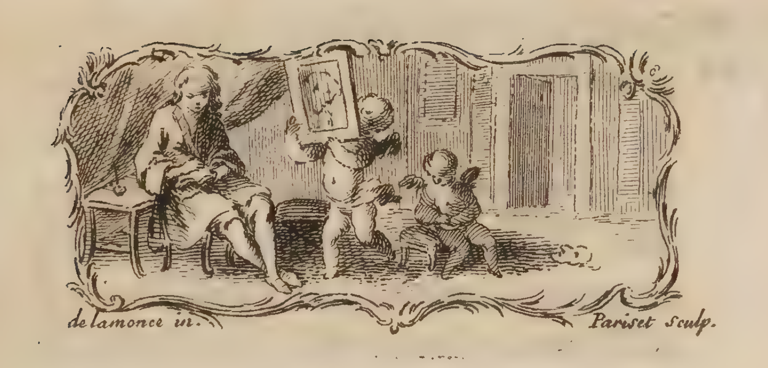
J'ai penſé, au contraire, que les viſages offroient un des plus intéreſſans Spectacles de la Nature; qu'il avoit droit de nous

occuper plus que beaucoup d'autres, après lesquels nous courons ; qu'il n'en étoit pas moins beau, pour être sans cesse sous nos yeux ; & qu'il renfermoit des merveilles sans nombre, ausquelles nous ne pouvions refuser notre admiration.

On parle volontiers des choses dont on s'occupe. J'ai parlé des *Physionomies* : mes amis, loin de s'en scandaliser, y ont applaudi. Ils m'ont fait des *Questions*. Quel sujet en fournit davantage ? Les *Lettres* que je présente au Public, sont en effet mes *Réponses à des Questions sur les Physionomies*. Je ne pensois pas être jamais obligé de leur donner l'ordre & l'étendue qu'elles ont aujourd'hui.

Quelque imparfaites qu'elles soient encore, elles pourront être pour quelque autre une occasion d'approfondir mieux ce sujet, & d'en tirer des leçons utiles ; objet le plus digne de ceux qui écrivent, & qui me console dès à présent de tous les sentimens desavantageux qu'on prendra de mon Ouvrage. Je ne sçaurois me dissimuler que bien des gens en penseront mal. Je m'y attends : je suis même persuadé, que dans le nombre, il y en aura dont je respecterai la critique, & à qui je n'oserai dire pour me disculper : *Non solo le Talpe nascon cieche.*

LETTRES



LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE PREMIERE.

OUS voulez donc que je réponde à vos Queſtions ſur les Phyſionomies ? J'y conſens, quoi qu'il puiſſe m'en coûter; mon amitié pour vous eſt plus

LETTRE I.

ſorte que ma raiſon ; je me livre à tout ce que vous exigez de moi : je vais paſſer pour Magicien dans l'eſprit des uns, pour mauvais Philoſophe dans celui des autres, au moins pour Viſionnaire aux yeux du grand nombre ; la connoiſſance des Phyſionomies eſt aſſez merveilleuſe pour faire ces impreſſions-là. Promettez-moi par reconnoiſſance, (car de pareils ſacrifices en méritent une,) que, quelque jugement qu'on porte de moi, vous en porterez un bon ; que vous rejetterez ſur l'envie que j'ai de vous plaire, l'eſpéce d'excès où mon eſprit va s'emporter en traitant une matière ſi nouvelle ; & que vous me dédommagerez du mauvais ſuccès de mon entrepriſe, par une augmentation de cette amitié, qui fait déja le bonheur de ma vie.

LETTRE I.

On cherche les ſujets nouveaux quand on écrit ; celui des Phyſionomies l'eſt beaucoup, & cette nouveauté ne me ſéduit point. Les Arts les plus utiles, & les Sciences les plus eſtimées, doivent leur origine à la hardieſſe & peut-être à la témérité de leurs Inventeurs. Pluſieurs de ceux qu'on regardoit de leur tems comme des hommes fols ou dangereux, paſſent aujourd'hui pour des modéles de ſageſſe & de courage ; & cette penſée ne m'enhardit point : l'eſpérance d'un nom, écrit un jour au Temple de Mémoire, ne me conſole pas de le voir effacé de mon vivant du nombre des Gens ſenſés : j'aime mieux la gloire dont je puis joüir, que celle qu'on peut me promettre ; & toute obſcure qu'eſt ma réputation, je la préfère à l'éclat incertain de celle qu'on me

LETTRE I.

fait eſpérer ; c'eſt vous dire aſſez que vous êtes le ſeul objet de mon travail ; n'en parlons plus. Je vous plairai, ſi j'écris ſur les Phyſionomies ; me voilà décidé à hazarder bien des propos.

Il faut vous avertir d'abord, que je renonce à tout ce qui s'appelle Divination ; que je n'ai jamais compris que des gens qui raiſonnent, puſſent croire à ces prédictions vagues, fondées ſur les traits du viſage & de la main ; à ces relations ſuppoſées néceſſaires entre ceux qui naiſſent, & ce qui ſe paſſe dans le Ciel à leur naiſſance ; à ces conformités avec les animaux, établies ſur une reſſemblance extérieure de figure : votre eſprit & le mien ſont aſſez d'accord ſur la vanité de ces preſtiges, qui font de vrais malheureux de ceux qu'ils affligent, & des dupes de ceux qu'ils flatent.

Je fuirai le merveilleux dans tout ce que je vous dirai; & ſi je parois vous y conduire quelquefois, ce ne ſera pas parce que je m'écarterai de la vraie nature, mais parce que je dévoilerai à vos yeux quelques-unes de ſes productions qui vous ſont inconnuës.

Je ne ſçais ſi la ſeule Magie n'eſt pas cette eſpéce de découverte qu'on regarde comme ſurnaturelle, juſqu'à ce qu'on en connoiſſe le principe. Tout ce que j'ai à vous dire eſt ſimple, clair & naturel: un vrai Phyſionomiſte ne prédit jamais ce qu'on ſera, mais ce qu'on devroit être: il ne ſçauroit deviner les circonſtances où l'on ſe trouvera; mais il devinera la manière dont on s'y conduira, ſi l'on s'y trouve: il ne peut découvrir que ce qui dépend de celui qu'il conſidère; il ne ſçait rien de ce qui lui eſt

LETTRE I.

étranger ; il s'aſſure du caractère inſéparable de l'homme ; il ne prononce jamais ſur ſa fortune ; il dira ſi l'on a des talens, ſans pouvoir en prédire l'uſage ; il connoîtra ce qu'on pourroit en faire ; il ne ſçaura pas préciſément ce qu'on en fera.

De tous les Livres modernes que j'ai lûs, où il eſt parlé des Phyſionomies, le ſeul où j'ai trouvé quelques phraſes raiſonnables eſt celui de *Porta* : vous ſçavez ſans doute, que ſous le titre de la Phyſionomie humaine, qui ne convenoit point à ſon ſujet, il ne s'eſt appliqué qu'à traiter des reſſemblances des animaux avec les hommes ; & que donnant beaucoup à l'autorité des anciens Philoſophes, qui ſe ſont ſervis le plus ſouvent du mot de Phyſionomie dans un ſens bien différent, il s'eſt amuſé à entaſſer les paſſa-

ges de ces Auteurs, & en a conclu que ceux qui ont quelque chose de l'air des animaux, tiennent aussi quelquefois de leur caractère : étoit-il besoin de faire un Livre pour le prouver ? Au reste, dans ce nombre de Philosophes anciens, je ne comprends pas Aristote leur maître ; sans avoir voulu traiter à fond ce sujet, il en a plus dit qu'eux tous. J'aurai occasion de le citer quelquefois, & je serai fâché de ne pouvoir pas le citer toujours. Il est question ici de quelque chose de plus singulier & de plus détaillé.

Il faut faire voir que les hommes ont dans leur Physionomie (sans comparaison avec les autres Etres) une preuve claire & animée de ce qu'ils sont en effet ; que, par leur extérieur, on peut juger de leur intérieur ; que l'assemblage de ce qui forme leur

LETTRE I.

viſage, ſuffit, ſans d'autre recherche, pour aſſurer quelle eſt leur ame. Cette connoiſſance, ſi l'on pouvoit la rendre ſolide, ne ſeroit-elle pas bien eſſentielle? En avons-nous qui lui ſoit comparable? On ne deſireroit plus cette fenêtre du cœur, pour découvrir ce qui s'y paſſe de plus ſecret. Vous êtes flaté de cette eſpérance, & vous doutez que je la rempliſſe; vous me reprochez déja de vous faire eſpérer un bien dont vous ne joüirez jamais; vous bornez ma ſcience à juger des hommes par leurs diſcours & par leurs actions; vous croyez que j'ai l'art d'ajuſter à leur Phyſionomie ce que je ſçais d'eux d'ailleurs, pour pouvoir me vanter d'y avoir lû, du premier coup d'œil, ce que j'ai trouvé dans une régle plus ſûre; vous me faites encore la grace de penſer que tout cela ſe fait en

moi ſans que je m'en apperçoive, & que je ſuis dans l'erreur de très-bonne foi.

Tout le monde ne me traite pas avec tant de douceur : j'en mérite de votre part ; je veux quelque choſe de plus encore. Il y a dans tout cela un Fanatiſme que j'abhorre ; je n'aime pas qu'on me trompe, ni même à me tromper : ne vous déterminez point ſur ce que vous devez penſer de mes promeſſes, que je n'aye fait ce que je puis pour les tenir : vous ſerez toujours à tems de me traiter d'inſenſé, & d'avoir pour moi ce ſentiment de pitié, dont on eſt touché pour les erreurs de l'eſprit, quand elles ſe terminent à celui qui en eſt atteint.

Chacun a ſa folie ; & peut-être que ſi on l'examinoit bien, on trouveroit que c'eſt par leur folie que les hommes valent le plus :

LETTRE I.

celle des Physionomies est la mienne ; elle n'est point dangereuse ; les bons caractères y gagnent encore plus que les mauvais n'y perdent ; si on louë les uns, on se tait sur les autres ; je jouïs souvent seul des découvertes que je fais. Le Chymiste le plus heureux dans ses recherches ne cache pas avec plus de soin le secret qui doit l'enrichir : j'en connois mieux les hommes ; je me corrige de les vouloir parfaits ; on fait comparaison de leurs défauts ; on excuse les plus pardonnables : qui sçait mieux qu'un Physionomiste ceux qui le sont ? Il a le secret de la Nature : il ne juge que d'après les éclaircissemens qu'il tient d'elle ; il ne demande à ceux qui l'environnent que les vertus dont ils sont capables ; souvent il trouve à les faire valoir ; il leur apprend à s'estimer,

il élève leur courage, il tire d'eux plus qu'ils n'auroient ofé en efpérer eux-mêmes ; il les connoît mieux qu'ils ne fe connoiffent.

LETTRE I.

Il vous revient une définition ou une explication de ce qu'on apelle Phyfionomie ; je ne fçais trop comment m'y prendre ; ce que je fçais bien, c'eft que la Phyfionomie n'eft point feulement ce qu'on appelle air, figure, mine, traits. J'ai vû des gens qui fe reffembloient, & qui avoient des Phyfionomies très-différentes : on balbutie quelque tems fur une matière auffi neuve que celle-ci. Si je me mêlois d'Etymologie, j'aimerois affez celle qu'on peut tirer des deux mots Grecs qui compofent le mot François *Phyfionomie* : ils me paroiffent rendre ma penfée : ces deux mots Grecs fignifient *Régle de la Nature* ; &, felon le Syftême que je me fuis

φύσις γνώμων.

LETTRE I.

fait, la Phyſionomie n'eſt autre choſe que la Régle que la Nature nous a donnée pour juger des hommes.

Vous me demanderez quelle eſt cette Régle, où elle eſt, de quoi elle eſt composée : Je vous répondrai qu'elle eſt ſur le Viſage, qu'elle eſt faite des différentes parties de ce Viſage, que je la ſaiſis aiſément dès que j'en vois un, & que je l'apperçois mieux que je ne puis la faire appercevoir aux autres. J'eſpère qu'à meſure que nous avancerons, je découvrirai quelque choſe qui éclaircira ce que je ne puis à préſent vous dire autrement. Ma Lettre eſt aſſez longue : je la finis, en vous aſſurant que je ſuis, &c.

LETTRE SECONDE.

LETTRE II.

J'EN étois resté à trouver qu'il étoit difficile de définir la Physionomie, selon l'idée que j'en ai. On dit communément, qu'on n'est obscur avec les autres, que parce qu'on l'est encore avec soi-même. Cette maxime, qui est vraie en général, ne l'est pas ici : je vois clairement ce que je veux dire, & je sens beaucoup de peine à le faire entendre. Un Artisan habile trouve dans un Ouvrage qu'il examine, des graces & des défauts qu'il n'a pas la facilité de faire sentir à ceux qui l'écoutent. Il faut être initié dans un Art, pour entendre ceux qui en parlent.

N'avez-vous jamais vû des gens juger si pitoyablement d'un

LETTRE II.

Tableau, qu'ils vous ôtoient l'espérance de les convaincre de leur tort ? Il eſt vrai auſſi qu'on n'eſt pas long-tems à entendre parfaitement les choſes dont on a déja quelque idée, ou pour leſquelles on a ſeulement de la diſpoſition : ceux qui ſont dans un de ces deux cas à l'égard des Phyſionomies, adoptent ſur le champ une découverte qu'on leur communique, ſans qu'il ſoit beſoin de leur en expliquer les raiſons : ceux qui n'y entendent rien, (& c'eſt le plus grand nombre,) ou s'en moquent, parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'on veut dire, ou ſont humiliés d'être incapables de penſer de même.

Il me ſemble qu'il eſt inconteſtable que chaque choſe a ſa Phyſionomie ; & j'en juge ainſi par cette raiſon : Ceux qui excel-

lent dans un Art, décident à la première vuë, des bonnes ou des mauvaiſes qualités de l'objet qui eſt de leur reſſort : leur talent naturel, aidé de l'habitude qu'ils ſe ſont faite, ne leur permet pas de ſe tromper. Un bon Jardinier connoît la qualité & la maturité des fruits à les voir; il n'a que faire de les ouvrir pour en juger; il n'a pas recours alors à cette maxime dont il ſe ſert en d'autres occaſions, & qui eſt ſi fort accréditée, qu'il ne faut pas juger ſur la mine.

Si chaque Etre a ſa Phyſionomie, pourquoi les hommes n'auroient-ils pas la leur? Si celle des Etres inanimés eſt ſi infaillible, pourquoi celle des hommes ne le ſeroit-elle pas? Et, pour me ſervir de la comparaiſon d'Ariſtote, qui avoit ſur cette matière, comme ſur beaucoup d'autres, des con-

LETTRE II.

noiſſances qu'il ne devoit qu'à lui ; ſi les Chaſſeurs connoiſſent la bonté des chiens par l'inſpection de leur figure, pourquoi un Phyſionomiſte ne jugera-t-il pas des qualités des hommes par l'aſſemblage des traits de leur viſage ?

Si l'on convient qu'il y a une Phyſionomie, il faut qu'elle ſoit ſenſible ; ſi elle eſt ſenſible, il peut dépendre de nous de la trouver : la Nature, qui ne fait rien en vain, ne l'auroit pas faite pour la tenir cachée ; & quand même elle l'auroit voulu, elle ne l'auroit pas pû. La Phyſionomie étant une repréſentation extérieure & néceſſaire ; ou, ſi l'on aime mieux, une expreſſion de tous les principes qui conſtituent chaque homme en particulier, il eſt tout naturel qu'elle ſoit ſenſible, & qu'elle ſe dévoile tout-à-fait

fait à des yeux qui la cherchent.

LETTRE II.

Il en eſt du compoſé de l'homme, comme de ces baumes qu'il faudroit détruire, pour les empêcher d'exhaler l'odeur qui leur eſt propre : à moins qu'on ne mette en poudre une glace, elle repréſentera toujours celui qui s'y regarde.

La Phyſionomie eſt un Miroir à l'abri de toutes les altérations que la vanité ou les autres paſſions pourroient inventer : on y apperçoit juſqu'aux efforts qu'on fait pour ſe cacher, juſqu'au voile dont on s'envelope : ce qui eſt naturel ne s'y confond point avec ce qui n'eſt qu'artificiel ; un accident, une altération momentanée, un chagrin paſſager, un caprice, une mauvaiſe humeur, tout y paroît dans le plus grand jour : les yeux capables de cette ſorte de vûe, ne ſont point trom-

LETTRE II.

pés par les ſtratagêmes qu'on emploie pour ſe farder ; & ils diſtinguent un homme faux d'avec celui qui ne l'eſt pas, comme une femme qui met du rouge d'avec celle qui n'en met point.

Je crois même avec aſſurance, que ce n'eſt que par les Phyſionomies qu'on peut juger des hommes : ils varient leurs diſcours comme il leur plaît ; leurs actions dépendent des circonſtances ; la Phyſionomie ſeule décéle leur caractère. Les changemens qui arrivent dans la plûpart des hommes avec la fortune, ne ſont qu'extérieurs ; leur caractère eſt toujours le même ; on n'eſt étonné de leur Métamorphoſe apparente, que parce qu'on n'avoit pas jugé d'eux ſur leur Phyſionomie, qui les auroit peint ce qu'ils étoient.

Je croirois avoir jugé très-mal

de la Phyſionomie de quelqu'un, ſi j'apprenois de lui des choſes qui puſſent m'étonner. Je n'augmente preſque jamais d'eſtime ou de mépris, pour ceux que je connois par leur Phyſionomie.

Il y a beaucoup de gens à qui je ſçais gré de ce qu'ils ne feront jamais: leur diſpoſition m'eſt connue: je n'en exige pas davantage; je ne dois pas leur imputer ce qui ne dépend pas d'eux, ni les rendre garants des effets du hazard, qui paſſe leur pouvoir.

Je ris quelquefois tout ſeul des arrangemens que je donne à certaines perſonnes; & j'ai eu le plaiſir de les faire convenir qu'elles auroient fait tout ce que je leur fais faire, ſi elles s'étoient trouvées dans les circonſtances où je les place. Des événemens marqués ont ſouvent confirmé mes jugemens; & l'expérience

LETTRE II.

venant au ſecours de la bonne opinion que j'avois déja de mes idées, je me ſuis fait une habitude de me fier aux Phyſionomies, dont je ne puis revenir.

Je ne me hazarde jamais à juger des hommes ſur les récits qu'on m'en fait : on s'épuiſe envain à louer ou à critiquer devant moi quelqu'un que je n'ai pas vû ; j'attends toujours ſon viſage, pour prononcer ſur ſon caractère. Et dans ce viſage même, me direz-vous, qu'y voit-on, que des traits communs à tous les hommes, & qui ne varient que par les couleurs & par les proportions ? J'en conviens : convenez auſſi qu'il réſulte de cette variété de couleurs & de proportions, quelque choſe, non ſeulement de particulier à chacun, puiſqu'il n'y a jamais eu deux hommes parfaitement ſemblables, mais qui eſt

encore tellement l'expreſſion de ſon caractère, qu'on ne doit pas s'y méprendre, lorſqu'on a des yeux.

LETTRE II.

N'en ſeroit-il point du talent des Phyſionomies, comme de ceux dont la Nature favoriſe certaines perſonnes? On en cherche inutilement la ſource : ceux qui les poſſédent en ignorent ſouvent la réalité ; & ils font, ſans avoir rien appris, ce que le travail ne peut procurer aux autres. La vérité eſt, que ceux qui raiſonnent juſte ſur les Phyſionomies, ne l'ont appris de perſonne ; qu'ils ne ſçauroient y former ceux qui n'y ont point de diſpoſition ; que cette diſpoſition ne s'acquiert pas. Pluſieurs ont ce talent ſans avoir la hardieſſe de s'en ſervir, leurs préjugés ne leur permettant pas de croire qu'ils penſent vrai, lors même qu'ils penſent le mieux.

LETTRE II.

Le hazard m'a fait croire que je l'avois : je ne l'ai pas négligé ; j'ai cherché à le perfectionner, & je crois avoir réussi.

Quoique ce soit un présent de la Nature, il est susceptible d'art & de travail : les découvertes qu'on ne doit qu'à la Nature guident pour beaucoup d'autres ; il suffit presque d'avoir réussi une fois, pour se faire une sorte de régle qui ne trompe guères : cette régle, au reste, n'est point arbitraire ; c'est une espéce d'instinct, que la Nature donne, & auquel il est assez inutile de résister : ce que l'art & le travail peuvent donner de mieux en cette matière, c'est une facilité à juger, qui étonne les sots.

Il y a dans cette connoissance des plaisirs infinis, tirés de la diversité des caractères, qui varient peut-être encore plus que les

viſages : ce qu'on voit aujourd'hui, ne reſſemble point à ce qu'on avoit vû hier, ni à ce qu'on verra demain.

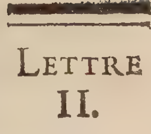
La Nature, conſidérée phyſiquement, eſt en quelque ſorte infinie: que n'eſt-elle point, conſidérée moralement ? On ne voit pas ſeulement ce qui exiſte dans ce vaſte champ; on y voit ce qui arrive à chaque inſtant, ce qui peut y arriver. Rappellez-vous le plaiſir que vous eutes à .... lorſque vous voulutes ſçavoir ce que je penſois de toutes les perſonnes qui s'y trouvèrent : vous m'avouâtes votre admiration ſur la juſteſſe de mes réponſes, à l'égard de celles que vous connoiſſiez, & que je voyois pour la première fois.

On ne s'ennuie jamais avec ce goût là : quoique je ſois peu empreſſé de faire des découver-

LETTRE II.

tes, je vais ſans peine chez des gens que je ne connois point, dans l'eſpérance d'y trouver de quoi exercer mes yeux ; & j'en ſors quelquefois enchanté, quoiqu'on n'ait pas pris garde à moi.

Je ne vous parle pas des découvertes qui n'ont pour objet que des paſſions accidentelles aux caractères ; des diſtinctions que je fais, & qui ſont inconnues à ceux chez qui je les trouve, entre les vivacités de l'eſprit, & celles du corps ; entre les gens qui ont fait leur eſprit, & ceux que leur eſprit a faits ; entre ceux qui n'ont que de l'étude, & ceux qui n'ont que de l'eſprit ; entre ceux qui ont fait un mauvais mêlange de l'un & de l'autre, parce qu'ils ont commencé trop tard à les mêler, ou qu'ils s'y ſont mal pris ; entre ceux qui cachent leurs paſſions, & ceux qui les laiſſent voir ; com-



bien eſt injuſte, & l'eſtime qu'on a pour les premiers, & le mépris qu'on a pour les ſeconds. Je m'abandonne au plaiſir de vous parler de ce que j'aime; & je ne m'apperçois pas que je pourrois vous ennuyer, vous que j'aime encore plus que les Phyſionomies que j'aime tant.



LETTRE TROISIE'ME.

LETTRE III.

LE Philosophe, à qui vous avez lû mes deux Lettres, est donc étonné de mes Propositions; il en demande la preuve avec impatience. Faites-moi son Portrait; j'essayerai, en attendant, de tirer sa Physionomie: il ne seroit pas le premier dont j'aurois connu le caractère, sans avoir vû autrement la figure. J'ai assez bonne opinion de vos yeux, pour croire que vous me rendrez son visage tel qu'il est; c'est tout ce que j'exige de vous: je serois flaté, s'il s'y reconnoissoit: ce seroit une preuve qui le convaincroit. Je ne fais pas métier de ces sortes de Portraits, parce que le point de vûe d'un homme échape ordinairement aux meilleurs yeux

& qu'il y en a de plus difficiles à ſaiſir les uns que les autres.

LETTRE III.

Je tenterai toujours ; je ne crains pas de me tromper une fois : je ſuis comme quelqu'un qui a coutume de faire bonne chère à ſes amis ; il ne craint pas de les voir arriver chez lui, lorſqu'il ne s'attend pas à les recevoir : la ſurpriſe qu'ils lui font, excuſe ſon défaut de prévoyance ; & l'injuſtice de leurs ſentimens, s'ils en avoient de deſavantageux à ſon égard, le tranquilliſe ſur ſa conduite. Ne lui communiquez point votre deſſein, de peur qu'il ne s'y oppoſe, ou qu'il ne ſe contrefaſſe : dans ce dernier état, il pourroit vous tromper, & votre ſagacité naturelle tiendroit peut-être encore moins contre un maſque de Philoſophe, que contre un autre.

La Philoſophie, toute éloignée

LETTRE III.

qu'elle eſt de ce qui a l'air de fauſſeté, ſe trouve quelquefois placée chez des gens qui ne s'en ſervent que pour tromper mieux. Je vous avouerai ingénument, que je ſçais gré à ceux qui ſe donnent pour ce qu'ils ſont : je leur paſſe alors des défauts, que je ne leur paſſerois point, s'ils s'efforçoient de me les cacher. Un homme, à qui je pardonne ſes paſſions, quoiqu'il en ait beaucoup, me devient odieux, & ne me paroît pas pardonnable, quand il prend ſoin de les dérober à la connoiſſance de ceux qu'il appelle ſes vrais amis.

Perſonne n'eſt ſans paſſions : il faut avoir mauvaiſe opinion des autres, pour croire qu'on leur perſuadera qu'on n'en a point ; c'eſt donner à penſer qu'on en a de bien mauvaiſes, que de craindre ſi fort de laiſſer

appercevoir les ſiennes : ce caractère là inſpire de la défiance ; ce ſont des gens avec qui il faut être continuellement en garde ; mon plaiſir eſt de me les déveloper à moi-même, & de les mépriſer beaucoup, quand je ſçais une fois ce que je dois en penſer. Ce plaiſir là n'efface pas les chagrins qu'ils me cauſent en trompant les autres : la faute en eſt au peu de connoiſſance qu'on a des Phyſionomies, qui ne laiſſeroient pas long-tems les hommes dans la malheureuſe habitude d'être ſi ſouvent trompés.

J'ai éprouvé que ces habiles menteurs me craignent : ils ont avec moi un embarras, qu'ils ne peuvent ſurmonter, & qui produit infailliblement la haine : j'en ai reſſenti des effets terribles, qui ne m'ont cependant jamais

LETTRE III.

fait repentir de les avoir connus, quoique je ne puiſſe attribuer qu'à cette connoiſſance les maux qu'ils m'ont faits. Il y a bien de la noirceur à vouloir du mal à quelqu'un, parce qu'on ne ſe trouve pas avec lui auſſi faux qu'on voudroit.... J'interromps la Lettre que je vous écris, pour en lire une qui m'arrive : il y aura quelques queſtions ſur les Phyſionomies ; ſi elles méritent une réponſe, je vous la dirai avant que de finir.....

J'ai deviné juſte ; on me demande s'il eſt à propos de perfectionner la connoiſſance des Phyſionomies. On trouve trois raiſons eſſentielles, capables d'en détourner, & auſquelles on me prie de répondre, s'il eſt poſſible. La première & la plus forte raiſon eſt celle-ci : Il y a infiniment plus d'hommes méchans,

qu'il n'y en a de bons. De quel avantage peut être une connoiſſance qui les développe, & qui ne ſert qu'à mieux découvrir leur malice ? On n'y gagne que du chagrin : on eſt attriſté de voir ſon eſpéce ſi mépriſable ; & le fruit le plus ordinaire de cette belle ſcience, eſt de faire des Miſanthropes, des hommes extraordinaires, qui craignent leurs ſemblables, & qui les fuient, par la juſte appréhenſion qu'ils ont d'être la victime de leurs paſſions funeſtes.

La ſeconde ſuit de la première : Il y a du danger, dit-on, à connoître ſi bien les hommes. Rien ne leur inſpire tant d'éloignement : ils n'aiment point à être pénétrés ; ils vivent tout au moins gênés avec ceux qu'ils croient capables de diſcerner leur caractère : ils haïſſent ceux dont

LETTRE III.

ils n'eſpèrent pas être eſtimés. Enfin, la troiſième eſt l'inutilité de cette connoiſſance pour ceux qui la poſſédent, qui ſoumis comme tout le monde aux événemens que le hazard produit, & qui en produit beaucoup, ſont dans l'impoſſibilité de les prévenir, ou de les tourner ſelon leurs vûes. En un mot, l'Etude des Phyſionomies n'eſt, ni honorable au Genre humain qu'elle décrie, ni favorable aux Particuliers qu'elle chagrine, ni utile à ceux qui l'ont en partage, qui n'en tirent aucun bien.

Celui qui m'écrit, eſt ſi prévenu en faveur de ſes raiſons, qu'il ne doute pas que je n'abandonne le goût qu'il me connoît pour cette eſpéce de ſcience: ſon air de triomphe pourroit en impoſer à quelqu'un moins aguerri que moi contre tout ce qui

s'appelle

s'appelle lueur & apparence de vérité. Je vous fais part de ma réponſe : elle ſervira à vos amis, ſi elle vous eſt inutile. La voici :

LETTRE III.

Les hommes ſont plus fous que méchans : leurs mauvaiſes qualités n'éclatent pas plus que leurs bonnes, par l'examen qu'on en fait. S'ils y perdent d'un côté, ils y gagnent de l'autre : les meilleurs connoiſſeurs en chaque genre ſont les Juges les moins ſévères ; ceux qui connoiſſent le mieux les hommes, leur pardonnent le plus volontiers leurs foibleſſes. La Philoſophie, qui eſt la baſe de cette connoiſſance, leur apprendra à compenſer les défauts par les graces, & les vices par les vertus ; à tirer d'eux le meilleur parti, qui n'eſt pas de s'en éloigner abſolument, ou de s'en défier toujours ; mais de profiter de ce qu'ils ont de bon,

LETTRE III.

ſans s'irriter inutilement de ce qu'ils ont de mauvais, & en prenant de juſtes meſures pour n'être pas l'objet de leur malice.

On devient miſanthrope, dit-on, en connoiſſant ſi bien les hommes. Y a-t-il un grand mal de l'être un peu ? Ne l'eſt pas qui veut. Quant au mépris qu'on prend pour la race humaine à force de la connoître, il doit en être de la Phyſionomie qui découvre le caractère des hommes, comme de l'Hiſtoire qui raconte leurs actions. Si l'Hiſtoire en rapporte de mauvaiſes, elle en rapporte auſſi de bonnes ; & ſi l'on ne lui a pas encore objecté qu'elle nuit aux hommes qu'elle inſtruit, & qu'elle forme en les inſtruiſant, pourquoi reprocheroit-on à la connoiſſance des Phyſionomies, qui eſt bien plus certaine, puiſqu'elle repréſente les hommes en

eux-mêmes, & indépendamment de ce qui les environne, qu'elle ne leur eſt pas honorable ?

LETTRE III.

Comme la ſeconde objection ſuivoit de la première, la réponſe que j'y donnerai ſuivra auſſi de celle que je viens de faire.

Je croirai, quoi qu'on en puiſſe dire, que, toute compenſation faite, il y a plus à gagner pour les Particuliers d'être connus parfaitement, que de ne l'être pas : dans ces Particuliers, il n'y en a aucun ſans vertus ou ſans talens. Nous ſommes ainſi faits, que, lorſque nous avons à juger de quelqu'un, ſes défauts ſe préſentent plutôt à nous que ſes vertus ; que nous jugeons plus volontiers en mal qu'en bien, & qu'il n'y a enfin qu'un jugement réflechi & approfondi qui puiſſe nous faire trouver la vérité.

Il y a des hommes décriés dans

LETTRE III.

le monde, ſans qu'on ſçache pourquoi. J'éprouve qu'on eſtime plus de gens, quand on ne juge que par ſoi-même : j'ai trouvé dans pluſieurs, des vertus dont on ne m'avoit jamais parlé, quoiqu'on eût pris grand ſoin de m'inſtruire de leurs défauts.

Un Phyſionomiſte ſage ſe tait d'ailleurs ſur ce qui eſt blâmable; il ne parle que de ce qui eſt bon. Je crois à ceux qui ont ce talent en partage, plus de penchant à louer ce qui eſt louable, qu'à blâmer ce qui ne l'eſt pas. Quel avantage trouve-t-on à s'afficher pour le Cenſeur des autres? En général, les hommes s'aiment ou ſe haïſſent, ſe craignent ou ne ſe craignent pas, ſans raiſonner : on ne renonce point à ſes amis, parce qu'ils ont des défauts; on les plaint même quelquefois d'avoir des vices,

ſans ceſſer de les aimer : combien de perſonnes aſſez parfaites, pour qui l'on n'a que de l'indifférence?

La troiſiéme objection eſt ſi fauſſe, que j'ai honte d'y répondre.

Les Phyſionomiſtes ne ſe propoſant pas de deviner les évenemens à venir, il n'eſt pas queſtion qu'ils puiſſent, ou qu'ils ne puiſſent pas s'en garantir. Il ſuffit qu'ils connoiſſent les gens avec qui ils vivent, qu'ils ſe préſervent des effets de leurs paſſions folles ou méchantes; & c'eſt encore la choſe dont ils s'occupent malheureuſement le moins : ils ſe ſervent de cette connoiſſance comme d'un plaiſir qui les ſatisfait, par la vérité qui l'accompagne ; ils s'en amuſent même, plutôt qu'ils ne s'en occupent. C'eſt, dans un autre ſens, une Etude comparable à celle de la Géométrie : le plaiſir de ſe démontrer des

LETTRE III.

vérités, ne laiſſe pas le temps de penſer à ſe les rendre utiles. J'attends le Portrait que je vous ai demandé : vous n'aurez pas de Lettre de moi, que vous ne me l'ayez envoyé. Je ſuis, &c.



LETTRE QUATRIE'ME.

LETTRE IV.

VOUS m'avez joué un mauvais tour, en m'envoyant deux Portraits au lieu d'un, & ſans vouloir me dire quel eſt celui du Philoſophe : vous vous êtes ſervi contre moi des avis que je vous donnois contre lui : je n'en ai point de chagrin ; je ſuis même flaté par avance du plaiſir que vous aurez de vous confirmer dans l'idée que vous devez avoir de ma bonne foi.

Celui dont vous me parlez en premier lieu, a, dites-vous, le teint un peu livide, les yeux petits, enfoncés, malades, & preſque fermés quand il rit : ſon rire n'eſt pas beau ; il ouvre trop la bouche ; il y a même du cauſtique dans ſa façon de rire ; ſa

LETTRE IV.

bouche fermée lui fait un air rechigné ; il a le nez tout d'une venue ; le ſombre régne ſur ſon viſage ; ſon front eſt ordinaire. Je n'avois que faire de ſa taille qui eſt au plus mal, de ſon ventre en pointe, de ſes genoux en dedans, & de ſes jambes deſſéchées. En voilà plus qu'il n'en faut pour vous dire que je ſuis très-fâché d'avoir entrepris un pareil Portrait, & qu'il n'y a qu'une diſcrétion comme la vôtre, & une complaiſance comme la mienne, qui puiſſent me le faire achever.

Je crois donc que l'envie le domine ; qu'il eſt jaloux de tout le bien qu'il voit ; que, peu capable d'en faire lui-même, il voudroit qu'il ne s'en fît point ; que, dans l'impoſſibilité de l'empêcher, il efface, autant qu'il peut, la gloire qui en revient à ceux qui en ſont les auteurs ; qu'il n'eſt

LETTRE IV.

content, que lorſque, par ſa critique envenimée, il a fait penſer à ceux qui l'écoutent, qu'il vaudroit mieux que les autres reſtaſſent dans l'inaction comme lui, que de chercher à en ſortir. Je le crois intéreſſé & flateur, vantant beaucoup des vertus qu'il n'eut jamais. D'un eſprit médiocre, il devoit trouver dans ſes talens faux de quoi faire une petite fortune. Je crois qu'il loue autant les morts qu'il blâme les vivans : l'intérêt doit le rendre d'un commerce aſſez doux, quoique la douceur ne lui ſoit pas connue ; il eſt plus poltron qu'il n'eſt doux. La plûpart des hommes ne font ces différences, que dans les circonſtances importantes qui ſont très-rares ; il ne m'aimeroit pas, s'il me connoiſſoit.

Ne retenez de tout ce que je vous en dis, que ce que l'expé-

LETTRE IV.

rience vous aura démontré. Je puis me tromper, avoir mal pris ce que vous m'en avez rapporté, & m'en être fait une idée chimérique, qui n'existe point, & sur laquelle je me fonde comme si elle étoit certaine.

Au reste, s'il s'est tourné du côté des Sciences, il peut en avoir acquis quelques-unes, dont il sçait donner des marques à propos : il les a moins étudiées, que l'art de les faire valoir : sa façon de rire me dit qu'il n'a pas l'esprit juste. Je crois le siége principal de sa Physionomie dans la longueur de la levre supérieure, qui, jointe avec celle de dessous, a beaucoup de l'air d'une bouche de poisson.

Je serois fâché que ce fût là votre Philosophe : vous compteroit-il au nombre des gens qu'il a trompés ? Ce seroit grand dom-

mage : gardez-vous ſur tout de le conſulter ſur ce que vous devez penſer des autres ; il ne vous en donneroit pas des idées bien juſtes : il a intérêt à les croire méchans, & il n'eſt pas capable de les trouver bons.

LETTRE IV.

Le Portrait qui ſuit eſt plus agréable ; & je ſouhaite que des deux que vous me propoſez, ce ſoit celui que vous aimiez le plus : ſon air riant & ouvert annonce ſa bonne humeur : ſa bouche, telle que vous la peignez, aſſure ſa franchiſe & ſa bonne foi ; je lui en crois beaucoup : ſes yeux ont une netteté, qui marque la juſteſſe de ſon eſprit dans les choſes de ſa portée. Il peut s'être perdu quelque choſe de ſa pénétration dans l'embonpoint de ſa perſonne : il a gagné du côté de la tranquillité & de l'égalité, ce qui lui manque de feu & de

LETTRE IV.

vivacité. La conformation de ſes levres peut le faire valoir aux yeux de certaines perſonnes ; je n'en veux tirer qu'un augure de douceur & de bonne amitié dans le commerce de la vie : ſur ce que vous m'en dites, je juge qu'il ne devroit pas faire le métier de Sçavant : en cas qu'il ait embraſſé cette profeſſion, il ne ſera pas le premier qui ſoit dans un état auquel la Nature ne l'avoit pas deſtiné : quoi qu'il en ſoit, il doit le remplir agréablement, & à la ſatisfaction de ceux qui le fréquentent ; & y a-t-il quelque choſe de plus précieux, qu'un caractère de cette eſpéce ?

Si je ne vous dis rien de plus ſur ces deux Portraits, c'eſt que vous ne m'avez point mis à même : il y a mille choſes à obſerver dans un viſage, qui dénotent chacune quelque qualité bonne ou mau-

LETTRE IV.

vaiſe. Vous trouvez ſingulier que les vices & les vertus, les habitudes & les penchans, les goûts & les talens, qui paroiſſent ſi fort tenir de l'eſprit, que nous ne ſçavons preſque comment les définir à part, ſoient connoiſſables par des traits purement matériels, tels que ſont les couleurs & les figures de la Matière.

Vous me demanderiez volontiers de quelle couleur eſt l'ambition, ſi la colère tient du cercle, ou du quarré. Je ne vous empêche point de badiner ſur mes idées : c'eſt toujours beaucoup gagner, que de vous réjouir. Si je ne viens pas à bout de vous démontrer mon Syſtême, je l'avancerai du moins aſſez, pour vous y faire trouver de la vraiſemblance.

On en revient toujours au peu d'avantage qu'on tire de cette Science ; & l'on ne manque pas

LETTRE IV.

de me demander à moi-même, si elle m'a beaucoup servi. C'est une sorte d'insulte, qu'on prétend ajouter à ma situation, & qui ne va pas jusqu'à moi. Je réponds qu'elle est assez inutile pour s'enrichir, quand on ne s'en sert que pour s'amuser. Il m'est arrivé plus d'une fois de reconnoître, que si j'avois voulu en user autrement, j'aurois trouvé des moyens assez sûrs d'augmenter ma fortune : plaçons-la avec ce que nous appellons vertus & talens ; & nous ne serons pas étonnés qu'elle n'enrichisse pas. Tout ce qui est marqué à ce coin là est sujet à la médiocrité.

Le seul profit que j'ai tiré des Physionomies (& je le mets sans peine au-dessus de tous ceux qu'elles pouvoient me procurer) a été de me faire de vrais Amis, sur lesquels je compte, comme ils

LETTRE IV.

peuvent compter ſur moi. Vous ſçavez que le Comte de ***, & le Chevalier ****, ont fait ce qu'ils ont pû pour être des miens: j'ai réſiſté aux efforts de l'un & de l'autre; & je ne dois qu'aux Phyſionomies la réſiſtance qui m'a ſauvé de leur commerce empoiſonné. Il n'eſt pas indifférent de s'engager juſqu'à un certain point: on n'eſt pas maître de rompre quand on veut; & l'on eſt toujours trompé, quand il n'y a que l'habitude de vivre avec les gens qui nous apprenne à les connoître.

Jugez de ce que je penſe de vous, par mon amitié, qui n'a jamais varié un moment: j'oſe même dire que peu de gens peuvent vous aimer comme je vous aime; parce que peu de gens vous connoiſſent comme je vous connois.

LETTRE L IV.

Il y a bien des reſſources pour l'humanité dans le talent des Phyſionomies : la plûpart des hommes ſaiſiſſent le mal plutôt que le bien, ou tout au moins s'arrêtent au mal, ſans s'embarraſſer s'il n'eſt pas corrigé par le bien : il n'y a que les Phyſionomiſtes qui percent l'écorce, & qui vont au-delà de ce qui paroît aux yeux ordinaires. Combien d'hommes ſeroient adorés, s'ils étoient connus, & ſi l'on ſuppléoit aux circonſtances qui les feroient connoître, par la Phyſionomie qui n'en a pas beſoin ?

Il eſt tems d'en venir aux vrais principes, que je vous ai promis, & qui fondent la connoiſſance des Phyſionomies. C'eſt là le Nœud du Syſtême : ce ne ſera pas le Nœud Gordien. Adieu : je ne tarderai pas à vous écrire.

LETTRE CINQUIÈME.

LETTRE V.

VOUS trouvez que j'ai répondu aſſez juſte aux deux Portraits : il vous reſte à ſçavoir pourquoi je place le ſiége principal de la Phyſionomie du premier Portrait ſur la levre ſupérieure. Comment vous le dirai-je ? Je ne le ſçais encore que confuſément : il m'eſt arrivé ſouvent de trouver des Phyſionomies placées ainſi ; ce ne ſont pas les meilleures : il y en a dont les dents font la Phyſionomie. N'avez-vous jamais vû *des dents bêtes* ? Dans d'autres, c'eſt le nez, le front, les jouës, ou le menton.

Les yeux dominent dans le plus grand nombre : il y a une Remarque à faire ſur les yeux ; on prend quelquefois pour de l'eſprit, & même pour de la

LETTRE V.

finesse, la passion qui les anime, & qui les éclaire : telle femme débauchée passeroit pour avoir beaucoup d'esprit, si elle vouloit ne laisser parler que ses yeux. En général, c'est l'assemblage des couleurs & des traits qui forme la Physionomie : on a voulu les séparer ; & de là est née cette foule de Sciences divinatoires, qui, sans avoir aucun principe certain, avoient pourtant pour fondement la certitude des Physionomies.

Ces Sciences ont erré, dès qu'elles ont perdu de vûe la réunion dont je parle, & qui faisoit leur solidité. On a vû la *Métoposcopie* ou la connoissance du front, la *Chiromancie* ou la connoissance de la main, donner des preuves, je ne dis pas seulement de vanité, mais de folie & d'extravagance.

Lettre V.

Remarquez, en paſſant, que les Sciences les plus folles ont une origine ſage; que ce n'eſt que pour en avoir pouſſé les conſéquences trop loin, qu'on les a décriées, rendues ridicules; & que la plûpart des hommes qui jugent ſuperficiellement, ſe ſont déterminés à les condamner ſans reſtriction.

L'Aſtrologie, par exemple, n'eſt qu'un abus de l'Aſtronomie; *le grand Œuvre* eſt fondé ſur la Chymie: la plûpart des *ſorcelleries* ont pour premier principe la connoiſſance des Simples.

Pour revenir au ſujet dont je me ſuis écarté, il peut ſe faire que la Nature ſe décéle par un ſeul trait: c'eſt alors une exception, qui ne doit pas nuire à la régle générale. Ce n'eſt pas un ſeul ſigne, dit Ariſtote, c'eſt l'aſſemblage de pluſieurs,

qui peut fonder un jugement.

Ce fut par la réunion des traits de Socrate, que Zopire jugea que ce Philoſophe avoit des inclinations mauvaiſes, & un caractère vicieux. Ce ne fut qu'après avoir conſidéré quelque tems Sylla, qu'Orobaze, Ambaſſadeur des Parthes, s'écria, qu'il étoit étonné que ce Romain pût ſouffrir dès-lors de n'être pas le premier du monde. Si Cicéron avoit jugé de Céſar par ſa Phyſionomie, plutôt que par ſon habillement efféminé, il n'auroit pas pris le parti de Pompée contre lui, comme il l'avoua après la Bataille de Pharſale.

Cette erreur de Cicéron me conduit à une réfléxion que je ne dois pas négliger. Les attitudes & les allures du corps, qui ne ſont qu'accidentelles, & que l'habitude imprime, ſont fort diffé-

rentes des autres : il eſt pourtant difficile de les connoître, & de ne pas les confondre avec celles que la Nature produit dans la diſpoſition & la conformation des organes. Quoiqu'il y ait autant de différence entr'elles, qu'il y en a entre l'Art & la Nature, l'étude aſſidue que les hommes font de l'Art, les endurcit, & les prive preſque tous de cette délicateſſe de diſcernement & de tact, néceſſaire à la connoiſſance de la Nature.

Celui qui, en touchant la main de cet Etranger, décida par la dureté de ſa peau, qu'il étoit d'une baſſe extraction, pouvoit ſe tromper : le travail opère tous les jours de pareilles altérations ; il n'y a point d'Artiſan qui ſe garantiſſe de l'impreſſion que l'eſpéce de Métier qu'il fait porte avec ſoi.

LETTRE V.

Sans connoître le fameux Antoine Coipel de visage, j'assurai qu'il étoit Peintre, après l'avoir vû à la Comédie Italienne, pendant toute une Piéce qui l'appliquoit beaucoup, tenir son pouce levé, comme s'il eût été employé à soutenir sa palette.

J'ai entendu dire que, du tems de M. le Prince, que son génie supérieur rendoit propre à tout, il y avoit des paris sur le Pont-neuf, pour deviner la profession de ceux qui passoient, seulement à les voir marcher; & qu'il s'amusoit quelquefois lui-même à dire son avis.

Il n'est pas étonnant que le corps soit affecté par l'habitude, puisque l'esprit même ne peut s'y soustraire, sans de grands efforts. Il faut une ame d'une trempe bien singulière, pour se préserver de la contagion de l'habitude.

Chaque Etat, chaque Ordre, n'a-t-il pas ses principes & ses façons de raisonner, & d'envisager les choses? Faut-il toujours voir l'habillement d'un homme, pour sçavoir ce qu'il est? Entendez-le parler, & vous le connoîtrez bientôt.

LETTRE V.

Ceux qui sont capables de réfléchir sur ces diverses Affections, acquièrent des connoissances qui les étonnent, & qui pourroient les faire passer pour des Magiciens. L'habitude donne des vices ou des vertus, pour lesquelles on n'avoit presque point de disposition, & qui ne ressemblent jamais bien aux vices, ou aux vertus naturelles. La libéralité, qui n'est que suggérée, ou que la vanité produit, est d'une toute autre espéce que le plaisir naturel de faire du bien. Tel fait le métier d'un homme faux, qui étoit né pour être vrai.

LETTRE V.

Il eſt aſſez reçu dans le monde de n'avoir pas grande confiance aux vertus acquiſes, parce qu'elles n'ont jamais ſur nous le même empire que les autres; mais on n'y ſçait point les diſcerner parfaitement : on diſtingue l'homme affecté de celui qui eſt ſimple & naturel dans ſes manières ; la femme, qui ſe donne des graces, de celle qui en a ſans le ſecours de l'art. Cette connoiſſance n'eſt que groſſière : les gens adroits ne s'en embarraſſent pas, & ſçavent que, pour peu qu'on ait de fineſſe & d'habitude à jouer ſon rolle, on trompe avec impunité, & l'on paſſe pour ce qu'on veut.



LETTRE SIXIE'ME.

Lettre VI.

IL eſt tems, dites-vous, que j'établiſſe des Principes. J'en ai plus d'envie que vous. J'ai cru à propos de vous prévenir ſur beaucoup de conſéquences : vous n'en connoîtrez que mieux la vérité des Principes ; elles ſerviront d'aurore au jour qui doit ſuivre. Vous dédaigneriez peut-être ceux-ci, ſi vous ne voyiez dans celles-là les effets merveilleux qu'ils produiſent ; & puiſqu'il eſt impoſſible de dire à la fois tout ce qu'on voudroit & ce qu'on devroit dire pour ſe faire entendre, il faut néceſſairement partager ſon ſujet.

Qu'importe après tout par où je commence, pourvû que je finiſſe bien ? Si mon voyage eſt heureux, je me ſçaurai gré du

LETTRE VI.

chemin que j'aurai tenu, quel qu'il ſoit. J'ai aſſez de raiſon de ſouhaiter que vous ſoyez content de mon travail, pour qu'on ne ſoit pas en peine de ma façon de travailler : mon amour-propre eſt plus intéreſſé que le vôtre au ſuccès. Vous n'aurez encore de moi aujourd'hui aucun Principe : j'ai autre choſe à vous dire.

J'ai rencontré un homme, qui s'eſt pris de converſation avec moi : il a fait tomber le diſcours aſſez adroitement ſur l'Inconſtance. Je ne ſçais s'il m'en croyoit, ou s'il craignoit d'en être ſoupçonné ; je croirois plutôt ce dernier. Il m'a fait un grand étalage de ce qu'il avoit appris ou imaginé contre l'Inconſtance. Je l'ai écouté ſans l'interrompre : lorſqu'il a eu achevé, je me ſuis contenté de lui dire qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pû ſe

perſuader à lui-même de fuir le vice dont il m'avoit fait une peinture ſi odieuſe. Il m'a quitté ſur le champ : je ne compte pas le revoir. Il avoit l'Inconſtance peinte dans les yeux : il regardoit tout, ſans rien voir. On prendra cela pour de l'Etourderie ; c'étoit de la bonne Inconſtance, qui eſt pire : l'âge détruit la première, & augmente l'autre.

Je ſuis fâché du peu de cas qu'on fait des Phyſionomies. Je n'ai pû perſuader à une femme que j'avois de la raiſon : une autre croit que j'en ai trop.

Le Chevalier.... m'eſt venu voir, pour apprendre de vos nouvelles ; je lui en ai donné : il m'a demandé ſi les Phyſionomies me tournoient toujours la tête ; je l'ai aſſuré qu'elles ne tourneroient jamais la ſienne. Il a bien pris ma réponſe : il m'a fait cent queſtions

LETTRE VI.

ſur ſon propre caractère. Je me ſuis engagé à lui démontrer qu'il avoit de la hardieſſe à penſer : il ne s'en étoit pas apperçu, quoiqu'il penſe depuis quarante ans. Il m'a fort remercié de cette découverte : c'eſt un tréſor, qu'il a trouvé ſans beaucoup de peine. Il l'a dit depuis à tout le monde ; j'ai reçu trente viſites à ce ſujet. Si cela duroit, je pourrois bien faire le petit Devin.

Vous ſçavez comme j'aime l'eſprit, quand il eſt tout ſeul : un homme, qui n'a rien de plus, s'eſt mis en tête d'apprendre de moi les Phyſionomies ; il me perſécute au point que je crains d'être obligé de lui dire qu'il m'ennuie ; l'injure la plus atroce, qu'on puiſſe faire à un homme de ce caractère. Une preuve qu'il ne ſçaura jamais ce qu'il veut apprendre, c'eſt qu'il ne s'eſt pas encore apperçu

de ce que je penſois de lui.

LETTRE VI.

A propos de cela, le vieux Militaire, que vous m'avez recommandé, me divertit par ſa façon de penſer ſur moi : il en change tous les jours ; & ſi je lui donnois à la fin du mois, jour pour jour, ce qu'il a penſé, je crois qu'il en auroit honte : je n'en ferai rien.

Sçavez-vous ce qui m'humilie de ſa part ? Ce n'eſt pas cette légèreté, ni ces variations continuelles ; c'eſt qu'il n'eſtime en moi que ce que j'y eſtime le moins, qui eſt l'eſprit. Si je voulois, il me mettroit en colère : il penſe que je veux le tromper, quand il paroît quelque choſe de plus dans mes diſcours, & dans ma conduite. Il eſt en garde contre ce que j'appelle mes vertus, comme je le ſerois contre des vices. La ſimplicité du cœur lui paroît une chimère, ſi on la

LETTRE VI.

ſépare de la bêtiſe : il n'a jamais pu comprendre qu'on trouve quelquefois l'eſprit uni avec la franchiſe, la bonne-foi, & même l'ingénuité. J'ai beau lui dire, qu'il y a des gens qui ſont ſimples à force d'avoir de l'eſprit, comme il y en a qui ſont ſimples, faute d'en avoir aſſez ; il n'a jamais pu mettre ces diſtinctions dans ſa tête ; il veut tout confondre, & je ne l'en empêcherai pas. Il n'eſt pas le ſeul de ſon eſpéce : j'en vois tous les jours, qui, avec des oppoſitions invincibles à bien juger, portent ſur tout le monde des jugemens qu'ils croient ſans appel.

Il ſeroit bien à propos de dévoiler ces perſonnages-là à leurs propres yeux. Il y a trop de riſque : les travers du monde les rendent recommandables, & la fortune leur a aſſuré leur impunité. Il

LETTRE VI.

faut ſouffrir en Philoſophe ce qu'on ne peut empêcher ; ſe garantir d'une foule de réfléxions aſſommantes ſur l'injuſtice des deſtinées, & ſe dédommager des ſotiſes que tant de gens font tout haut, par la liberté de les condamner tout bas. Cette conſolation n'eſt pas inutile : elle m'a ſervi plus d'une fois.

Il y en a d'autres, & quelquefois ce ſont les mêmes qui veulent qu'on les ſéduiſe, & les honnêtes gens ne ſéduiſent point, qui croient ſans talens ceux qui ne ſçavent pas s'en vanter avec adreſſe : leur pénétration ne va pas juſqu'à découvrir ce que la modeſtie cache, ou ce que les circonſtances ne démontrent pas encore. Auſſi leur arrive-t-il d'être étonnés, après dix ans d'habitude avec quelqu'un, de lui trouver des qualités bonnes ou mauvaiſes,

LETTRE VI.

que ſa ſeule Phyſionomie pouvoit annoncer dès le premier jour.

Je veux finir cette Lettre par une Hiſtoire, qui eſt un vrai Jeu des Phyſionomies.

Je ſoupai, il y a quelques jours, chez un de mes Amis, avec une Femme qui me connoiſſoit auſſi peu que je pouvois la connoître. La converſation fut générale pendant un tems : nous étions dix à table. Je ne lui parlai point, ni elle à moi. Elle me regarda beaucoup : ſon attention me ſurprit, m'embarraſſa, & me fit rougir. Je m'apperçus que ma rougeur la divertiſſoit : le plaiſir qu'elle y prit, me rendit ma couleur naturelle. Il n'y eut qu'un homme à côté de moi, qui put s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit. Il me dit à l'oreille qu'on m'en vouloit : je ne lui répondis rien. Le ſouper finit, & le jeu auſſi. Elle me demanda

demanda mon bras, pour la mener jusqu'à son Carosse : je le lui donnai. Elle rit pendant tout le chemin, sans me dire un mot : elle se rendit chez elle. Je m'allai coucher, l'imagination fort échauffée de la scéne muette qui venoit d'être jouée, & cherchant à me l'expliquer : j'en avois besoin.

Le lendemain, dès les neuf heures, je vis entrer un de ses gens chez moi, qui me fit ses complimens, & qui me dit de sa part, qu'elle me prioit de lui envoyer l'explication de l'Enigme que j'avois lue la veille en soupant. Je fus au fait dans le moment : je lui écrivis simplement tout ce que j'imaginois avoir lû dans ses yeux ; en la priant de me mander ce qu'elle avoit lû dans les miens. Elle me répondit que je ne m'étois pas écarté d'un iota,

LETTRE VI.

de tout ce qu'elle avoit pensé ; & je fus obligé de lui avouer qu'elle m'avoit deviné parfaitement.

Il entra dans ces explications des détails que vous n'imagineriez jamais, & qui me firent des plaisirs que je ne puis vous exprimer. Il s'étoit passé dans nous des choses infinies, qui se contrarioient, qui varioient à tous les instans, & dont il ne nous étoit pas échapé la moindre circonstance, ni à l'un ni à l'autre. Si vous n'êtes pas content de moi aujourd'hui, vous le serez l'ordinaire prochain.



LETTRE SEPTIE'ME.

LETTRE VII.

NE vous eſt-il jamais arrivé de vous enyvrer d'eſtime pour quelqu'un qui ne le méritoit pas? Il n'y a point de milieu : il faut avoir été dupe de quelqu'un, ou que quelqu'un l'ait été de nous. Je ne vois point de Maiſon qui n'ait ſon Oracle : vous entendez la force de ce nom. Ces Oracles ſouvent ne ſeroient pas écoutés ailleurs que là où ils ſont : ils n'ont même de l'eſprit, qu'au milieu de leurs adorateurs. Les plus heureux ſont ceux qui ſe les conſervent long-tems : la plûpart ſont reconnus à la fin pour ce qu'ils valent; quelques-uns trompent toujours.

J'ai eu l'avantage d'en rencontrer quelquefois. On les reconnoît à l'air d'autorité qu'ils ſe donnent

LETTRE VII.

ſur une foule de gens aſſez aveugles pour les croire & les admirer. Quand ils ont l'habileté de fonder leur autorité ſur la Religion, ils vont bien loin : la prévention des admirateurs augmentant alors par la ſainteté du motif qui les anime, il n'y a point de ſortes de contradictions où l'Oracle ne puiſſe tomber impunément. Il auroit tous les défauts, & même tous les vices qu'il défend aux autres, qu'on le croiroit parfait.

Il ne faut pas s'imaginer que l'eſprit préſerve tout ſeul de cette ſorte d'eſclavage, les gens occupés, ceux qui ne le ſont point du tout, les gens à imagination, ceux qui n'ont point de principes, ce qu'on appelle les belles Ames. Ces eſpéces diverſes d'hommes peuvent, avec un eſprit infini, avoir leurs Oracles. Il y a des Oracles, qui font leur Métier de

bonne-foi, qui croient tout ce qu'ils débitent. Ceux-là ne ſont pas dangereux: auſſi ils ne durent guères; leur régne n'a qu'un tems aſſez court. Pour être un bon Oracle, il faut être un peu fourbe: les Oracles des Payens, qui ont le plus duré, ſont ceux qui avoient les Prêtres les plus adroits.

Un Oracle de ma connoiſſance m'a rendu vraiſemblable tout ce qu'on raconte de plus merveilleux des Oracles des faux Dieux. Quelque mépris que me donne pour lui le rolle qu'il joue, je ne puis refuſer une ſorte d'admiration à l'adreſſe qu'il emploie, & ne pas louer ſon eſprit, quoique j'en condamne l'uſage. Il m'a plus amuſé lui ſeul, que mille autres n'auroient pû faire.

Dans la République la plus vertueuſe du Monde, on récompenſoit l'adreſſe à voler, ſans

LETTRE VII.

approuver le vol en lui-même. Dans quels malheurs les Oracles dont je parle, n'ont-ils point jetté des Etats entiers ? On n'eſt pas plus à l'abri des préventions ſur le Trône qu'ailleurs, quoiqu'on dût naturellement y mieux connoître les hommes. Combien de Princes ſe ſont perdus, eux & leurs Peuples, pour s'être livrés aveuglément à des hommes qui étoient leurs Oracles !

Ce que je dis des hommes en général doit s'entendre des femmes. Je ſuis bien éloigné de les exclure de la connoiſſance des Phyſionomies. Moins occupées des Sciences que nous, elles conſervent mieux cette délicateſſe de ſentiment, qui eſt d'un ſi grand ſecours dans les études de l'eſpéce de celle-ci. Quand elles ſont pourvûes de beaucoup d'eſprit naturel, elles n'ont rien à

desirer du côté des Sciences: leur extrême délicatesse les dédommage alors de ce qu'il leur manque de Science, & y supplée quelquefois avec usure.

La Science nuit souvent aux hommes: en cultivant leur esprit, elle l'endurcit. Elle ressemble assez à ces Drogues de la Médecine, qui, en nous délivrant d'un mal que nous avions, nous en donnent un que nous n'avions pas. J'ai vû des femmes, qui n'avoient pour guide que leur seul esprit, raisonner plus juste que des Philosophes, qui avoient étouffé le leur par la Science. On s'écarte du vrai, en s'écartant de la Nature; & la Science en est quelquefois bien loin.

La Science la plus estimable est celle qui a orné l'esprit, sans qu'il paroisse avoir pris la peine d'apprendre. Je n'ai vû cette

LETTRE VII.

Science que rarement, & je crois ſeulement dans quelques femmes : j'en attribue toujours la gloire à la délicateſſe qui eſt leur partage.

Je vous démontrerai quelque jour, que cette grande délicateſſe de ſentiment eſt fondée ſur la délicateſſe de leur tempérament ; & que les femmes qui reſſemblent aux hommes par leur force, n'ont point cette délicateſſe de ſentiment, ou en ont encore moins que les hommes. Je finis là ma Lettre, preſſé par l'obligation de répondre à une qui m'arrive, dont je vous ferai part une autre fois.



LETTRE HUITIE'ME.

Lettre VIII.

VOILA la réponſe que j'ai faite à la Lettre que je reçus en finiſſant la dernière que je vous écrivois. Je ne pouvois mieux faire, que de vous l'envoyer : elle vous amuſera, ſi elle ne vous perſuade pas. Elle ne s'écarte point de notre Sujet épiſtolaire : il s'agit de la Phyſionomie de l'Ecriture. On veut ſçavoir ce que j'en penſe; & tout ce qui a quelque relation avec la Phyſionomie, en quelque genre que ce ſoit, eſt de mon reſſort : n'ai-je pas là une Juriſdiction bien étendue ? Si j'avois autant de Vaſſaux, que j'ai découvert de Phyſionomies, je ſerois un des plus puiſſans Seigneurs qu'il y ait en France. Liſez donc.

Je ne ſuis point d'avis qu'on ſe

LETTRE VIII.

fonde beaucoup ſur la Phyſionomie de l'Ecriture de quelqu'un, pour juger du caractère de ſon eſprit. Je ne crois pas non plus qu'il faille la négliger entiérement. Les Exemples qu'on cite pour & contre, ne décident de rien, parce qu'ils ne viennent pas de gens aſſez habiles pour nous faire penſer qu'ils étoient en droit d'en connoître; & en ſecond lieu, parce que ces Exemples, qui ſont rares, peuvent être l'effet du hazard, à qui on doit une infinité de choſes, qu'on croit admirables, ſans s'être donné la liberté d'examiner leur véritable origine.

Si je voulois vous en impoſer, je vous citerois un Exemple arrivé ſous le Régne de Louis XIV. & où il eut part.

Un homme, qui ſe vantoit de deviner les gens par l'Ecriture, parvint à la connoiſſance de

Madame de***, par le moyen de R..... qui étoit un de ses serviteurs. Madame de *** voulut l'éprouver ; elle dit à R..... qui contrefaisoit l'Ecriture du Roi, jusqu'à pouvoir le tromper lui-même, de la contrefaire. Elle donna cette Ecriture au prétendu Devin pour l'examiner. Le Devin parut agir de bonne-foi. Il ne s'informa point de qui cette Ecriture pouvoit être ; &, sans craindre les conséquences que pouvoit avoir sa liberté à dire son sentiment, dans un pays où régne l'habitude de le cacher, il dit tout ce qu'il pensoit de cette Ecriture, & il pensoit très-mal. Il fit un Portrait fort desavantageux de celui qui avoit écrit ; &, lorsque Madame de*** voulut lui faire croire que cette Ecriture étoit du Roi, il lui répondit, que son Art ne lui apprenoit point à connoître

LETTRE VIII.

les Rois, mais les Hommes. Madame de ***, qui reconnut que R..... étoit tel qu'on l'avoit peint, fut convaincue de l'habileté du Devin, & le renvoya. Elle avoua au Roi ce qu'elle avoit fait: il en fut flaté extrêmement, parce qu'elle lui fit entendre qu'il y avoit des différences entre son Ecriture & celle de R..... que le Devin avoit saisies, & sur lesquelles il s'étoit fondé, pour établir un Portrait si différent de ce qu'il étoit, & si ressemblant à R..... Elle n'osa pourtant pas débiter cette Histoire, qui n'auroit peut-être pas été interprétée de même de tout le monde.

Ce Fait, tel qu'il est, est infiniment frapant en faveur de la Physionomie de l'Ecriture, & peut servir de preuve de la défiance où il faut être de tout ce qui a l'air merveilleux. Car, tout dé-

monſtratif qu'il paroît être, il ne conclut rien de bien ſolide; premièrement, parce qu'on ignore ſi le Fait eſt tel que je le raconte, quoique je le ſçache de bonne part. Je trouve qu'il n'y a rien de plus difficile, que de bien conſtater les Faits: on s'épargneroit une infinité de diſputes, ſi l'on commençoit par là. Secondement, qui ſçait ſi l'homme en queſtion ne fut pas informé que l'Ecriture étoit de R.....? Eſt-il vraiſemblable qu'il ait oſé dire à Madame de*** tout ce qu'il penſoit du Roi, n'en penſant rien qui ne fût deſavantageux? Enfin, on ne ſçait pas non plus ſi le hazard ſeul n'en a pas décidé, comme il décide de beaucoup de choſes pareilles, auſquelles nous ne le ſoupçonnons pas d'avoir part.

Je me défie de tout ce qui eſt extraordinaire; & j'ai raiſon, ſur-

LETTRE VIII.

tout dans le cas dont il s'agit. Car, si l'Ecriture de R..... eût ressemblé beaucoup à celle du Roi, il suivroit nécessairement dans ce Systême, que le caractère de R..... n'étoit pas fort différent de celui du Roi: ce qui est faux aux yeux de l'Univers; personne n'ayant osé refuser au Roi les qualités qui font l'honnête homme. Il avoit reçu de la Nature un esprit & un cœur faits pour régner. L'amour de ses Sujets, & l'admiration de ses Ennemis, lui avoient donné, comme de concert, le Titre magnifique de *GRAND*, que la Postérité toujours équitable lui conservera.

Je voudrois donc qu'on raisonnât ainsi sur l'Ecriture, sans aller plus loin. Il n'est pas douteux que nous écrivons pour la plûpart bien ou mal, selon que nous avons bien ou mal appris; que le

Maître qui nous a montré, influe beaucoup dans la ſorte d'Ecriture que nous prenons dans la ſuite, ſans qu'il y ait entre le caractère d'eſprit du Maître, & celui de l'Ecolier, aucune reſſemblance. Il eſt encore établi, que l'état dans lequel nous vivons, décide le plus ſouvent de notre Ecriture bonne ou mauvaiſe. Nous la perfectionnons, ou nous la négligeons, ſelon le beſoin que nous en avons: & tel, qui écrivoit parfaitement bien dans ſa jeuneſſe, & en entrant dans le monde, la néglige quelquefois tellement après, que la ſeconde Ecriture ne tient rien de la première, ſans qu'on puiſſe conclure, que négligent ſur cet article, il le ſoit ſur d'autres.

Enfin, l'Ecriture étant une choſe d'Art, & une Méchanique dont il faut qu'on nous donne l'habitude par une eſpéce de

LETTRE VIII.

violence qu'on fait à nos doigts (car nous ne ſommes pas faits naturellement pour écrire, comme pour marcher, parler, & faire les autres fonctions eſſentielles à notre corps, pour leſquelles l'organiſation eſt tellement établie, que nous les faiſons ſans effort) on doit conclure que la Nature n'a apporté pour l'Ecriture qu'une diſpoſition très-éloignée, & conſéquemment que l'Ecriture tenant plus de l'Art que de la Nature, il doit arriver que la Nature ne ſe découvre qu'imparfaitement par l'Ecriture. Ayant une infinité de voies ordinaires, & établies par elle-même, pour ſe laiſſer connoître, il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle ſe décéle par un moyen qu'elle n'a pas imaginé, qui n'eſt pas de ſon reſſort, & qui ne tient à elle en quelque façon que par alliance. Cependant, comme

LETTRE VIII.

comme dans les choſes de l'Art même on ne réuſſit jamais bien, ſi l'on n'eſt aidé de la Nature, & ſi l'on travaille, comme parloient les Anciens, malgré Minerve, les opérations que l'Art produit, ainſi ſecouru par la Nature, doivent ſe reſſentir du ſecours même que la Nature a fourni pour les produire. Ce ſecours, qui fait en nous une impreſſion très-délicate, inconnuë à preſque tout le monde, & ſouvent étouffée par les défauts de l'Ouvrier, eſt le ſeul endroit, la ſeule marque par laquelle on peut juger du caractère de celui qui travaille. Or, une marque ſi foible peut-elle nous conduire à une connoiſſance parfaite du caractère de l'Ouvrier? Si cette marque ſuffiſoit pour l'Ecriture, il ſuffiroit de voir l'ouvrage d'un Sculpteur ou d'un Peintre, pour juger parfai-

LETTRE VIII.

tement de ſon caractère ; ce qui n'eſt point.

Diſons donc que, par l'Ecriture, comme par la Peinture & la Sculpture, on peut prendre des idées générales de ceux dont on voit les ouvrages, de la vivacité ou de la lenteur de leur eſprit, de la délicateſſe ou de la rudeſſe de leur tact, des diſpoſitions ou des oppoſitions que la Nature avoit miſes en eux pour ces différens Arts ; mais n'établiſſons point un jugement particulier & détaillé, qui n'auroit pour fondement que le caprice, qui ne réuſſiroit que par hazard, & qui nous meneroit à un Fanatiſme d'autant plus à craindre, que, de ces jugemens hazardés ſans conſéquence, & peut-être heureux, on pourroit paſſer à d'autres qui n'auroient pas plus de fondement, & dont les conſéquences ſeroient plus dangereuſes.

LETTRE VIII.

J'ai vu en ma vie tant de gens quitter ſi bien leur Ecriture naturelle, & en prendre une autre qui n'y reſſembloit point du tout, qu'on auroit pû croire peindre deux perſonnes différentes, ſi l'on avoit jugé du caractère par l'Ecriture. La ſoupleſſe des doigts ſuffit pour faire toutes ces imitations là ; & l'on ne pourroit tout au plus en conclure qu'une grande facilité à copier les bonnes & les mauvaiſes façons des autres.

On objectera peut-être à ce que je dis, ce que j'ai entendu ſoutenir à beaucoup de gens qui raiſonnoient ſans principes, qu'il y a dans la formation des lettres quelque choſe de ſi particulier à chacun, que c'eſt dans cette formation, qui ne peut s'imiter, que réſide la Phyſionomie de l'Ecriture : comme ſi la ſeule précipitation ne changeoit pas

LETTRE VIII.

cette formation, & qu'elle ne dépendît pas en général de la première habitude qu'on a prise en apprenant à écrire. D'ailleurs, qu'on nous fixe cette formation, qu'on nous dise en quoi elle consiste, ce qu'elle est ; il n'y a de principes pour en juger, que ceux que nous avons indiqués.

Quant à la ressemblance de l'Ecriture des Enfans avec celle de leurs Pères, elle n'est pas toujours ; &, quand elle seroit, on n'en pourroit rien conclure que de contraire au Systême de la Physionomie de l'Ecriture ; puisque, avec cette ressemblance d'Ecriture, il n'y a pour l'ordinaire rien de moins ressemblant par le caractère, que les Pères & les Enfans.

Mais, dira-t-on, les Enfans ressemblent à leurs Parens, au moins de figure : pourquoi ne leur

reſſemblent-ils pas de caractère ? Répondez, vous qui jugez du caractère par la figure : c'eſt un Problême, que je ne réſoudrai pas aujourd'hui. Il ſuffira de dire que les figures peuvent ſe reſſembler, ſans que les Phyſionomies ſe reſſemblent ; qu'il y a une grande différence entre les unes & les autres ; & que ce n'eſt que ſur les Phyſionomies, & nullement ſur les figures, que nous jugeons des caractères.

En voilà, je crois, plus qu'il n'en faut, pour ſçavoir à quoi s'en tenir ſur l'Ecriture, qui, n'étant que méchanique, & tenant infiniment plus de l'Art que de la Nature, ne peut donner que de foibles lueurs ſur la connoiſſance des caractères propres de la Nature.

La manière dont je fronde le Syſtême de la Phyſionomie de

LETTRE VIII.

l'Ecriture, doit vous faire bien augurer de mon Syſtême général des Phyſionomies. Je tomberois en contradiction avec moi-même, ſi, après avoir rejetté tout ce qui n'eſt pas fondé ſur des principes inconteſtables, j'allois admettre des ſaillies d'imagination pour régle de ma conduite. Vous en jugerez. Je ſuis, &c.

LETTRE NEUVIE'ME.

LETTRE IX.

VOUS me dites toujours que je me ferai plus de Contradicteurs que je ne penſe: & moi je vous dis que j'aurai plus d'Approbateurs que vous ne croyez. Il n'y a perſonne qui ne ſoit bien aiſe de voir les autres penſer comme lui. Or, il y a une foule de gens qui croient ſe connoître en Phyſionomies, & qui s'imaginent entendre tout ce que je dis,

quoiqu'ils n'en ſçachent rien. Le ſuffrage de ces gens-là ne me touche guères. Ils me défendront pourtant contre ceux du Parti opposé, qui ne valent pas mieux qu'eux, & qui condamnent avec la même ignorance, que les autres approuvent.

LETTRE IX.

Ce qui me touchera beaucoup, & ce qui me détermineroit à faire un Syſtême en forme ſur les Phyſionomies, c'eſt la multitude de ceux qui ſe connoiſſent en effet en Phyſionomies, qui en jugent même avec juſteſſe ſans le ſçavoir, & qui ſeront enchantés de découvrir qu'ils ont raiſon. Nous nous flatons de l'avoir, même quand nous ne l'avons pas : cela s'appelle donner de l'eſprit aux autres, la plus grande Science du monde, & qui n'eſt pas attachée à tous ceux qui ont de l'eſprit pour eux. Au reſte, je n'obligerai

LETTRE IX.

pas à la reconnoiſſance tous ceux qui m'en devront. Je ſerai ſatiſfait d'avoir flaté leur amour-propre, & récompenſé de mon travail par l'uſage qu'on en fera.

Il ſe préſenta hier une Dame chez moi, qui vouloit ſçavoir ce que je penſois d'elle. Il y avoit long-tems que je ſçavois à quoi m'en tenir. Je me fis beaucoup prier pour ne lui rien dire. Elle me donna des louanges exceſſives : elle ne s'épargna pas plus que moi; elle ſe vanta ſans adreſſe de toutes ſortes de bonnes qualités ; & elle me quitta , ſinon contente de mes réponſes, très-dédommagée au moins de mon ſilence, par la liberté qu'elle avoit euë, à ce qu'elle croyoit, de faire paroître beaucoup d'eſprit.

Il y a des gens bien ſots; il y en a auſſi de bien aimables : on perd trop à ne vouloir que des gens

parfaits; le nombre en eſt ſi petit, qu'on s'ennuieroit de s'y tenir. Vous n'avez pas été content du Chevalier de..... j'en ſuis fâché: n'auriez-vous point jugé de lui par l'humeur du jour? C'eſt le moyen de le mal connoître. Il n'a point de politique; il eſt infiniment naturel; le tems qui court le fait preſque toujours ce qu'il eſt: c'eſt un caractère eſclave des impreſſions de l'air; il n'eſt pas le maître de s'y ſouſtraire. Il m'a avoué que le Languedoc étoit le pays du monde où il avoit été le mieux: il connoît les changemens de l'air à ſon eſprit, comme les gens délicats à leur poitrine; & ſi on l'en croit, il prédit le vent, la pluie ou le beau tems, plus ſûrement que le Barométre le plus éxact. C'eſt le plus vaſte champ des Phyſionomies que j'aye vû. Il raſſemble en lui ſeul mille cara-

LETTRE IX.

ctères différens, dans lesquels il n'y en a pas un de mauvais: s'il a fait des fautes, entraîné par un penchant contraire à ce qu'on appelle intérêt, ses fautes n'ont nui à personne; elles n'ont été fautes que pour lui. Il faisoit un vilain tems le jour que vous l'avez vû, puisqu'il ne vous a pas plû. Si vous le revoyez, gardez-le auprès de vous jusqu'à ce qu'il fasse beau: vous jouïrez du plaisir d'un changement qui vous paroît inconcevable, & qu'il faut vous faire croire.

Quoique la structure de tous les corps soit à peu près la même en général, il y a entr'eux des différences infinies; & ces différences, qui ne sont que particulières par rapport au tout, sont quelquefois telles, qu'elles l'emportent sur le principal même, & sur le tout.

Nous avons tous des pores : ce ſont des eſpéces d'ouvertures imperceptibles, par leſquelles il ſort & entre continuellement quelque choſe : en général, par les pores il ſort plus de nos corps qu'il n'y entre. Ces pores ne ſe reſſemblent pas dans tous les corps : il y a des corps qui n'en ont point, ou preſque point ; & il y en a qui en ont beaucoup, & de fort ouverts. Ne peut-il pas ſe faire que les pores du Chevalier ſoient tels, que l'air entre par eux dans ſon corps avec plus de facilité que dans d'autres ; qu'y entrant avec plus de facilité, il y porte plus facilement auſſi le ſec, l'humide & les autres qualités qui lui ſont propres ; que ces diverſes qualités y étant portées plus facilement, agiſſent auſſi ſur ſon corps avec plus d'empire, & ſe communiquent à ſes nerfs & à ſes muſcles,

LETTRE IX.

d'une manière plus intime, ſur-tout ſi ces nerfs & ces muſcles ont en eux une diſpoſition particulière à recevoir cette communication?

Au fond, ce ſont ces nerfs & ces muſcles qui font mouvoir le corps, qui exécutent les opérations ſpirituelles au-dehors, comme ils font les opérations corporelles. Si ces agens ſe trouvent embarraſſés, leur opération doit l'être; s'ils ſont libres, elle doit ſe reſſentir de leur liberté: mais, ſi le ſang qui entretient ces agens, qui leur donne le mouvement qu'ils doivent avoir, eſt lui-même le premier ſujet aux impreſſions de l'air, ſoit qu'il les reçoive immédiatement du dehors, ſoit qu'il les tienne des alimens qui en ſont pleins, qu'aurez-vous à répondre pour vous empêcher de convenir qu'il peut y avoir beaucoup de reſſemblance entre

la diſpoſition journalière de quelqu'un, & l'air qui régne ? LETTRE IX.

Un moment de réfléxion, & vous en ſerez convaincu. Les poulmons reçoivent encore plus d'air que les pores, parce qu'ils ne ſont nourris que par lui, & que leur vie conſiſte à recevoir l'air, & à le rendre ſans interruption. Dites de l'impreſſion de l'air ſur les poulmons ce que j'ai dit de cette même impreſſion ſur les pores ; & vous verrez que le ſang, avec qui les poulmons communiquent continuellement & néceſſairement, doit ſe reſſentir de ce que les poulmons éprouvent eux-mêmes : & ſi une fois le ſang par les poulmons, les nerfs & les muſcles par les pores, ou par la circulation du ſang qui les abreuve, reçoivent les qualités de l'air dans leur entier, pourquoi ne voudrez-vous pas que celui chez qui cette réception ſe fait

LETTRE IX.

plus parfaitement que chez les autres, dépendant absolument, quant à ses opérations extérieures, du sang & des nerfs de son corps, en produise qui portent avec elles le caractère d'air qui domine ? Cette facilité étant toujours la même, le caractère extérieur de l'homme doit changer aussi souvent que l'air change.

Vous voudriez peut-être qu'on vous expliquât les diverses qualités de l'air qui sont infinies, les positions & les figures des nerfs, des pores, des parties du sang & du poulmon, qui varient dans tous les hommes, & sur lesquelles il nous reste encore tant de découvertes à faire, & qu'on fît voir l'analogie de toutes ces choses. Ne vous y attendez pas : il suffit d'en voir les effets ; & sur ce qui est si peu à la portée de nos sens, il faut se contenter de la vraisemblance. Je suis, &c.

LETTRE DIXIE'ME.

LETTRE X.

MA dernière Lettre vous a fait, dites-vous, beaucoup de plaiſir : je vous en félicite. Trouver du plaiſir, eſt un bien que je cherche, & que je n'ai pas toujours. On connoîtroit mal le plaiſir, ſi l'on ne donnoit pas à celui de l'eſprit, la préférence ſur tous les autres. J'adopte le mêlange des plaiſirs, & je le fonde ſur notre propre compoſition, qui eſt elle-même un mêlange ſi ſingulier. Joignons-y encore la variété. Un bonheur uniforme ceſſe d'être un bonheur. Juſqu'où n'aimons-nous pas la variété ?

Cette Lettre ne reſſemblera pas à l'autre, quoiqu'elle aille au même but : je ſouhaite qu'elle vous plaiſe au moins par là. Sçavez-vous pourquoi il y a des gens

LETTRE X.

bêtes, qui ont beaucoup d'eſprit en rêvant? C'eſt une Queſtion, dont la Réponſe pourroit aller bien loin, & que je vais vous abréger.

Il n'eſt preſque plus douteux que nous différons davantage les uns des autres par l'organiſation & le mêlange des humeurs, que par l'ame même dont la nature incompréhenſible ne nous a jamais permis d'avoir une connoiſſance bien nette de ce qu'elle eſt. C'eſt donc l'organiſation plus ou moins parfaite, le mêlange des humeurs plus ou moins convenable, qui fait les hommes ſpirituels ou bêtes. On croit fauſſement que cette réfléxion humilie les hommes.

De quelque endroit que les gens d'eſprit tirent leur ſupériorité ſur les autres, ils n'ont pas raiſon de s'enorgueillir: il dépend auſſi peu d'eux de choiſir une organiſation

organiſation parfaite, & un mêlange heureux d'humeurs, que de ſe pourvoir d'une ame plus ſpirituelle. Si l'organiſation & les humeurs produiſent notre ame au-dehors comme il leur plaît ; ſi l'on ne juge de notre eſprit que par les productions extérieures, qui ne peuvent pas être autrement que l'organiſation & les humeurs les rendent ; tandis que cette organiſation & les humeurs conſerveront le premier arrangement qu'elles ont eu, nous paroîtrons auſſi bêtes qu'elles l'ont voulu.

Il eſt à remarquer que ce premier arrangement ſe fortifie le plus ſouvent, au lieu de ſe détruire ; &, qu'à quelque petite choſe près, il eſt à cent ans ce qu'il étoit à quinze. Les enfans nés avec des jambes tortuës, ne les redreſſent pas par l'âge ; comment, s'ils ſont nés bêtes, pour-

LETTRE X.

roient-ils acquérir de l'eſprit? Tout le monde n'eſt pas capable de juger de ce qu'on appelle un enfant bête: tel enfant en a l'air, qui ne l'eſt pas en effet. Pour parler correctement, il ne faudroit pas dire: Cet enfant que j'ai vû bête à dix ans, a aujourd'hui beaucoup d'eſprit; mais, Cet enfant que je croyois ſans eſprit, me fait voir que je me ſuis trompé.

Il eſt fort différent d'avoir des organes encore embarraſſés, ou des humeurs ſans le mêlange qu'elles pourront acquérir, ou d'avoir des organes tous tendus à ce qu'on appelle bêtiſe, & des humeurs dont le mêlange, tel qu'il eſt, ne peut produire que de la bêtiſe. L'un eſt un effet accidentel, & qui doit finir; & l'autre eſt un ouvrage de la Nature, qui ne change pas, quoique ſa variété ſoit infinie, &

qu'elle tire des mêmes choſes différemment, mais imperceptiblement combinées, des extrémités oppoſées.

Comment arrive-t-il donc, que celui qui eſt bête bien éveillé, peut avoir de l'eſprit en rêvant, comme celui qui eſt ſot & ridicule de ſang-froid, peut devenir un homme charmant quand il eſt yvre ? Ces deux Exemples ſe reſſemblent trop, pour ne les pas réunir : ils n'ont d'oppoſition que dans la manière. L'explication de ces deux Enigmes doit ſuivre des principes que j'ai avancés.

Ces deux hommes bêtes dans le cours ordinaire du mouvement qui ſe fait en eux, qui le ſeront toujours quand ce cours continuera, peuvent paroître d'autres hommes dans un mouvement violent & extraordinaire qui leur arrive. L'imagination joue dans

LETTRE X.

le ſommeil, & profite en quelque façon de l'aſſoupiſſement des plus forts organes pour s'amuſer. Leur ceſſation à pluſieurs égards lui donne la liberté d'agir, que leur mouvement ne lui permettoit pas.

Repréſentez-vous quelqu'un gardé à vûe par pluſieurs ſentinelles, que le ſommeil eſt venu à bout de gagner: il paſſe & repaſſe ſans oppoſition, & paroît en vingt endroits tout de ſuite, où, avant cet heureux ſommeil, il n'avoit oſé ni pû ſe montrer. Voilà l'ame d'un homme bête endormi: ſes organes ſont ſes gardes, qui, une fois aſſoupis, ne réſiſtent plus aux allées & venuës de ſon eſprit, qui libre, agit comme il lui plaît. Si le hazard, qui le porte çà & là, le fait trouver en pluſieurs endroits differens qui ayent une liaiſon entr'eux, il fera une production admirable, qui, racontée

après le ſommeil, ne ſera peut-être pas apperçuë de celui même qui la raconte.

Le vin peut produire dans l'homme bête la même merveille par un principe différent, ſans que l'effet le ſoit : le repos a fait l'homme rêvant, ſpirituel : l'action fera l'homme yvre, ſpirituel auſſi.

Le vin, pris immodérément, ſecouë les organes & les humeurs par la fermentation qu'il y produit : Cette ſecouſſe précipite le cours lent & ordinaire des humeurs, comme elle excite le jeu des organes. Dans ce mouvement extraordinaire, l'organe qui réſiſtoit plie, celui qui plioit réſiſte. Une humeur qui dominoit les autres, n'a plus le même empire : la plus foible veut avoir ſon tour, & tyranniſer celle dont elle étoit eſclave ; & par l'oppoſition qui ſe trouve dans la machine, entre le

LETTRE X.

mouvement ordinaire & ce mouvement violent & forcé, il n'eſt pas merveilleux que les premiers agens de l'ame, ſe trouvant différens, les productions qui en réſultent ſoient auſſi différentes, & que celui qui étoit bête avant que d'avoir bû, paroiſſe avoir de l'eſprit par le ſecours du vin qui a changé pour quelques momens la diſpoſition ordinaire du corps.

Je ne prétens pas, par ce raiſonnement, que tout homme bête aura de l'eſprit quand il boira, ou quand il rêvera. La qualité du vin, ſa quantité, la diſpoſition préſente du corps de celui qui boit, comme le hazard pour celui qui rêve, hazard dépendant en partie des diſpoſitions journalières du corps, rendent incertaine la ſpiritualité de l'yvrogne ou du rêveur. Je ne veux que vous mettre à portée de vous expliquer

LETTRE X.

à vous-même une eſpéce de phénoméne, qui arrive toutes les fois qu'un homme, qu'on connoît bête, ſe trouve avoir de l'eſprit, dans le vin ou en rêvant.

Ce que je dis de l'yvreſſe ou du rêve, peut ſe dire auſſi d'une infinité d'occaſions où l'émotion du corps eſt telle, qu'on eſt étonné de voir ceux chez qui elle ſe fait, paroître ſi différens d'eux-mêmes, qu'on ne les reconnoît plus. C'eſt peut-être en recourant au même principe, qu'on expliqueroit la merveille opérée en cet enfant muet, qui nomma ſon père, pour le ſauver de la mort à laquelle il étoit expoſé.

S'il étoit en votre diſpoſition de ne point rêver, comme il y eſt de ne pas vous enyvrer, je vous conſeillerois de vous garantir de l'un & de l'autre, de peur que rêvant ou yvre, vous ne devinſſiez

LETTRE X.

bête, par la même raiſon que ceux qui ſont bêtes deviennent gens d'eſprit. Adieu. Mandez-moi ce que vous aurez penſé de mes folies.

LETTRE ONZIE'ME.

LETTRE XI.

JE ſuis perdu, ſi vous ne venez à mon ſecours. Le Sujet de ma dernière Lettre demandoit une exactitude, qui ne m'a pas permis de vous l'envoyer comme je l'avois écrite d'abord : il en eſt reſté un brouillon ſur mon Bureau, qui eſt tombé ſous les yeux d'un Critique, qui ne me pardonne pas d'avoir parlé de l'ame comme j'ai fait. Il la reſpecte bien moins que moi, lui qui la définit, qui en parle, comme s'il l'avoit vûe; & qui bâtit ſur ſa nature & ſur ſon exiſtence, un Syſtême

qui eſt le plus inſenſé Roman que je connoiſſe. Il veut vous en écrire, & m'attirer de votre part une condamnation qui me feroit trembler, ſi votre juſteſſe d'eſprit ne me raſſuroit.

J'avouë que je ſuis très-ignorant ſur l'ame; & de là vient que j'en parle avec reſpect, comme on en doit uſer de toutes les choſes qu'on ne connoît qu'imparfaitement. Je ne connois pas la matière, qui eſt ſans ceſſe à ma portée, & qui ſe préſente à moi ſous cent formes différentes : je ne ſçais que groſſiérement les principes dont elle eſt compoſée, & j'ai tous les ſujets du monde de craindre de me tromper, en diſant qu'elle eſt compoſée de quatre élémens, ou de trois ſeulement, qui ſont matière eux-mêmes chacun dans leur particulier, & dont il faudroit chercher les premiers

LETTRE XI.

principes, ſi l'on pouvoit eſpérer de les trouver; ce qui nous meneroit à l'infini, que nous n'entendons pas.

Je ne ſçais ce que c'eſt que le mouvement qui l'agite, le vuide qui eſt là où elle n'eſt pas, le lieu où elle ſe trouve, & qui ne ſe déſigne que par elle. Dans une ignorance auſſi craſſe que la mienne, & qui ne différe de celle des autres, que par la hardieſſe avec laquelle je l'avouë, comment connoîtrois-je l'ame que je n'ai jamais apperçuë; qui eſt d'une nature ſi particulière, que nos ſens, qui ſont les ſeuls moyens de perception que nous ayons, ne peuvent en approcher; dont je ne puis me tracer la plus légère reſſemblance, par aucun des objets qui m'environnent, dont je ne ſçais ni l'eſſence, ni la manière d'agir?

LETTRE XI.

En vérité, c'eſt chercher querelle aux gens, que de leur en vouloir, pour n'avoir pas oſé parler de ce qu'ils ne connoiſſent pas: tout en iroit mieux, ſi l'on ne diſoit que ce qu'on ſçait. Je crois qu'il n'y a qu'une façon de parler de l'ame, qui eſt de parler de ſes opérations, entant qu'elles dépendent du corps. On ne peut la connoître que par elles, puiſque ce n'eſt que par elles qu'elle ſe rend ſenſible. Suppoſons-la comme on veut que nous la croyons; & ne raiſonnons d'elle, que d'après ce qu'elle a produit au-dehors. Diſons: Un tel a de l'eſprit, parce que ſes productions en font voir; Un tel n'en a point, parce qu'il n'en laiſſe point paroître.

N'allez pas, au reſte, vous affliger ſur le ſort de certaines ames, qui, égales en perfection

LETTRE XI.

à celles des hommes les plus accomplis, ſont enfermées dans des corps qui ne leur font faire, du matin au ſoir, que des ſotiſes & des extravagances. Peut-être en ſçaurons-nous un jour la cauſe: en attendant, bornons-nous à ce qui eſt ſenſible, pour nous conformer à notre foible portée; & aſſignons les bonnes & les mauvaiſes qualités des hommes ſur les indices que la Nature nous en donne au-dehors; ce qui s'appelle raiſonner ſur les caractères des hommes, & en juger par leurs Phyſionomies. Il arrivera, par ce ſage moyen, que ceux qui ont eu la préſomption de vouloir connoître l'ame par elle-même, n'en ſçauront rien, pour s'être guindés trop haut; & que ceux qui, plus timides, ſe ſont bornés à voir ſes effets, examiner ſes opérations, je dirois preſque matérielles, en

auront porté un jugement beaucoup plus assuré.

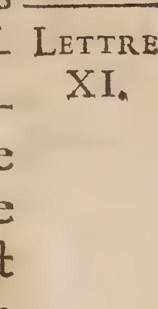
Qu'on blâme donc ceux qui font les esprits sublimes, & qui veulent raisonner de l'ame comme s'ils l'avoient vûe à découvert ; & qu'on ne s'épouvante pas de ceux, qui, la regardant à travers un voile sur lequel elle se peint, à la vérité imparfaitement, nous rendent, par l'étude qu'ils ont faite de cette peinture, l'image la plus ressemblante de l'ame qu'on puisse donner ; & qui, par la timidité avec laquelle ils en parlent, assurent bien mieux sa spiritualité, que ceux qui en raisonnent à tort & à travers, sans connoissance de cause.

Me voilà engagé à vous expliquer les vrais principes de mon Art ; si je puis appeller de ce nom un Instinct, un Talent naturel, que je n'ai fait qu'aider par des

LETTRE XI.

réfléxions qui m'ont plus amuſé qu'inquiété, qualités rares aux Réfléxions. Ce n'eſt pas que je les haïſſe en général, comme le commun du monde les hait : je les aime, au contraire, beaucoup.

Je ne veux pas qu'on ſoit obligé d'oublier la raiſon, pour avoir du plaiſir : la raiſon & les réfléxions qui ſont à ſa ſuite, ont plus ſervi juſqu'ici à diſſiper mes chagrins, qu'à me les conſerver ou à m'en donner. Je n'ai jamais eu de vrais plaiſirs, qu'elles n'y ſoient entrées pour quelque choſe. Je n'en trouve aucuns, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, où elles n'entrent pas. Je pouſſe ma Chevalerie pour elles au point de ne pouvoir aimer les Chanſons qui les maltraitent, qui les peignent triſtes & ennemies de tout ce qui eſt aimable. Je ne me crois pas pour cela plus Philoſophe & plus rai-



ſonnable qu'un autre : je le ſuis ſouvent moins, ſi l'on veut, puiſque je m'amuſe quelquefois d'objets ſi puérils, que d'autres que moi en auroient honte. Tout ce que je veux en conclure, c'eſt que j'aime ma raiſon ; qu'elle m'a ſervi à mon avantage ; que mon caractère particulier, dans lequel elle entre pour beaucoup, l'a tournée ſans doute plutôt à ma ſatisfaction qu'à ma peine ; & que je n'ai rien dans la vie qui m'ait donné plus de plaiſir, & moins de chagrin, qu'elle.

Je ſuis, &c.



LETTRE DOUZIE'ME.

LETTRE XII.

QUOI qu'on diſe de ma manière de juger de l'ame par les opérations extérieures, on eſt obligé d'y revenir à tous les inſtans, & de regarder comme des Syſtêmes hazardés tous ceux qui ne ſe propoſent pas ces opérations pour objet.

Comment expliquer les changemens qui arrivent dans la même perſonne, & qui la rendent ſi différente d'elle-même ? Comment rendre compte des impreſſions que fait ſur notre ame la plus petite altération, ſoit dans le mouvement des organes, ſoit dans le cours du ſang & des humeurs ? Comment définir les averſions & les inclinations que la première vûe inſpire, & qui ne font qu'augmenter ? C'eſt à ces trois

trois variations principales, que peuvent ſe rapporter toutes celles que nous éprouvons, & dont l'explication nous embarraſſe ſi fort. On a beau donner à l'ame des paſſions : cet attribut ne ſuffit pas pour réſoudre toutes les difficultés qui ſe préſentent ; & comprend-on ce qu'on veut dire par le mot de *paſſions*, quand on n'a pas recours au corps ?

Il n'y a point d'homme qui ne ſoit fâché d'être tantôt de bonne humeur, & tantôt triſte. Si l'on avoit à choiſir, on riroit toujours. Il n'y a perſonne qui aime ces jours où l'on ne peut rien tirer de ſon eſprit, où l'on ſçait à peine parler.

Qui ne voudroit pas pouvoir conſerver ſa raiſon & ſa fermeté d'ame, dans les maladies ? On ſe repent tous les jours d'avoir eu du goût pour des gens haïſſables, & de n'avoir pas aſſez-tôt aimé

LETTRE XII.

ceux qui le méritoient. Il faut recourir au corps, pour expliquer ces opérations, toutes ſpirituelles qu'elles ſont. C'eſt le mouvement embarraſſé des organes, c'eſt l'interception des eſprits animaux, qui fait les jours peſans où l'on eſt ſi ennuyé d'être ce qu'on eſt. C'eſt le plus petit dérangement dans les fibres, qui rend fou l'homme le plus ſage. C'eſt une conformité d'humeurs ou d'organes, ou l'une & l'autre qui font les ſympathies qui nous étonnent, comme c'eſt leur contrariété qui fait les antipathies & les averſions.

Il eſt plus facile, à la vérité, d'établir ces principes que de les expliquer. C'eſt avoir diminué d'autant l'obſcurité du ſujet, que d'avoir découvert des raiſons d'établir un principe plutôt que l'autre, quoiqu'on ne puiſſe pas rendre compte du principe même.

C'eſt une lueur au moins ; & avons-nous autre choſe que des lueurs dans les choſes naturelles?

LETTRE XII.

On pourroit encore douter de l'inégalité des ames ; &, ſans être en état de prouver ſon incertitude, on diroit : Il peut être auſſi vrai que c'eſt la diverſité des ames qui produit tant de diverſité dans les caractères des hommes, qu'il eſt vrai que c'eſt la diverſité des humeurs & des organes. Que nous importe, après tout, quel qu'en ſoit le principe, ſi nous ne pouvons pas le connoître ? Nous vivons dans cette incertitude depuis ſi long-tems, que nous y vivrons bien encore. En vaudrions-nous mieux, ſi nous ſçavions à quoi nous en tenir ? Pourquoi ſe tourmenter inutilement ? Pourquoi ſe donner la peine de ſe déterminer, à force de réfléxions, pour un parti plutôt

LETTRE XII.

que pour l'autre? La pareſſe nous dit de n'en point prendre : nous ſommes de ſon avis.

Si je n'avois à combattre que des répugnances, je ne ſçais ſi j'en prendrois la peine : elles varient tant, qu'on peut eſpérer de les voir ſe détruire les unes les autres, ſans que la raiſon s'en mêle. Il ſe trouvera des hommes, qui prendront la peine de raiſonner contre moi : c'eſt à ceux-là que je prendrai avec plaiſir celle de répondre.

Dans une pareille incertitude, dira quelqu'un, j'aimerois mieux me fonder ſur la diverſité des ames que ſur celles des organes & des humeurs. Les effets qui paroiſſent, étant tout ſpirituels, il eſt plus naturel d'en trouver la cauſe dans l'ame qui eſt ſpirituelle, que dans les organes & les humeurs qui ſont matérielles. Quelle injure faiſons-nous à la

LETTRE XII.

Nature, en croyant autant de différence entre les ames, qu'il y en a entre les viſages? C'eſt une augmentation de merveilles, qui n'en prouve que mieux la puiſſance infinie de l'Auteur.

Dans ce Syſtême, chacun en demeure mieux en poſſeſſion de ce qu'il a. Un homme d'eſprit ne différe pas d'un ſot ſeulement par les organes qu'il mépriſe: ſa différence vient d'un principe plus noble. Plus le principe eſt noble, plus la gloire dont il jouït eſt grande: c'eſt ſon ame qui lui donne ſa ſupériorité; & cette ſupériorité là eſt plus flateuſe que l'autre. D'ailleurs, comment s'imaginer qu'il n'y a entre un homme d'eſprit & une bête, qu'une différence auſſi légère que celle des organes ou des humeurs? Nous comprenons comment des rouës mieux travaillées & mieux arran-

LETTRE XII.

gées, rendent une Montre plus parfaite qu'une autre: nous connoiſſons aſſez le principe, pour en voir l'effet ſans ſurpriſe.

Cette ſupériorité de perfection que donne l'arrangement & le travail, n'eſt pas myſtérieuſe: tout eſt matière; les effets de la bonne Montre n'ont rien d'une nature différente de ceux de la mauvaiſe. L'homme d'eſprit, au contraire, produit des effets d'une autre nature que l'homme bête; & ce principe, s'il n'étoit pas ſon eſprit, ſeroit la matière. Or, l'homme bête a le même principe, & par conſéquent il devroit produire les mêmes effets. S'il ne les produit pas, c'eſt donc la différence des eſprits qui en eſt la cauſe. Il n'y a dans ce raiſonnement que cette vraiſemblance, qui ſaiſit les gens qui n'ont pas réfléchi, & qui croient que les choſes ſont ce

qu'ils penſent qu'elles devroient être.

LETTRE XII.

Une des plus mauvaiſes maniè-res de raiſonner, eſt de dire : Cela eſt, parce que cela devroit être ; & la meilleure eſt d'examiner la choſe en elle-même, ſans ſuppo-ſition. Nous admettons beaucoup d'effets, dont nous ne ſçavons pas les cauſes, & qu'il ſeroit dange-reux de deviner par l'application de cette régle : Cela doit être ; donc cela eſt. Pour en venir au raiſonnement lui-même, s'il arri-voit que les hommes ne chan-geaſſent jamais, & qu'ils fuſſent toujours ce qu'ils ont été une fois, qu'ils différaſſent de goût & d'inclination entr'eux, qu'ils ne ſe démentiſſent pas eux-mêmes, il n'y auroit preſque pas à douter de l'inégalité de leurs ames ; & l'on ne pourroit ſe défendre de rejetter ſur la diverſité des ames

LETTRE XII.

la diverſité de leurs caractères.

Mais, quand je vois le même homme changer du matin au ſoir, éprouver tour-à-tour mille impreſſions diverſes, & le plus ſage ne pouvoir ſe promettre de ne pas reſſembler au plus fou; quand je vois croître & décroître avec le corps les productions extérieures de l'ame, & la vieilleſſe reſſembler par la décadence de la machine à l'enfance, par l'imperfection de cette même machine: quand je vois que la plus grande différence qui puiſſe ſe trouver entre les hommes, eſt celle qui eſt entre un ſage & un fou, différence qu'il m'eſt impoſſible d'attribuer à autre choſe qu'aux organes, je ſuis comme forcé à dire, ſans m'entendre bien moi-même, que la diverſité des caractères ne peut avoir pour principe, que la diverſité de l'organiſation,

& que tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans l'homme au-dehors, dépend de la matière différemment pétrie & combinée ; matière infiniment ſuſceptible d'altération & d'amélioration, & dont les changemens continuels, petits & grands, me donnent l'explication de tous les changemens que je vois arriver dans les hommes en général, & dans chacun d'eux en particulier.

La multitude des effets que nous produiſons involontairement, en eſt une preuve nouvelle ; ils aſſurent à certains égards notre aſſujétiſſement à la matière dont nous ſommes composés : & comme cette matière eſt de la même nature que celle qui nous environne, il eſt naturel qu'elle reçoive des impreſſions du dehors ; que ces impreſſions l'agitent, &

LETTRE XII.

nous faſſent produire des choſes qui nous déplaiſent, & que nous ne voudrions pas produire.

Je ſuis, &c.

LETTRE TREIZIE'ME.

LETTRE XIII.

CEUX qui ont vû mes trois dernières Lettres, diſent donc que je m'écarte de mon Sujet. Il faut leur faire voir qu'ils ſe trompent. Je devois établir qu'on ne peut juger des hommes que par la matière dont ils ſont composés; que, ne pouvant les connoître par leur ame, qui eſt inviſible, & qui d'ailleurs, étant égale chez tous les hommes, ne pouvoit me rendre raiſon de la différence de leurs caractères, puiſqu'ils ſe reſſembleroient tous ſi l'on ne jugeoit d'eux que par leur ame, il falloit avoir recours à leur corps qui varie ſi fort, &

le donner pour le principe des caractères divers que nous leur voyons.

Pithagore veilloit avec un ſoin extrême au choix de ſes Diſciples; il n'en recevoit aucun qui n'eût des dehors qui lui répondiſſent en quelque ſorte de la beauté de l'ame : toutes ſortes de bois & de marbre, diſoit-il, ne ſont pas propres à faire un Apollon ou un Mercure. Quelle différence merveilleuſe dans tous les états de la vie, ſi cette Régle étoit conſultée, & qu'on ne préparât à les remplir, que ceux qu'on croit capables d'être préparés avec ſuccès à les remplir !

En effet, dès qu'on ſera convenu que c'eſt le corps, différemment pétri & combiné, qui me guidera dans la découverte des caractères, on conviendra auſſi, que, me conduiſant par un principe ſi

LETTRE XIII.

ſenſible & ſi proportionné à ma manière de juger, il peut n'être pas abſolument impoſſible que je puiſſe juger des Phyſionomies. Ajoutons encore, que le corps a deux états; l'intérieur ou le dedans du corps, & l'extérieur ou le dehors. Ces deux états, qui ne ſont différens que par rapport à nous, qui voyons l'un, & qui ne pouvons voir l'autre, ne ſont qu'un tout qui ſe reſſent des principes généraux qui le compoſent; enſorte que ce que nous ne voyons pas, communique ſi fort avec ce que nous voyons, que, par ce que nous voyons, nous pouvons juger même de ce que nous ne voyons pas.

Ainſi trouvons-nous tous les jours des choſes curieuſes, & même merveilleuſes pour les gens qui n'en ont pas l'habitude, & à la vûe deſquelles nous décou-

vrons les reſſorts cachés qui les produiſent, ſans que nous voyions ces reſſorts. Les connoiſſances diverſes & multipliées qu'on a de l'intérieur du corps, & de tout ce qui le compoſe, aident à juger du dedans par le dehors. Ces connoiſſances, à la vérité, ſont ſouvent ſans effet; &, à moins d'en avoir fait une application à l'objet dont nous parlons, elles ne peuvent ſervir qu'à étourdir les ſots, par la facilité qu'elles donnent à parler de ce que ceux qui écoutent ne comprennent pas.

Quand ces connoiſſances ont été pouſſées auſſi loin qu'elles peuvent aller, elles forment les excellens Médecins, dont le nombre eſt rare: elles leur donnent ce qu'on appelle le diſcernement des maladies, qui eſt la partie la plus éminente de la Médecine, & qui, parfaite dans Hyppocrate,

LETTRE XIII.

en fit un homme ſi ſupérieur, qu'Eſculape n'a eu ſur lui que l'ancienneté, qui en a fait faire un Dieu : Prérogative qu'Hyppocrate a peut-être mieux mérité que lui. Il jugeoit des maladies, à la ſeule inſpection des malades : il en expliquoit les variations, les progrès & la fin, ſans interroger preſque ceux qui ſe préſentoient à lui pour le conſulter.

Ce ſeroit être auſſi crédule que l'étoient nos Ancêtres, que d'admettre de la Magie dans la Science d'Hyppocrate. S'il a connu ce qui ſe paſſoit de plus particulier dans le corps par ce qu'il en voyoit au dehors, & ſi les grands Médecins jugent encore aujourd'hui de même, ce ne peut être que par la communication intime & continuelle qui ſe fait de ce qui eſt dans le corps avec ce qui paroît au dehors.

LETTRE XIII.

Plus les maux ſont grands & dangereux, plus il eſt ordinairement facile d'en découvrir le principe : l'altération étant plus grande, le dehors doit s'en reſſentir davantage, les preuves extérieures doivent augmenter. Les Médecins qui ſe ſont perfectionnés dans cette partie de la Médecine, ne ſont pas bien éloignés d'être bons Phyſionomiſtes : il peut ne leur manquer que l'habitude d'appliquer à l'eſprit ce qu'ils bornent au corps tout ſeul.

C'eſt moins l'étude que le talent naturel, qui donne aux Médecins ce diſcernement admirable. L'étude néceſſaire pour les perfectionner eſt peu de choſe : il ſuffit de connoître le corps, & ce qui le compoſe, autant qu'on peut le connoître ; le reſte vient de lui-même. Ceux qui n'y ont pas de la diſpoſition, pourroient étudier

toute leur vie, ſans faire aucun progrès.

Il y a encore cette différence entre le diſcernement des maladies, & ce que j'appelle talent des Phyſionomies, que le diſcernement des maladies ſuppoſe une étude du corps, & que le talent des Phyſionomies n'en ſuppoſe preſqu'aucune : il ſemble être émané des mains de la Nature. Pluſieurs de ceux qui le poſſédent, ne ſeroient pas en état de rendre compte de leur manière de juger, quoiqu'ils ſentent bien qu'elle eſt dans le vrai.

Concluons donc : ſans cela, on diroit encore que je m'écarte; on accuſe quelquefois d'écart ceux qu'on ne peut pas ſuivre, par pareſſe ou autrement. Concluons, dis-je, que perſonne n'a de tempérament dominant, qui ne ſe décéle facilement par la

couleur

LETTRE XIII.

couleur & la qualité de la peau, & par la nature des yeux. C'eſt une vérité que la Phyſique ne me conteſtera pas. De cette première concluſion, il en réſulte une autre, qui eſt celle-ci : Le tempérament dominant décide du caractère de l'eſprit, parce que l'eſprit étant le même chez tous les hommes, il ne peut emprunter les différences de caractères que nous lui voyons chez tous ces hommes, que du tempérament même, qui varie à l'infini, & qui plie cet eſprit aux goûts & aux averſions qu'il a lui-même.

Si l'eſprit dépend du caractère, que le caractère dépende du tempérament, & que le tempérament ſe diſcerne par l'examen de l'extérieur du corps, me voilà déja autoriſé à dire qu'on peut connoître le caractère dominant de l'eſprit de quelqu'un, en le voyant :

LETTRE XIII.

première baſe, & premier principe du talent des Phyſionomies, qu'on a peut-être regardé d'abord comme chimérique, & ſur l'énoncé duquel pluſieurs auront cru que je pourrois mériter un jour une place aux Petites-Maiſons. Ayez pitié de moi, quand j'en ſerai là, &c.

LETTRE QUATORZIE'ME.

LETTRE XIV.

LE caractère de l'eſprit, dépendant du tempérament du corps, & le tempérament ſe diſcernant au dehors par la couleur & la configuration de la matière, il n'eſt plus ſi étrange qu'on puiſſe juger du caractère intérieur de quelqu'un par l'examen de ſon extérieur. Il reſte à ſçavoir deux choſes: La première, comment on peut connoître le tempérament,

par la couleur & la configuration de la matière : La ſeconde, comment on peut connoître le caractère, par la connoiſſance du tempérament. Lettre XIV.

La première de ces deux choſes étant toute matérielle, & la ſeconde preſque toute ſpirituelle, il n'eſt pas douteux que celle-là ne ſoit plus facile que celle-ci. Elles ont toutes deux leurs difficultés, qu'il faut réſoudre. Commençons par celle qui en a le moins ; je veux dire, par la connoiſſance du tempérament, tirée de la couleur & de la configuration de la matière.

Il y a dans tous les corps, des premiers élémens ou premiers principes, dont la diverſe combinaiſon produit la diverſité des êtres matériels. L'expérience journalière que nous faiſons du bois en nous chauffant, & dont l'ana-

LETTRE XIV.

lyſe ſe fait en quelque façon d'elle-même ſous nos yeux, nous apprend qu'on peut réduire tous les corps à leurs premiers élémens; & que s'il y en a quelques-uns dont nous n'avons pû encore faire la réduction, c'eſt moins l'impoſſibilité réelle de cette réduction qui en eſt cauſe, que l'ignorance où nous ſommes encore des moyens d'y parvenir. Nous n'en concluons pas moins, que ces corps ſont compoſés des mêmes élémens, quoique nous ne les ayons pas encore trouvés; parce que nous ſommes aſſurés de la régle invariable de la Nature, auſſi admirable dans ſa conſtance à employer toujours les mêmes principes, qu'elle l'eſt à en varier les combinaiſons à l'infini.

Pour peu qu'on connoiſſe ces premiers élémens, qu'on ait étudié leurs qualités, il eſt aſſez

facile de juger lequel de ces élémens domine ſur les autres dans la compoſition d'un corps : le Naturaliſte le plus médiocre ne ſe trompera guères dans l'aſſignation qu'il en fera. Les Chymiſtes, qui, de Sectateurs qu'ils devroient être de la Nature, en ſont quelquefois les Corrupteurs, ont peine à déguiſer aux yeux de ceux qui s'y entendent, leurs compoſitions les plus embarraſſées : encore employent-ils ſouvent les couleurs & les odeurs artificielles, pour maſquer la vraie nature des drogues dont ils ſe ſervent.

Ce qui eſt l'ouvrage de la Nature, eſt toujours plus facile à connoître, quelque inimitable qu'il ſoit, que ce qui vient de l'Art. Il n'eſt pas extraordinaire, qu'étant moins puiſſans qu'elle, dans le fond nous cherchions à réparer dans la forme ce défaut

LETTRE XIV.

irréparable. On ne feroit pas homme, fi l'on ne tentoit pas l'impoffible.

On connoît donc l'élément principal d'un corps, celui qui contribue plus que les autres à donner à ce corps telle ou telle qualité, à le voir, le fentir ou le toucher. Ce n'eft pas ici le lieu de fpécifier ces élémens, & les qualités qui les caractérifent dans la production des corps.

On fent bien que la combinaifon de quelques premiers principes eft en quelque forte infinie, & qu'il vaut mieux ne pas entreprendre de la fuivre auffi loin qu'elle peut aller, que de la laiffer enfuite imparfaite. D'ailleurs, mon deffein ne m'y mène pas : &, quelqu'agréable que ce chemin fût pour quelques-uns, il feroit ennuyeux pour ceux qui ont impatience d'arriver à mon but, &

pour moi, qui ne me ſuis propoſé de dire un mot ſur ce qui les regarde, que pour en tirer la comparaiſon que voici.

LETTRE XIV.

Comme il y a dans tous les corps matériels, des premiers élémens, il y a de même dans tous les corps humains des humeurs ſubordonnées à ces premiers élémens, dont elles dérivent, & dont le mêlange différent fait la diverſité des tempéramens. On réduit aſſez communément ces humeurs, qu'il ſeroit aiſé de rapporter aux premiers élémens de tous les corps, à quatre ſortes ; le ſang, la pituite, la bile & la mélancolie. On leur aſſigne auſſi des couleurs, en diſant, que le rouge marque le ſang, le jaune la bile, le blanc la pituite, & le verdâtre ou noir la mélancolie.

Eſt-il beſoin de parler de la configuration ? Il n'eſt preſque

LETTRE XIV.

pas douteux en général, que les grandes forces du corps déclarent qu'il y a beaucoup de mélancolie & de terreſtre dans leur organiſation ; que les corps délicats ont plus de ſang & d'air ; que les femmes ont plus de pituite, & les hommes plus de bile. Il y auroit des Philoſophes qui ne craindroient pas d'avancer que les femmes ne ſont femmes, que par un défaut de chaleur.

En voilà aſſez pour cette Lettre. Je dois répondre aux difficultés principales qu'on peut me faire ſur ce que je viens de dire, avant que de paſſer à mon ſecond objet, qui eſt de ſçavoir comment on peut conclure de la connoiſſance du tempérament celle du caractère. Pour vous, concluez que je vous aime bien, & que je ſuis bien ſûr d'être aimé de vous, pour ne pas plus me laſſer de vous écrire, que vous de me lire.

LETTRE QUINZIE'ME.

LETTRE XV.

J'ETOIS ſi occupé de ma dernière Lettre, le jour que je vous l'écrivis, que je ne pus me diſpenſer de parler de ce qu'elle contenoit, dans une compagnie de gens aimables avec qui je ſoupai. Les Dames qui y étoient, trouvèrent quelque choſe de mépriſant pour elles à dire, qu'elles ne ſont femmes que par un défaut de chaleur. Elles ne ſçavoient pas trop pourquoi elles trouvoient cela mépriſant : il n'en fallut pas moins les appaiſer.

J'employai d'abord tous les lieux communs de la galanterie, pour adoucir ce que cette propoſition pouvoit avoir de trop dur : je leur dis que c'étoit à ce défaut de chaleur (je leur diſois vrai) qu'elles devoient leur blancheur, la dou-

LETTRE XV.

ceur de leur peau, & même celle de leurs mœurs; qu'elles tiroient de ce tempérament moins chaud l'éxemption néceſſaire de ces travaux qui ſont l'occupation des hommes; qu'on les regardoit comme la portion la plus aimable de la République; qu'on ne travailloit que pour elles; qu'on ne leur demandoit pour récompenſe du ſoin qu'on prenoit de leur fortune, de leur vie & de leurs plaiſirs, que d'être ce qu'elles ſont; que les hommes les plus heureux n'approchoient pas du bonheur d'une femme aimable; qu'elles perdroient au change, ſi l'on pouvoit changer; qu'il s'en falloit bien que nous euſſions autant de diſpoſitions aux plaiſirs qu'elles; que nous avions des chagrins, des inquiétudes & des humeurs noires, qui faiſoient le tourment de notre vie, & qui répandoient de

LETTRE XV.

l'amertume ſur nos momens les plus délicieux; que pour l'eſprit, elles n'ignoroient pas que leur tempérament n'étoit en rien inférieur au nôtre; que la ſeule différence que j'y trouvois, c'eſt qu'elles l'avoient plus fin & plus délicat que nous, quand elles vouloient en avoir; que leurs annales, ſi elles prenoient la peine de les conſulter, étoient pleines des victoires que les femmes avoient remportées ſur les hommes; & que nous aurions tort de nous enorgueillir de la différence de notre tempérament, puiſque la ſupériorité étoit de leur côté.

Il y en eut une, qui, ſans s'arrêter à toutes ces raiſons, n'abandonna pas mon premier diſcours, & qui me demanda pourquoi il y avoit donc des femmes ſi vives, & des hommes ſi lents; que mon principe n'étoit pas ſi général que

LETTRE XV.

je le croyois ; en un mot, qu'il y avoit des femmes qu'on prendroit pour des hommes, & des hommes qui gagneroient à être pris pour des femmes.

Je lui répondis que tout ce qu'elle disoit étoit vrai ; qu'il y avoit des femmes destinées en quelque sorte à être des hommes, & des hommes destinés à être des femmes ; que ce qui avoit manqué aux uns & aux autres pour achever leur destination, étoit la chose du monde qu'on en soupçonnoit le moins ; que je la priois de faire attention, que comme on s'attend à trouver de la délicatesse chez les femmes, & de la force chez les hommes, pour peu qu'il en arrive autrement, on grossissoit les objets ; qu'il y avoit souvent de la précipitation dans les jugemens qu'on en portoit ; qu'au reste, je lui allois expliquer, le mieux que

je pourrois, ce que je lui avois répondu d'abord ; c'eſt-à-dire, ce qui avoit fait qu'une femme deſtinée à être homme étoit reſtée femme, & un homme deſtiné à être femme ne l'étoit pas devenu en effet. Je me ſervirai d'une Fable, lui dis-je ; car, comment oſer vous expliquer la méchanique de cet événement d'une autre manière ?

Vous avez entendu parler de l'Androgyne de Platon. Il prétendoit que l'homme & la femme ne faiſoient enſemble qu'un ſeul tout ; que ce tout avoit un mêlange parfait des quatre humeurs ; que le chaud & le ſec, le froid & l'humide, étoient diſtribués comme ils devoient l'être, & tempérés les uns par les autres ; que, pour faire l'homme & la femme, on partagea ce tout en deux parties ; qu'ordinairement ce partage

LETTRE XV.

laiſſoit le chaud & le ſec d'un côté, le froid & l'humide de l'autre; que la première avoit conſtitué l'homme, & la ſeconde la femme. Vous comprenez, ajoutai-je, que ce partage a pû ne pas être toujours ſi régulier; & qu'alors il y a eu d'un côté quelque choſe qui devoit être de l'autre: on peut partager de tant de façons différentes un tout, que je ne ſuis point étonné de l'irrégularité qui s'y rencontre quelquefois.

Oh bien, imaginez-vous que ces femmes ſi hommes, & ces hommes ſi femmes, ont été le fruit d'un de ces partages malfaits, où il eſt reſté, du côté de ce qui a fait la femme, les trois quarts de ce qui étoit deſtiné à faire un homme; & du côté de ce qui a fait l'homme, les trois quarts de ce qu'il falloit pour faire la femme.

On pourroit expliquer, ſi l'on vouloit, par ce partage, les défectuoſités de certains corps. Ceux qui ont plus, n'ont ce plus qu'aux dépens de ceux qui ont moins.

Platon fondoit ſur ce partage l'Amour des deux Sexes: il expliquoit cet Amour plus ou moins grand, du plus ou du moins de rapport qu'avoient les parties ſéparées. Il pouvoit croire que ces ſympathies inévitables, s'il y en a, étoient la rencontre des deux parties du même tout, quand elles ſe retrouvent; ce qui étoit rare. On diroit encore, que ceux qui s'aiment, & ſe marient à force de s'aimer, puis ſe haïſſent, ont été trompés par une apparence de reſſemblance, dont ils ne reconnoiſſent la fauſſeté, que lorſqu'il n'eſt plus tems d'y remédier.

Ce raiſonnement, tout fabuleux qu'il étoit, fut bien reçû: on

LETTRE XV.

découvrit en partie la vérité, que je n'osois dire. Nous nous égayâmes beaucoup sur la bisarrerie de ces partages : nous convinmes qu'il n'étoit pas si hors de propos qu'on le croyoit, & qu'on s'en plaignoit communément, de voir de jolies femmes mariées à de vilains hommes, & de jolis hommes unis à des femmes laides, puisque c'étoit une sorte de réunion des deux parties d'un tout mal partagé.

On me fit des questions sans nombre sur les tempéramens, ausquelles je répondis comme je pus: car je n'avois garde de leur dire à chacun ce que je pensois. Il y avoit une femme qui mouroit d'envie que je lui disse qu'elle aimoit les hommes. Pour la satisfaire, mieux même qu'elle ne vouloit, j'avançai une thèse où elle trouva son compte, & qui ne

Lettre XV.

ne déplut à perſonne ; que rien ne marquoit plus de perfection dans l'organiſation & le mêlange des humeurs d'une femme, que d'aimer les hommes, comme dans celle des hommes, que d'aimer les femmes.

On me demanda des preuves de détail, & je n'en donnai que de générales, qui ſe réduiſent à dire, que la Nature eſt plus parfaite lorſqu'elle va à ſon but par le chemin le plus marqué ; & que là où elle a raſſemblé plus de moyens d'atteindre à la fin qu'elle ſe propoſe, là auſſi s'eſt-elle montrée plus admirable.

Combien d'inductions ne tirames-nous point de tous ces principes, ſur la conduite réciproque des hommes & des femmes ? Nous eumes pitié de ceux qui s'effarouchent de voir ces inclinations mutuelles, trop marquées

LETTRE XV.

dans la jeunesse : nous décidâmes qu'il falloit travailler à les modérer, ce qui n'étoit pas impossible, au lieu de perdre le tems à les détruire ; ce qu'on n'essaye jamais qu'en causant des révolutions malheureuses, dont on ignore la véritable cause.

Je fis à ce soupé un prosélyte des Physionomies, qui fera honneur un jour à mon Systême. Je m'en fais un de vous répéter ce que vous sçavez, que personne n'est, &c.



LETTRE SEIZIE'ME.

ON eſt étonné, ou l'on doit l'être, que je prétende trouver tant de facilité à connoître le tempérament, ſurtout ayant à en conclure la connoiſſance du caractère; ce qui ſuppoſe en quelque ſorte une intelligence parfaite. LETTRE XVI.

Je me prête de bonne grace aux difficultés qui ſe préſentent, & je me fais à moi-même celles qu'on voudroit ou qu'on pourroit me faire. Il y en a deux principales. La première eſt de ſçavoir d'où chacun de nous tire ſon tempérament, & la ſeconde comment on explique les variations de ce tempérament, qui quelquefois n'eſt pas à cinquante ans ce qu'il étoit à quinze, dans la même perſonne.

LETTRE XVI.

Pour la première, il faut supposer, dans la formation du tempérament, beaucoup de choses ausquelles on ne fait guères d'attention, & dans lesquelles il s'en trouve qui contribuent essentiellement à cette formation. Il doit nous paroître étrange que nous n'ayons pas tous le même tempérament que nos pères & mères, ou au moins l'un des deux; puisque, formés par eux, nous semblons ne devoir participer que de la cause qui nous produit; & qui, si c'est le père qui a le plus contribué à nous donner l'être, doit nous donner son tempérament, comme la mère le sien, si c'est à la mère que nous devons davantage. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous tenons toujours beaucoup de ces deux causes. Les maladies, les façons, & quelquefois même le caractère, en sont la

preuve. Ce qui empêche que cette transfusion ne soit parfaite, c'est qu'il suffit que deux causes concourent au même effet, pour que la nature de cet effet forme un troisiéme tempérament, qui ne ressemble point à celui de ses causes.

Il faut encore observer que la disposition particulière du père & de la mère, dans le tems de notre formation, est quelquefois fort différente de celle que leur tempérament ordinaire leur donne. L'yvresse, la fureur, la maladie, la santé parfaite, la lassitude, le chagrin, & mille autres états, changent la situation ordinaire des humeurs, &, les faisant agir différemment, produisent des effets différens. On ne se ressemble pas toujours.

Combien avons-nous de Livres sur la manière d'avoir de beaux

LETTRE XVI.

enfans, & bien conſtitués ? Si ces ſecrets étoient tels qu'on s'imagine, il y auroit dequoi faire une recette, qui donneroit indubitablement des enfans tels qu'on voudroit.

Les alimens & l'air contribuent infiniment à toutes nos fonctions animales, & par conſéquent à celle de la formation des corps & des tempéramens.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on attribue aux habitans d'un pays une qualité, qu'ils ne tiennent que des alimens qui y ſont en uſage, ou de l'air qui y régne.

Ce n'eſt donc pas préciſément le tempérament du père & de la mère, ou celui des deux enſemble ; c'eſt encore la diſpoſition préſente, c'eſt la nourriture particulière, c'eſt l'air, c'eſt une infinité d'autres cauſes ſecrettes, occaſionnées par des révolutions, qui

travaillent enſemble à former un corps, & qui lui donnent tel ou tel tempérament; & c'eſt de la multitude de ces cauſes, qui y concourent plus ou moins, que vient cette variété incompréhenſible des tempéramens dans un même pays, une même famille, entre des frères & des ſœurs.

Le Phyſionomiſte ne s'embarraſſe point de quelle cauſe plutôt que d'une autre le tempérament qu'il examine tire ſon origine : il lui ſuffit de ſçavoir quel il eſt, ſans s'embarraſſer d'où il vient. Il n'eſt pourtant pas hors de propos qu'il connoiſſe à peu près toutes les cauſes qui peuvent le produire: il n'en dévoilera que mieux leur effet. Quand on ne feroit que ſe réjouir à découvrir la ſource d'un tempérament particulier, de deviner juſte, & de ſe ſervir de la découverte de l'un pour aller à

LETTRE XVI.

l'autre, on ſeroit bien dédommagé de ſon travail.

La ſeconde difficulté, qui eſt celle de la variation des tempéramens, n'eſt pas tout-à-fait telle qu'on le dit. Je crois bien que le corps, une fois formé dans le ſein de la mère, acquiert quelque choſe de nouveau, par la ſorte de nourriture qu'elle prend, par les maladies qu'elle éprouve, & qu'il eſt ſuſceptible de toutes les altérations qui lui arrivent; que le lait de la nourrice enſuite lui communique beaucoup de bonnes ou de mauvaiſes qualités, ſelon la nature dont eſt le lait lui-même, qui décide plus ſouvent qu'on ne croit de la bonne conſtitution des enfans, & ſur lequel je ne vois pas qu'on prenne à beaucoup près autant de précautions qu'il faudroit.

Il n'eſt pas douteux non plus,

que la première nourriture ſolide qu'on donne aux enfans, & celle qu'ils prennent juſqu'à un certain âge que la Nature achève de leur donner l'accroiſſement qu'ils doivent avoir, n'influe plus ſur leur tempérament, que dans tout autre tems.

Je ſçais encore, que, depuis vingt ans juſqu'à ſoixante, la manière de vivre tourne à bien ou à mal le tempérament qu'ils ont reçu; que les excès, les travaux & l'oiſiveté même, peuvent leur cauſer des maladies, dont on ne ſe ſeroit pas douté plutôt.

Malgré tous ces changemens, qui ſont réels, on ne me perſuadera pas que le tempérament varie. La conſtitution du corps peut changer en partie: elle peut acquérir ou perdre de mille façons différentes. Le premier tempérament, apporté du ſein de la

LETTRE XVI.

mère, ne changera pas ; & ce premier tempérament eſt fondé ſur une matière, dans laquelle tout le corps de l'enfant eſt tracé, organiſé & même formé. Les matières qui s'y joignent dans la ſuite, donnent le dévelopement, l'accroiſſement & l'étendue à cette première matière, & ne la détruiſent pas : elle eſt plus ſpiritueuſe & plus ſubſtantielle tout enſemble, que toutes celles qui ſurviennent enſuite pour l'aider. C'eſt une ſorte d'Elixir, qui donne plutôt, à ce qui arrive de nouveau auprès de lui, ſa qualité particulière, qu'il n'en emprunte d'autres. En un mot, on augmente cette première matière ; on ne la change pas.

On a beau dire, que par les tranſpirations & les accroiſſemens, les corps ſe renouvellent pluſieurs fois dans la vie ; que, pour ſe re-

nouveller, il faut qu'ils perdent ce qu'ils avoient reçu : Je crois, comme je l'ai déja avoué, que les corps changent en partie ; qu'ils perdent à meſure qu'ils acquiérent, quelquefois plus, quelquefois moins ; mais ces changemens ne peuvent affecter que la matière qui eſt ſurvenue depuis la formation, & qui doit ſoulager le corps par la tranſpiration & l'évacuation, qui ne chaſſent dehors que ce qui étoit, ou hétérogene, ou nuiſible, ou inutile ; ce qui ne peut pas ſe dire de la première matière, au lieu qu'on peut le dire de toute autre.

Dira-t-on que dans l'accroiſſement de l'épi & ſa maturité, il ne reſte plus rien du grain de bled qui en eſt le principe ? C'eſt la ſéve de ce grain qui anime l'épi, qui ſe répand par-tout, & qui en fait toute la conſtitution.

LETTRE XVI.

Il peut arriver de la première matière des corps, ce qui arrive quelquefois du grain de bled : il il est mal reçu dans la terre où il est semé ; il s'y trouve, ou altéré, ou étouffé, par quelques mauvaises qualités qu'il rencontre : alors, ou il ne produit rien, ou il ne produit que défectueusement.

C'est souvent le hazard qui rend la production ce qu'elle est. Remarquons en passant, que nous appellons *Hazard* ce que nous ne connoissons pas. Il n'arrive rien, à cet égard ni aux autres, qui n'ait ses causes & ses principes invariables. Adieu. S'il me vient quelque chose sur ce sujet, je vous en instruirai : On ne sçauroit rendre trop inébranlables les fondemens d'un édifice si important.

LETTRE DIX-SEPTIE'ME.

LETTRE XVII.

VOUS croyez qu'il n'eſt pas aſſez établi qu'on peut connoître le tempérament par l'extérieur du corps. Vous alléguez, pour raiſons, la maladie, la différence des âges, les paſſions qui produiſent de vrais changemens, & qui ne permettent pas au tempérament d'employer ſes ſymptomes ordinaires pour ſe produire. Je vous ſçais gré de cette objection : elle me donnera lieu de vous dire beaucoup de choſes qui me ſeroient échapées, & qui trouvent ici leur place naturelle. D'ailleurs, dès qu'une pareille difficulté vous eſt venue, il faut qu'elle ſoit réelle : au moins la jugerai-je ainſi ; & je vais tâcher d'y répondre.

Un vrai Philoſophe fait plus de

LETTRE XVII.

cas d'une bonne Critique, que de la louange la mieux assaisonnée: celle-là aide à la vérité, & celle-ci lui nuit.

Il suffit d'avoir une teinture bien légère des Physionomies, pour sçavoir discerner l'air naturel de l'air forcé du visage: il n'est presque besoin que d'avoir intérêt à sçavoir ce qui se passe chez quelqu'un, pour en juger; & j'ai toujours vû que ce discernement égaloit l'intérêt qu'on y prenoit.

Il est assez connu que la maladie, la différence des âges, & les passions donnent au visage un air forcé; puisque, par la supposition qui a été faite, toutes ces causes lui ôtent son air naturel. Il est donc facile de juger, que celui qui se trouve dans un des états dont nous parlons, n'a pas l'air naturel: il ne s'agit plus que de distinguer ce que nous appellons

air forcé ; car il y en a de plus d'une ſorte, & même d'autant de ſortes qu'il y a de cauſes qui peuvent le produire. Il s'agit auſſi d'examiner, ſi, dans cet air forcé, on ne trouvera pas des traces du vrai tempérament ; & c'eſt ce qui me paroît hors de toute conteſtation.

La maladie, la différence d'âge & les paſſions arrivent dans un ſujet ; & il n'eſt pas poſſible que les altérations qu'elles cauſent ne participent, ne s'aſſortiſſent même en quelque ſorte avec le ſujet où elles arrivent. Il eſt encore moins poſſible, qu'en altérant ce ſujet, elles le changent ſi parfaitement, que ce qui y dominoit auparavant n'y paroiſſe plus abſolument. Il faudroit, pour en venir là, qu'elles le détruiſiſſent ; ce qui ne ſe peut faire que par la deſtruction même de la machine.

LETTRE XVII.

Que fait la maladie ? Elle donne ordinairement un air qui lui eſt ſi particulier, qu'on connoît pour malade celui qui l'eſt, quoiqu'on ne l'ait pas vû en ſanté. Ce que je dis de la maladie, doit ſe dire des âges & des paſſions. Qui ne diſcerne pas, au premier coup d'œil, la jeuneſſe, de la vieilleſſe ; l'amour, de la colère ; la bonté, de la malice ? Toutes ces cauſes agiſſent inégalement ſur les ſujets où elles entrent : quoiqu'elles ayent toutes des ſignes qui les caractériſent, elles ne les démontrent pas toujours de la même manière.

Combien de gens ſont malades, ſans qu'il y paroiſſe ſur leur viſage, tandis que la plus petite indiſpoſition en rend d'autres méconnoiſſables ?

Le viſage n'annonce pas toujours l'âge qu'on a : & où en ſerions-

ſerions-nous, ſi cela étoit ? Les gens les plus paſſionnés ont ſouvent l'adreſſe de ſe contrefaire ſi bien, qu'on ne ſçait guères à quoi s'en tenir.

Qui pourroit ſuivre, par exemple, & démaſquer les vrais ſentimens d'une Coquette, qui ſe trouve expoſée à avoir beſoin de faire uſage de ſes talens ?

Tout ce que je dis là, au reſte, n'eſt que pour faire comprendre que les cauſes dont il eſt queſtion, agiſſent inégalement ſur les ſujets ; à quoi on peut ajouter encore les divers degrés où elles y ſont : le plus ou le moins forme des apparences extérieures, infiniment différentes.

Je ſerois bien éloigné de mes prétentions, ſi vous alliez croire qu'il peut ſe paſſer beaucoup de choſes dans l'ame, ou même dans le corps, qui ne ſeroient pas apper-

LETTRE XVII.

ques d'un Phyſionomiſte attentif. Ce n'eſt pas là mon intention : je ne parle que de ce qui eſt apparence extérieure pour tout le monde, qui n'y regarde pas de ſi près.

Revenons : toutes ces cauſes, quelles qu'elles ſoient, font à peu près ſur le corps un changement, que je compare à celui que fait l'embonpoint ou la maigreur, quand l'un ou l'autre arrive où l'on n'étoit pas accoutumé de les voir. Le tempérament perce à travers, & ne s'en découvre pas moins ce qu'il eſt : c'eſt un vernis, qui attache aux couleurs qu'on y applique une nuance qui ne permet pas d'en ignorer le véritable fond. Je m'autoriſe encore à le penſer, parce que les malades affectés de la même maladie, les gens de même âge, ou ceux que les mêmes paſſions agitent, ne ſe

reſſemblent point parfaitement, quoique toutes ces choſes ayent entr'elles une conformité d'attributs ou de ſymptomes aſſez marquée. Qui peut y mettre la différence que nous y trouvons, ſi ce n'eſt le tempérament, qui préſide à la couleur, à la figure, à la matière & à la conſtruction des reſſorts de toute la machine; & qui tourne à ſa manière toutes ces cauſes étrangères ou accidentelles?

C'eſt lui principalement qui ralentit ou qui précipite les effets de la maladie, qui arrête ou qui avance la caducité de l'âge: c'eſt lui, enfin, qui rend les gens, atteints d'une même paſſion, paſſionnés ſi différemment. L'amour, en particulier, eſt de toutes les paſſions celle ſur laquelle il agit le plus diverſement; il la captive & la ſoumet à ſon gré: vous en devinez aiſément la cauſe. Auſſi

LETTRE XVII.

n'ai-je vû perſonne avoir autant de pitié que vous pour tous les défauts qu'on reproche à l'amour, quand il ne va pas juſqu'au vice. On peut confirmer tout ce que nous avons dit, par une réfléxion toute ſimple, & que voici.

Lorſqu'une de ces cauſes alléguées a produit un changement plus grand que de coûtume, c'eſt-à-dire, qu'il ne reſte plus que des traces bien imparfaites du premier tempérament, nous commençons à craindre pour la vie de celui chez qui ce changement extraordinaire ſe fait : nous croyons que les mêmes degrés, qui le conduiſent à ce changement parfait, le conduiſent auſſi à la mort, qui n'arrive que lorſque ce changement eſt arrivé. Or, n'eſt-ce pas dire que le premier tempérament eſt ineffaçable.

Où en ſeroient encore les Mé-

decins pour traiter les maladies, ſi, appellés pour ſecourir des gens qu'ils n'ont jamais vûs en ſanté, ils ne pouvoient pas trouver, dans l'air forcé & défiguré que la maladie leur donne, quelques indications du tempérament qui domine, pour s'y conformer, & leur fournir des remédes qui lui rendent la ſupériorité que la maladie alloit lui faire perdre ?

Je ne veux pas dire qu'il ſoit toujours queſtion d'aider le tempérament dans les maladies, pour opérer la guériſon ; car il y a des maladies qui ne viennent que d'un tempérament vicieux.

Mon intention n'étant pas ici de faire le Médecin, je me contente d'obſerver que le tempérament eſt ſi ſenſible, en quelque état que nous nous trouvions, que rien n'eſt capable de le détruire abſolument ; & que toutes les

LETTRE XVII.

causes que vous m'avez objectées peuvent l'altérer, & ne l'éteignent jamais. Soyez content de ma bonne volonté, si vous ne l'êtes pas de mes raisons. Adieu, &c.

LETTRE DIX-HUITIE'ME.

LETTRE XVIII.

VOUS ne vous attendiez pas à une nouvelle Lettre sur les tempéramens: il la faut encore pour me mettre à mon aise avec vous. Je n'y suis jamais, que je ne puisse penser que vous ne me reprochez aucun oubli. Je vous fais même honneur de ce que je vais dire: c'est la nécessité où vous m'avez mis de vous écrire la précédente Lettre, qui a amené celle-ci.

Il est question de vous développer quelques indications sur le mêlange des humeurs. On pour-

roit conclure de ce que j'ai dit, qu'en me contentant d'aſſigner les quatre dont j'ai parlé, j'ai prétendu qu'il ne pouvoit y avoir que quatre ſortes de tempéramens, puiſqu'il n'y avoit que quatre ſortes d'humeurs. On concluroit fauſſement, en concluant ainſi. J'ai averti que la combinaiſon différente de ces quatre humeurs étoit infinie; & que c'étoit de cette ſorte d'infinité que venoit la variété de ces tempéramens. On n'a, pour s'en faire une idée, qu'à s'imaginer de combien de manières différentes on peut varier le mêlange de quatre liqueurs, les divers degrés où elles peuvent être mêlées entr'elles; & l'on comprendra qu'il y auroit à travailler long-tems avant que d'avoir pû les épuiſer.

Il n'y a pas une grande fineſſe à découvrir le tempérament,

LETTRE XVIII.

quand une des quatre humeurs domine les trois autres, de façon que ces trois autres ont à peine la liberté de faire voir qu'elles ſont entrées dans la compoſition du ſujet. Il en faut beaucoup, au contraire, pour deviner celui où les fonctions des humeurs ſont, je ne dis pas preſqu'égales, car alors il y a autant de facilité à deviner le tempérament, que lorſque c'eſt l'empire d'une ſeule d'elles qui le produit, mais où elles ſont oppoſées en partie, & en partie unies. Lorſque deux humeurs ſe partagent en quelque ſorte la domination ſur les deux autres; que de ces deux autres, il y en a une qui commande à la quatriéme, & qui lui eſt peu ou beaucoup ſupérieure, c'eſt alors & en pluſieurs autres occaſions (je ne puis donner qu'une foible idée de toutes celles qui arrivent)

LETTRE XVIII.

qu'il faut raſſembler toutes les indications ; ne pas ſe contenter d'une ſimple attention ſur la couleur & la forme du corps, examiner le viſage avec un ſoin infini, & toutes les parties qui le compoſent ; & faire de vrais raiſonnemens ſur le rapport ou l'oppoſition qu'elles ont enſemble. Tel a un nez épaté, qui a des yeux de feu. Un nez aquilin eſt quelquefois accompagné d'un petit front, avec des yeux languiſſans. Un autre eſt pâle, & a des yeux fort ſains. Il y en a dont le détail ne promet rien de bon, & dont l'enſemble eſt merveilleux.

L'attention eſt encore néceſſaire pour voir les différences qu'apportent aux tempéramens les qualités qui entrent dans leur compoſition. Ce n'eſt pas le tout d'être ſanguin, ou pituiteux, ou bilieux, ou mélancolique : chacun

LETTRE XVIII.

de ces tempéramens varie dans ſon eſpéce. Il y a une infinité de tempéramens qu'on peut dire ſanguins, & qui ne ſe reſſemblent point. Ce qu'on a dit de ceux-là ſe dit à proportion des autres: les nuances d'une même couleur n'approchent point par leur multitude des qualités diverſes d'un même tempérament.

On trouvera ſans doute mauvais, que, pour les connoître, ces tempéramens ſi variés, je n'aye pas recours aux indications ordinaires de la Médecine; &, qu'avec un beſoin infini de ſecours, je n'en prenne pas partout où je puis en trouver. Je me ſers de la Médecine où elle peut m'être utile: elle entre néceſſairement dans mon deſſein. Je l'emploie, comme beaucoup d'autres facultés, ſelon les rapports qu'elles ont avec l'objet que je me ſuis pro-

poſé. Ce n'eſt pas plus ici un Traité de Médecine, que de Phyſique: ce n'eſt, & ce ne doit être qu'un Traité de Phyſionomie. Je ne puis donc me ſervir que des indications que la Phyſionomie me donne. Toute autre voie prouvera bien qu'on peut en avoir; mais à quoi me ſerviroient-elles, ſi ce n'eſt pas de la Phyſionomie que je les tire?

Je n'ai point la ſanté du corps pour objet: &, quelque reſpectable & utile que ſoit la Science qui apprend à la conſerver ou à la réparer, je me borne à l'étude des caractères. Je ne diſpute avec perſonne de prééminence ſur le plus ou le moins de nobleſſe de mon Art comparé aux autres. Le métier le plus noble pour chacun eſt celui qu'il fait le mieux; j'exerce le mien avec plaiſir: voilà où j'en ſuis.

LETTRE XVIII.

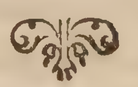
Concluez toujours, que, s'il y a une variété infinie de tempéramens, il y a tout au moins une grande abondance de moyens de les connoître. La Nature se découvre de mille manières différentes. Si l'étude qu'on en fait est longue, c'est qu'elle a des merveilles sans nombre à montrer. Si elle est quelquefois inutile, c'est que nous ne la cherchons pas comme il faut, ou que ce qui n'est pas utile à la fin que nous nous proposons, peut l'être à une autre à laquelle nous ne pensions pas, & que nous prenons, en chemin faisant, comme la véritable. A combien de curieux n'est-il pas arrivé de trouver ce qu'ils ne cherchoient pas, en cherchant mal-à-propos ce qu'ils ne devoient jamais trouver? Il ne faut pas être en peine de son tems, quand on l'emploie à la suivre: il y a toujours à gagner sur ses pas.

Voyons à présent, il en eſt tems, comment on peut tirer de cette connoiſſance celle des caractères; & attendez-vous à me voir fidéle à vous donner, juſqu'à la fin, des preuves d'une docilité que je n'ai que pour vous.

Dans le moment que j'allois fermer ma Lettre, il m'eſt arrivé deux Perſonnages ſinguliers par leur oppoſition de tempérament. Je les ai bien reçus : ils venoient avec une Lettre de l'Abbé....... Ils ont voulu que je leur diſe ce que je penſois d'eux. Je me ſuis borné à leur recommander de ne point ſe quitter, parce que l'oppoſition de leurs tempéramens en faiſoit le juſte aſſortiment. J'ai ajouté qu'ils n'auroient pas de la peine à ſuivre mon conſeil; je les ai félicité du bonheur qu'ils avoient de s'aimer. Ils ſe ſont jettés au col l'un de l'autre, avec

LETTRE XVIII.

un étonnement extrême de ce que, ſur l'étiquette, j'avois ſi bien jugé de leurs ſentimens mutuels. Ils m'ont prié de leur dire lequel des deux tempéramens j'eſtimois le plus. Je n'ai répondu à leur demande, qu'en les priant de m'admettre pour troiſiéme ami; que c'étoit une faveur que Denis le Tyran avoit autrefois obtenuë de deux amis comme eux; que je méritois une pareille grace, par l'eſtime & l'amitié que j'avois pour l'un & l'autre. Ils me l'ont promis; & ils ſont gens à tenir leur parole. Adieu. Aimez-moi toujours beaucoup, vous que j'aimerai toujours par-deſſus tout le monde.



LETTRE DIX-NEUVIE'ME.

Lettre XIX.

APRE'S le chemin que j'ai fait, je devrois définir ce que j'entends par ce que j'appelle *Caractère*. Comme je n'y entens que ce que tout le monde y entend avec moi, je ne m'amuſerai point à apprendre aux autres ce qu'ils ſçavent.

On appelle *Caractère* la forme ordinaire ſous laquelle l'eſprit ſe montre. C'eſt une eſpéce de marque attachée à toutes ſes productions, qui le fait reconnoître pour ce qu'il eſt, & qui le diſtingue des autres.

Je confonds volontiers le *Caractère* avec ce qu'on appelle *Naturel*. Si l'on veut me le permettre, je ne diviſerai point l'ame en partie ſupérieure, & inférieure, comme

LETTRE XIX.

il eſt d'uſage. Il y a long-tems que je m'apperçois que ce partage apporte plus de confuſion que d'ordre dans ce qu'on en dit. Je ne connois donc d'autre diſtinction, que celle de l'ame & du corps. Leur union, toute incompréhenſible qu'elle eſt, emporte avec elle l'intelligence de pluſieurs effets communs à ces principes, & qui dérivent de leur union. On ſuppoſe qu'ils s'aident mutuellement ; que comme le corps ne ſeroit pas vivant ſans elle, l'ame n'agiroit pas ſans lui au-dehors. Je ne les conſidère, d'ailleurs, que dans l'état de leur union, parce que c'eſt le ſeul qui convienne à mon deſſein. Tout autre m'eſt étranger ; & ce qu'on pourroit oppoſer à mon Syſtême, quand on ne conſidérera point l'ame dans cette union, ne ſçauroit le détruire. Ce ſeroit ſortir de

de la ſuppoſition où je ſuis, & où il faut que je reſte.

Il y a des gens qu'on accuſe communément de n'avoir point de caractère. On n'entend par là que la difficulté qu'on trouve à le définir; car le caractère eſt ſi attaché à l'homme, que nous n'imaginons point d'homme, ſans imaginer en même tems un caractère qui diſtingue ſon eſprit des autres, comme ſa figure l'empêche d'être pris pour ce qu'il n'eſt pas. Le caractère fait donc la diſtinction des eſprits, comme la figure fait celle des corps.

On n'entend pas, par n'avoir point de caractère, ce qu'on entend par manquer de naturel : & c'eſt parce qu'on a toujours voulu diſtinguer le cœur de l'eſprit, que le caractère, & tout ce qu'il entraîne, eſt affecté à l'eſprit, comme le naturel, & tout ce qui

LETTRE XIX.

l'accompagne, eſt attribué au cœur. Je ris quelquefois d'une diſtinction, qui met autant de différence entre l'eſprit & le cœur, qui ne ſont réellement qu'un, que s'ils étoient deux principes, je ne dis pas divers, mais éloignés, oppoſés, & qui ſe font la guerre. Cela eſt ſi vrai, que tout le monde dit du mal de ſon eſprit, & du bien de ſon cœur, quoique tout le monde penſe avantageuſement du premier, & ſouvent très-deſavantageuſement du ſecond.

Perſonne ne manque de caractère ni de naturel: le tout eſt de les avoir bons. Il ſeroit aſſez difficile de décider leſquels valent mieux. Je crois que c'eſt d'eux que parloit le Sage, quand il diſoit, qu'il avoit été pourvû d'une bonne ame. L'ame, comme je l'ai déja montré plus haut, ne pouvant être inégale entre les

hommes, il faut penſer que le Sage n'a voulu parler que du caractère & du naturel, qui ſont les effets du tempérament ; & que le bonheur qu'il ſe vantoit de poſſéder, n'étoit qu'un mêlange d'humeurs & une organiſation favorable, qui avoit donné à ſon ame le caractère & le naturel heureux dont il ſe croyoit favoriſé avec raiſon.

Si l'on apprécioit les choſes ce qu'elles valent, on feroit plus de cas de ces heureux caractères dont nous parlons, que de tous les biens que la Fortune peut donner. De quelle reſſource ne ſont-ils pas pour ceux qui les poſſédent, & pour ceux qui en jouïſſent ? Les avantages qu'ils nous procurent nous appartiennent véritablement. Ce n'eſt, ni l'eſtime qu'on y a attachée, ni la mode, ni le préjugé qui nous les rendent

LETTRE XIX.

chers. On eſt heureux avec ces avantages, & l'on ne ſçauroit l'être ſans eux, quelque moyen qu'on puiſſe imaginer de les remplacer ou d'y ſuppléer.

Les caractères ont cela de bon ou de mauvais, qu'on ne s'en défait jamais entiérement : auſſi eſt-ce ſur le caractère que les vrais Politiques établiſſent le jugement qu'ils portent de ceux dont ils ſe ſervent pour arriver à leurs fins. Ils ſçavent, comme dit le Poëte Latin, que tous les efforts qu'on fait pour le changer ſont inutiles ; & ils ſont aſſurés du ſuccès, quand ils le ſont du caractère de celui qu'ils mettent en œuvre. Ce diſcernement n'eſt pas facile à faire : ceux qui gouvernent les autres, ne ſçauroient trop l'étudier ; la bonne ou la mauvaiſe conduite des hommes dépendant preſqu'entiérement de cette connoiſſance.

Vous tirerez de ceci deux reſſemblances, qui ne me ſont pas inutiles : la première, que le caractère fait ſur l'eſprit ce que le tempérament fait ſur le corps, pour diſtinguer les hommes les uns des autres ; & la ſeconde, que comme le tempérament eſt ineffaçable, le caractère l'eſt auſſi.

J'admettrai autant de variations & d'adouciſſemens qu'on voudra ; je ne les ai pas refuſé au tempérament ; je les accorderai au caractère : ils ſont trop dépendans l'un de l'autre pour les deſunir ; leur intérêt eſt le même, comme on le verra bientôt ; & ce que la nourriture, l'âge, la maladie & les paſſions peuvent faire ſouffrir au tempérament, le tempérament le fait ſouffrir au caractère ; mais comme ils ſouffrent enſemble, ils ſubſiſtent enſemble : le même jour les avoit

LETTRE XIX.

vû naître ; un même jour les verra périr. On peut dire d'eux, que leur liaiſon eſt invariable juſqu'à la mort. J'en dis autant de mon attachement pour vous. Adieu.

LETTRE VINGTIE'ME.

LETTRE XX.

L'AME étant égale chez tous les hommes, comme nous l'avons prouvé, autant qu'on peut le faire dans une matière ſi peu à notre portée ; & le caractère étant auſſi différent qu'il l'eſt chez tous les hommes, comme l'expérience nous l'a fait aſſez voir ; d'où veut-on que les ames tirent la différence de leurs caractères, ſi ce n'eſt du tempérament ?

Les goûts, les penchans, les inclinations & les paſſions ont des objets hors de nous ; mais ces objets matériels ou ſpirituels n'ar-

rivent à notre ame, & ne ſçauroient la toucher, que dépendamment du corps dont elle ſe ſert : ſemblables à l'air que nous reſpirons, qui dépend des lieux où il paſſe, & qui apporte avec lui les bonnes ou les mauvaiſes qualités qu'il trouve ſur ſon paſſage, les objets ne peuvent s'offrir à l'ame, qu'après avoir paſſé par le corps, & y avoir trouvé une convenance ou une diſconvenance qu'ils préſentent à l'ame en même tems qu'ils ſe préſentent eux-mêmes, & à laquelle l'ame s'aſſervit inſenſiblement, pour n'aimer ou ne haïr que ce qui convient ou ne convient pas au corps.

Ce qui l'empêche d'agir autrement, c'eſt qu'elle eſt fort embarraſſée dans ce corps : c'eſt que ſon union avec lui eſt d'une intimité qui paſſe tous les exemples d'u-

LETTRE XX.

nion que nous pouvons imaginer: c'eſt que, pendant long-tems, & trop long-tems ſans doute, l'ame ne fait nul effort pour vaincre cet aſſerviſſement; & qu'elle a acquis en quelque ſorte l'habitude d'être aſſervie, avant que d'avoir ſenti ſa ſupériorité: c'eſt qu'il y a mille choſes, ſur leſquelles elle ne peut faire mieux que de ſuivre cet inſtinct du corps; & que l'exemple de celles où elle a trouvé bon de le ſuivre, l'a ſéduit ſur beaucoup d'autres où il ſeroit meilleur de ne le ſuivre pas: c'eſt qu'en effet elle tire de cette ſoumiſſion & de cet aveuglement des plaiſirs réels, qui l'entraînent en quelque façon.

Combien paſſons-nous d'années à juger plus par le corps, ſi l'on peut le dire, que par l'ame? C'eſt pendant ce grand nombre d'années, que l'habitude d'admettre ou de rejetter ce qui ſe préſente dé-

pendamment du corps, ſe forme; & quand cette habitude eſt formée, croit-on qu'il ſoit aiſé de la détruire? Ajoutons encore, qu'il y a des ames plus ou moins libres dans les corps où elles ſe trouvent, par la ſtructure même des corps, & le mêlange de leurs humeurs.

On peut en juger, par cette eſpéce d'hommes, auſquels nous trouverions moins d'eſprit qu'aux bêtes, ſi l'on décidoit des uns & des autres par leurs opérations; & par l'eſpéce de ceux dont l'eſprit eſt ſi fort au-deſſus de leurs ſemblables, qu'ils nous paroiſſent des prodiges. Tout eſt habitude dans la vie: & la Nature elle-même n'eſt qu'une habitude; puiſque ce qui ſe fait dans nous le plus néceſſairement, n'eſt qu'un uſage fréquent de la même choſe, qui devient ſi facile à faire, que nous la regardons comme naturelle.

LETTRE XX.

Il n'y a rien de ſi naturel, que de marcher, de boire, de manger, d'ouvrir les yeux & les oreilles: tout cela ne ſe fait point ſur le champ; il faut plier les organes & les membres à ces fonctions là, pour en tirer l'exercice que nous leur voyons faire, & que nous appellons *Nature*.

Ces principes étant établis, peut-on douter que ce ne ſoit le tempérament même qui imprime à l'ame ſon caractère? Nous avons dit de mille façons, que le tempérament dominoit le corps; que tout ce corps & toutes les parties qui le compoſent, tenoient de lui ce qu'elles étoient: il reſte à conclure que les nuances, pour ainſi dire, ſous leſquelles le corps préſente les objets à l'ame, ſe tirent du tempérament; que c'eſt lui qui donne à ces objets la convenance ou la diſconvenance avec

laquelle les objets ſont préſentés; que cette convenance ou cette diſconvenance étoit néceſſaire chez lui, parce qu'il étoit lui-même un être néceſſaire, ne pouvant pas ne pas être ce qu'il eſt; & par conſéquent, que le caractère que prenoit l'ame de ſa dépendance du corps, elle le prenoit, pour parler plus correctement, du tempérament même.

Jugez à préſent, ſi j'ai avancé ſans principes, qu'on pouvoit connoître le caractère de l'ame par la connoiſſance du tempérament. Leur liaiſon & leur dépendance rendent ma preuve ſi facile, que je ne croyois pas arriver ſi-tôt à cet heureux terme, où il nous reſte plus de fleurs à cueillir que d'épines à arracher. Envoyez-moi vos réfléxions ſur cette Lettre, qui en a beſoin. J'attens votre réponſe pour finir, & faire les applications de mes principes.

LETTRE VINGT-UNIE'ME.

LETTRE XXI.

VOUS dites que je vous ai fait ouvrir de grands yeux en lisant ma Lettre ; que vous avez envie de croire que tout ce que je dis est vrai, & qu'il vous paroît tel. Vous craignez pourtant que quelqu'un ne trouve que je donne trop à la matière. Je réponds à cela, que ce n'est pas ma faute ; que la constitution humaine en dépendant beaucoup, je n'ai pû faire autrement.

Il résulteroit de mes principes, dites-vous encore, qu'on ne pourroit rien acquérir ni rien perdre ; parce que le tempérament étant toujours le même, & l'ame ayant son caractère dépendant de ce tempérament, il arriveroit que l'ame ne pourroit au moins, ni acquérir les vertus qui lui man-

quent, ni perdre les vices qu'elle a contractés. Voilà une grande queſtion, que je ne comptois pas éclaircir, & à laquelle je vais ſacrifier cette Lettre.

Laiſſons d'abord la Foi jouïſſante de ſes droits: reconnoiſſons, ſuivant les lumières qu'elle nous donne, qu'il y a des miracles de la Grace; miracles qui conſiſtent à changer les cœurs, ſans leur ôter leur liberté. Arrêtons-nous là: auſſi-bien, ceux qui ont voulu aller plus loin, ou ſe ſont égarés, ou ont beaucoup parlé ſans rien dire. Une fois pour toutes, quand je parlerai de l'ame, de ſes vices & de ſes vertus, tenez-vous pour averti que je n'entends en parler que ſelon la raiſon, & nullement ſelon la Foi.

Réduit au ſeul raiſonnement, je répondrai donc que la conſéquence que vous tirez, eſt aſſez

LETTRE XXI.

juste, généralement ; qu'on n'acquiert guères les vertus qu'on n'a pas naturellement ; & que rarement on se défait des vices qu'on apporte en naissant.

Il faut pourtant vous faire observer qu'il y a des vertus envelopées, & comme cachées jusqu'à un certain âge, qui paroissent ensuite avec éclat, & qui ne doivent être censées acquises que parce que les occasions leur ont fourni le moyen de se produire, ou que l'éducation qui les a cultivées les a fait germer ; ce qui ne seroit point arrivé sans l'une ou l'autre de ces causes, ou peut-être sans toutes les deux ensemble.

Ce que je dis des vertus peut se dire aussi des vices. Il y a une différence dans ces derniers : c'est que ce qui paroît vice de bonne-heure, ne l'est pas toujours dans la suite. L'ignorance extrême où

eſt la jeuneſſe, ſon défaut d'expérience, peut la précipiter dans des abîmes qu'elle ne connoît pas, & dont la première lueur de raiſon la tire, pour n'y jamais retomber.

Il y a des fautes à cet âge, qu'on ne fait pas par penchant de tempérament. On les fait malgré ſoi, entraîné par l'exemple des autres, qu'il ſeroit dangereux de ne pas ſuivre. On les fait par une vanité, qu'on condamne en lui obéïſſant. On les fait par une eſpéce de tranſport & d'yvreſſe, où l'ame & le corps, n'étant pas dans leur aſſiette naturelle, produiſent des actions qui ne leur reſſemblent pas.

Tout le monde n'eſt pas capable de diſcerner ce qui ſe fait ainſi, de ce qui ſe fait naturellement. Je me raſſure beaucoup, lorſque voyant quelqu'un agir mal, je vois auſſi que ce n'eſt pas ſon caractère qui l'y porte : mais

LETTRE XXI.

je ne trouve point de ressource à ceux qui sont le mal, parce qu'il leur est inspiré par ce même caractère. Autant que je me fie aux vertus naturelles, & que je me défie des vertus acquises, autant suis-je peu épouvanté des vices acquis, & le suis beaucoup des vices naturels.

Il y en a de deux espéces. Je sçais bien, que dans les deux états de vertus & de vices, on a la liberté de les mettre au jour, ou de les tenir cachés. Je sçais en même tems qu'il en coûte trop à l'ame pour combattre toujours son penchant; &, dans les occasions où ce penchant se fera sentir avec force, je serai presque toujours assuré de voir paroître ou le vice ou la vertu naturelle, selon que le penchant en décidera.

On peut sans doute ne pas faire une action de colère, comme on peut

peut ne pas faire une action de générosité, parce que nous avons la liberté des faits ; mais nous n'avons pas celle des penchans : on ne peut s'empêcher d'être colère ou généreux, si l'on a le caractère de l'un ou de l'autre. Il est aussi impossible de n'être pas amoureux, quand on l'est naturellement, qu'il est impossible d'avoir deux yeux quand on n'en a apporté qu'un en naissant. Il en est de même de tous les penchans, heureux ou malheureux. On peut adoucir les vices naturels, comme on perfectionne les vertus naturelles, sans qu'il soit possible de les détruire.

C'étoit dans ce sens que parloit cet homme extraordinaire, qui irrita si fort les Disciples de Socrate, en leur disant que leur Maître étoit d'un mauvais caractère, & porté à plusieurs vices.

LETTRE XXI.

Il ne prétendoit pas que Socrate ſe livrât à tous ces penchans : il vouloit ſeulement dire qu'il les avoit ; ce qui pouvoit fort bien s'accorder avec la réputation de ſageſſe qu'il s'eſt acquiſe, & qui eſt plus dûë aux actions qu'on voit, & qui dépendent de nous, qu'aux penchans qu'on ne voit pas, & qui ſont en quelque façon néceſſaires.

Le vieil Axiome qui dit, que ceux-là ſe réjouïſſent qui ſont nés avec des qualités heureuſes, s'accorde parfaitement avec ce Syſtême ; c'eſt-à-dire, qu'ils font le bien facilement, parce qu'il leur coûte peu ; & que les autres ne le font guères, parce qu'il leur coûte trop.

Avant que de quitter cet article, il faut que je mette au jour une idée que j'ai ſur l'éducation, ſeule reſſource naturelle pour

corriger les vices, & donner des vertus aux hommes. Ce ne ſera, ſi vous le voulez bien, que pour l'ordinaire qui ſuit: en voilà aſſez pour celui-ci.

LETTRE VINGT-DEUXIE'ME.

JE vous ai dit dans ma dernière Lettre, que l'éducation étoit le moyen le plus naturel d'augmenter les vertus, & de diminuer les vices. Il ne doit pas ſuffire de le dire: il faut eſſayer de le perſuader. Je trouve d'abord que ce n'eſt pas trop l'idée qu'on ſe propoſe dans l'éducation, ou tout au moins ne la ſuit-on guères, ſi l'on ſe la propoſe.

Je vois par-tout des Ecoles où l'on montre à devenir ſçavant; d'autres, en plus petit nombre, où l'on apprend à devenir Chré-

LETTRE XXII.

tien & religieux : je n'en connois point, qui ſoit conſacrée à acquérir des vertus naturelles, à devenir homme.

Seroit-ce l'inutilité d'y travailler, ou ſeulement la difficulté d'y parvenir, qui en ſeroit cauſe ? Non ; on croit que les hommes ſe forment tout ſeuls, ou qu'en les rendant ſçavans & religieux, on les rend ce qu'ils doivent être. Il n'y a qu'à voir combien il y a peu d'hommes ; pour être convaincu qu'on ſe trompe.

Je n'oublierai jamais d'avoir entendu dire à un homme admirable, & bien digne, par ſes vertus naturelles & chrétiennes, de décider ſur cette matière, qu'il y avoit plus de Saints que d'Honnêtes-Gens. On ſent aſſez, que dans ce diſcours, le mot de *Saints* n'eſt pas pris dans la rigueur, comme celui d'*Honnêtes-Gens*.

Peut-être que si l'on prenoit une peine particulière à former des hommes, on en viendroit à bout. LETTRE XXII.

Le sujet intéresse assez la République, pour en éprouver au moins la manière. On ne l'a pas encore tentée ; on ne sera pas obligé de la continuer : si l'on s'en dégoûte, on sçaura bientôt ce qu'on doit en penser. Pour répondre à mon idée, je suis obligé de faire quelques suppositions, dont chacun se démontrera la vérité quand il voudra.

1. Nous naissons tous sans idée ; & notre ame ressemble assez à une toile préparée à recevoir l'image qu'on y voudra tracer.

2. C'est par le canal des sens que nos premières idées se forment dans notre ame.

3. C'est en partie sur ces premières idées communiquées par les sens, & en partie sur celles que

LETTRE XXII.

nous donnent les premières personnes avec qui nous vivons (ce qui tient encore des ſens) que notre ame réfléchit elle-même, & ſe forme de ſecondes idées, qui ne ſont que le réſultat ou la conſéquence des premières.

4. Le travail de notre ame, toute notre vie, n'eſt qu'acquiſition d'idées, refléxion ſur celles qu'elle a déja, & conſéquences tirées des unes & des autres, pour penſer, agir, ſe conduire.

Ces ſuppoſitions, que je crois vraies, m'ont fait penſer depuis long-tems, que nous ſommes plus dépendans de la matière que nous ne croyons; que nous nous nuiſons beaucoup, en nous ſpiritualiſant comme nous faiſons, & en dédaignant les ſecours méchaniques & matériels que nous croyons, & qui ſont en effet inférieurs à la dignité de notre eſprit.

La Nature a voulu vainement nous le perſuader : nous nous roidiſſons contre ſes leçons, que nous croyons fauſſement humiliantes. La manière dont elle agit ſur l'ame & ſur le corps, nous humilieroit bien davantage, s'il étoit queſtion d'humiliation. La dépendance, où elle veut que l'ame ſoit du corps toute la vie, mais ſur-tout dans l'enfance & dans la vieilleſſe, où cette dépendance eſt cruellement marquée, eſt une leçon que nous ne ſçaurions trop étudier. C'eſt nous dire aſſez hautement: Servez-vous de la matière même, qui vous eſt unie, pour vous élever à ce que vous voudrèz de ſpirituel.

Je deſirerois donc, que, pour former un homme (& il faudroit que ce ſoin commençât preſque avec la vie) on étudiât d'abord ſon tempérament ; qu'on l'aidât

LETTRE XXII.

ou qu'on le diminuât, ſelon qu'il ſeroit bon ou vicieux ; que, pendant quelque tems on laiſſât là ſon ame, pour ainſi dire, & qu'on n'agît que ſur la matière ; qu'on débarraſſât ſes organes, qu'on les rendît agiles ; qu'on adoucît ou qu'on épaiſsît le ſang, ſelon le beſoin ; enfin, que pour arriver à ſon ame, on travaillât beaucoup ſur ſon corps.

Et qu'on ne croye pas que ce ſoit là un mauvais chemin : il me paroît impoſſible de faire une bonne éducation, ſans égard à la conſtitution matérielle du corps. C'eſt d'elle qu'on doit apprendre ce qu'il conviendra, ou ne conviendra pas de lui montrer. C'eſt ſur elle qu'il faut ſe régler, pour avancer ou pour différer les leçons qu'on lui fait. N'y auroit-il pas de la folie à tourmenter un enfant pour une ſcience qu'il ne peut jamais acquérir ?

LETTRE XXII.

D'où vient qu'on eſt à trente ans, ſans ſe connoître aucune ſorte de talent? Ce n'eſt pas qu'on n'en ait point : c'eſt ſeulement que ceux qui doivent en juger, n'y ont rien vû, ni rien compris.

Le corps ainſi préparé, doit encore ſervir à ce qu'on veut faire de l'ame; puiſque c'eſt par les ſens qu'il fournit, qu'il faudra faire paſſer tout ce qu'on voudra tranſmettre juſqu'à elle. Afin qu'il n'y parvienne rien que d'excellent, garantiſſez les canaux qui doivent lui porter ſa nourriture : il n'y entrera que ce que vous y introduirez par leur moyen. Si ces canaux ſont infectés, ils ne porteront que des nourritures empoiſonnées, qui corrompront l'ame elle-même. Que le bon, le beau & le vrai entrent dans l'ame par tous les ſens; & vous verrez bientôt ce qui en arrivera.

LETTRE XXII.

Il n'eſt pas indifférent, à un certain âge, de tout voir & de tout entendre. Il faut être bien aſſuré de la ſanté de quelqu'un, pour lui permettre tout ce qu'il veut. Il y a un tems, où pour ſe confirmer dans le bien, il faut voir le mal & le connoître. Quand on eſt à un certain âge, on ne perd plus ſon accent. L'eſprit a le ſien, qu'il ne perd jamais, quand il a eu le tems de s'y fortifier.

Si c'eſt un bien de pouvoir quelquefois plier ſon eſprit à tout, c'eſt ſouvent une preuve qu'il n'a point de forme qui lui ſoit propre. Je crains les variations, quand je trouve tant de docilité. On ne garantit un bâtiment, que quand on a pû ſçavoir que les fondemens étoient ſolides. Enfermez quelqu'un, qui n'a encore rien vû, & ne lui montrez pendant ce tems-là que des objets

charmans ; ne lui faites entendre que des ſons harmonieux : quand il en ſortira, il ne ſe méprendra point ſur ce qu'il verra, ſur ce qu'il entendra.

LETTRE XXII.

Il en eſt de même de l'eſprit : s'il ne peut ſçavoir que ce qui lui eſt tranſmis par les ſens, & que ces ſens ne lui tranſmettent rien que de bon, il prendra l'habitude du bon, comme les yeux & les oreilles ont pris celle du beau & de l'harmonieux.

Les oppoſitions que peut apporter le tempérament à ces habitudes, ne s'étendent pas bien loin. Il ne faut pas douter qu'il n'en apporte, & qu'il n'ait quelques qualités bonnes ou mauvaiſes, qu'on ne peut changer ; mais elles ſont en petit nombre.

Il en eſt des tempéramens, dit-on, comme des terres ; elles ne produiſent pas toutes également :

LETTRE XXII.

les unes portent des fruits admirables, & les autres du poiſon. De même, les tempéramens ſont néceſſairement des hommes bons ou mauvais, ſpirituels ou bêtes.

J'adopte cette comparaiſon, & je trouve la reſſemblance parfaite entre les terres & les tempéramens, quand ces derniers ſont livrés à eux-mêmes, & qu'on ne prend aucun ſoin de les cultiver. Il n'en eſt pas de même de ceux qu'on travaille: & la raiſon en eſt, que les terres ne peuvent preſque pas acquérir, que le travail qu'on y fait ne peut y apporter que des changemens ſuperficiels; au lieu que les tempéramens, quelque matériels que vous les ſuppoſiez, ſont imparfaits quand ils naiſſent, ont plus à acquérir qu'ils ne poſſédent, & qu'ayant beſoin d'accroiſſement, ils ſont néceſſairement ſuſceptibles de tout ce qu'on

voudra juſqu'à leur entière formation, après laquelle il ne faut plus ſe flater de pouvoir les changer.

LETTRE XXII.

C'eſt ſur cette dernière raiſon qu'eſt fondée la néceſſité & l'excellence de l'éducation, qui met peut être encore plus de différence entre les hommes que la Nature dont ils dépendent tous n'en met elle-même.

Que n'aurois-je point à dire ſur ce ſujet, immenſe par lui-même, & que les préjugés & les folies des hommes ont encore augmenté? Vous êtes trop bon entendeur, pour n'y pas ajouter vous-même plus que je ne ferois, quand les bornes que je me ſuis preſcrites ne m'impoſeroient pas ſilence. Adieu.

LETTRE VINGT-TROIS.

LETTRE XXIII.

VOILA donc le tempérament connu, par la couleur & la configuration de la matière; au moins m'en flatai-je: & pourquoi le corps humain feroit-il le feul Etre, dont la combinaifon ne produiroit pas au dehors des preuves de la qualité effentielle qui le domine? Voilà auffi le caractère particulier d'un chacun, connu par le tempérament même qui en eft le principe.

Obfervons pourtant, que la configuration ou la conformation de la matière eft quelquefois oppofée au tempérament, quoiqu'ordinairement cette conformation foit l'effet du tempérament. Cette oppofition, au refte, n'eft qu'accidentelle. Elle arrive,

LETTRE XXIII.

lorſqu'une cauſe étrangère ſurvient, & empêche le tempérament d'avoir l'effet qu'il devoit avoir, & qui eſt un effet néceſſaire.

C'eſt cette oppoſition qui nous étonne, en conſidérant certains hommes, chez qui nous trouvons des qualités qui ne devroient pas naturellement ſe rencontrer dans un même ſujet. Il faut être exercé médiocrement à la connoiſſance des hommes, pour appercevoir cette oppoſition : peu ſont capables d'en découvrir la véritable cauſe, qui, comme je l'ai dit, eſt toujours étrangère.

La brutalité des nourrices, les maladies de l'enfance mal conduite, les accidens qui environnent cet âge tendre, ſont les ſources de cette oppoſition. Elle vient auſſi quelquefois du ſein même de la mère, où le cours ordinaire de la matière & du

LETTRE XXIII.

tempérament de l'enfant a trouvé des obſtacles à l'ouvrage qui étoit commencé, & que ces obſtacles interrompent pour le reſte de la vie.

On peut raiſonner de cette oppoſition à peu près comme on raiſonne de la difformité qu'apporte un enfant, en naiſſant borgne, boſſu ou boiteux, &c.

Tel eſt ſtérile, par la raiſon du monde la moins vraiſemblable, quoique la plus vraie. Tel eſt né avec des diſpoſitions à la vertu qu'il n'aura jamais : ſon tempérament, s'il eût eu lieu, l'y conduiſoit ; il a trouvé en chemin des contrariétés, qui l'en éloignent pour toujours.

Avouons que s'il y a une infinité de choſes vraiment incompréhenſibles, il y en a beaucoup qui ne le ſont que par notre faute, & que nous découvririons ſi nous

nous

nous en donnions la peine. On convient que les passions de l'ame s'annoncent sur le visage ; & l'on craint de convenir que le caractère dominant de quelqu'un puisse s'y découvrir.

La seconde découverte est cependant bien plus facile & plus naturelle que la première. Il est ordinaire de se tromper sur les passions qu'on croit découvrir, à moins qu'on ne soit déja assuré du caractère & de ses qualités. On rougit sans conséquence, où un autre ne rougit qu'avec raison. Celui-ci anime simplement ses yeux de ce qui rend ceux de celui-là insensés.

On ne peut raisonner sur les passions que par principes ; &, quand on y devine quelque chose sans être aidé du caractère, comme principe de tout ce qui s'y fait, on ressemble aux faiseurs

LETTRE XXIII.

d'Almanachs, qui, ſeulement à force de prédire, prédiſent vrai.

Les régles générales ſont bonnes, & les applications ſouvent fauſſes ; & elles ne ſont fauſſes, que parce qu'on n'y veut point d'exceptions. Les exceptions y ſont d'autant plus néceſſaires, qu'elles ſont fondées ſur la différence des caractères, entre leſquels il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent parfaitement.

J'ai dit plus haut, que les mêmes paſſions n'avoient pas toujours les mêmes ſymptomes ; & je l'ai dit ſur ce que les tempéramens n'étant jamais abſolument les mêmes, & les caractères par conſéquent ne ſe reſſemblant pas, où les paſſions pourroient-elles prendre leurs reſſemblances parfaites entr'elles ? Elles ne ſont que la démonſtration du caractère, qui eſt l'effet du tempérament : leurs

ſymptomes doivent être différens, ayant différentes ſources.

Lettre XXIII.

Il faut bien convenir, que dans l'agitation que donnent les paſſions, il y a des mouvemens généraux, qui ſe reſſemblent dans la même eſpéce de paſſions : il y en a auſſi de particuliers, qui ne ſe reſſemblent point du tout.

Nous ne croyons pas qu'il y ait un grand mérite à deviner qu'un homme eſt en colère, que la jalouſie le dévore, &c. Nous n'en trouvons qu'à deviner l'eſpéce particulière de ſa colère ou de ſa jalouſie ; qu'à prévoir qu'il ſera agité de l'une ou de l'autre de ces paſſions, ſi telle ou telle choſe arrive ; juſqu'où ſes paſſions le porteront, & quelle en ſera la ſuite : particularités eſſentielles à la connoiſſance des hommes, & qu'on ne peut découvrir que par la connoiſſance du caractère.

LETTRE XXIII.

Plus un ſujet eſt obſcur, & plus il a beſoin de principes certains, qui l'éclairent. S'il y en a un qui mérite ce titre, c'eſt celui dont je parle. Pour peu qu'on s'en écarte, on ne parvient à rien de poſitif : on fait comme ces Pilotes, qui n'ayant qu'une expérience vague, voyagent dans des Mers qu'ils n'ont jamais connuës, & ne doivent qu'au hazard le ſalut de ceux qu'ils conduiſent.

L'expérience ne donnant que les connoiſſances générales, on eſt obligé de recourir aux particulières, dont l'uſage eſt rendu néceſſaire à tout inſtant, par la diverſité étonnante des caractères. C'eſt donc le caractère qu'il faut connoître. N'oubliez pas ce principe, ſur lequel roulera tout ce qui me reſte à dire.

LETTRE VINGT-QUATRE.

Lettre XXIV.

VOUS vous plaignez de ce que je n'ai encore mis aucune différence entre les paſſions & les inclinations ; que ce qui ſe dit des unes ne peut pas ſe dire des autres ; que la connoiſſance du caractère pourroit bien conduire à celle des paſſions ; mais que les inclinations qui ne ſont que paſſagères, n'ont aucun rapport avec lui. Expliquons-nous, puiſque vous le ſouhaitez.

Si par inclination vous entendez ce qu'on appelle penchant, je le ſoumets au caractère, comme le mot même de penchant le ſignifie. Car, qu'eſt-ce qu'avoir un penchant pour quelque choſe, ſi ce n'eſt avoir en ſoi une diſpoſition à aimer ou à haïr tel objet ?

LETTRE XXIV.

Et cette diſpoſition, que peut-elle être, qu'un effet du caractère, un rapport ou une oppoſition entre le caractère & l'objet, d'où réſulte néceſſairement ou l'amour ou l'averſion, & ce qu'on appelle inclination ou éloignement ? En ce cas-là, je n'ai pas mal fait de confondre les paſſions & les inclinations, puiſqu'elles ont le même principe, qui eſt le caractère.

La ſeule différence que j'y trouve, c'eſt, comme vous l'avez dit d'abord, que les inclinations, comme vous les entendez, ſont paſſagères, & les paſſions à demeure ; que ce qui ne fait que paſſer, ne laiſſant pas le tems d'être examiné, il doit être difficile de juger des inclinations, quand même on pourroit bien juger des paſſions.

J'ajoute à votre difficulté, une circonſtance que vous avez ou-

bliée, & qui eſt celle-ci : Les inclinations, dans ce ſens, ne produiſent pas une grande agitation dans l'ame : ce défaut d'agitation dans l'ame prive le viſage des ſymptomes qui pourroient nous conduire à la connoiſſance de ce qui ſe paſſe : & les inclinations, par cette raiſon, peuvent nous échaper ; ce qui ne ſçauroit arriver aux paſſions, qui produiſent néceſſairement un mouvement violent dans l'ame, qui ſe fait ſentir au-dehors.

Toutes ces objections, réunies contre moi, ne ſervent qu'à confirmer le principe que j'ai établi, qu'il faut s'attacher beaucoup à la connoiſſance du caractère, dont tout le reſte dépend.

N'eſt-il pas vrai, que ſi nous connoiſſons bien le caractère, nous ſçaurons en détail de quoi il eſt capable ? Nous devinerons

assez juste sur les objets qu'il doit aimer ou hair ; & si nous ne sçavons pas toujours positivement qu'il aime ou qu'il haït telle ou telle chose en tel moment, nous sçavons en général s'il peut l'aimer ou la haïr ; ce qui nous dédommage de ce que le visage ne nous dit pas, & de ce qu'il nous diroit, si l'ame étoit assez agitée pour y peindre son inclination.

Il y a d'ailleurs des inclinations tellement liées aux passions, qu'on ne peut connoître celles-ci, qu'on ne connoisse aussi celles-là : ce sont les rameaux d'un même arbre, les divers canaux d'une même rivière. Il y a des caractères si naturels, & dans lesquels les mouvemens les plus legers se laissent appercevoir si facilement, qu'il ne s'y passe rien qu'on ne voye ; & ce sont ordinairement les meilleurs.

LETTRE XXIV.

Quant aux goûts, aux inclinations bizarres, dont on n'auroit pas osé soupçonner ceux qui les ont, il ne faut pas toujours espérer d'en trouver la source dans le caractère, qui souvent en est bien éloigné. Le caprice & la curiosité mènent à tout, font faire des épreuves & des essais extraordinaires. A la vérité, quand le caractère y est opposé, le goût & les inclinations de cette espéce ne durent pas, & méritent à peine de porter ce nom.

Le théatre de ces sortes de bizarreries est la jeunesse, que la chaleur du sang & l'ignorance déterminent à tout tenter. On ne doit redouter véritablement pour cet âge là, que les égaremens dans lesquels on trouve quelque rapport avec le caractère ; sans quoi ils tombent d'eux-mêmes, & ne font aucun progrès essentiel.

LETTRE XXIV.

Il y en a eu à qui ces tentatives ont coûté la réputation, la ſanté, la vie même ; & ceux-là en ſont trop punis. Le monde qui juge ſuperficiellement des faits qui éclatent en ce genre, accuſent ſouvent mal-à-propos de débauche des gens qui n'y ont nul penchant, & que la curioſité ſeule a précipité dans le malheur qu'on leur impute, & qui ſert de preuve au vice qu'on leur reproche.

Il y a des malheurs de cœur, comme il y en a de fortune : on n'eſt pas quelquefois plus criminel par les premiers, que coupable d'imprudence par les ſeconds.

On dit aſſez communément, qu'on ne peut pas rendre compte de ſes goûts. Croit-on excuſer par là ceux qui ſont mauvais ? L'excuſe n'eſt pas bonne. C'eſt faute de ſe connoître, qu'on ne ſçait pas pourquoi l'on aime ou l'on

hait. Quoique l'un & l'autre ſoient néceſſaires en nous & indépendans, il nous eſt libre d'en chercher les raiſons; & il eſt poſſible de les trouver.

LETTRE XXIV.

On doit raiſonner des goûts de l'ame, comme on raiſonne de ceux du corps. Ce n'eſt pas par fantaiſie qu'on aime le doux ou le piquant : c'eſt par raiſon de tempérament. Ce qui ſe dit du goût matériel, eſt encore plus vrai du goût ſpirituel : il eſt fondé dans le caractére ; &, quoi qu'en diſe l'Opera, c'eſt par raiſon qu'on aime.

Tous nos goûts ſont donc établis ſur des principes certains ; & comme ils ne différent des paſſions, inclinations & affections de notre ame, que par le plus ou le moins d'agitation que ces diverſes eſpéces cauſent au-dedans & au-dehors, je les ai confondu

LETTRE XXIV.

comme ayant la même ſource, qui n'eſt autre que le caractère.

Il vient de m'arriver une Lettre ſur les Sympathies & les Antipathies, dont je vous rendrai compte l'ordinaire prochain.

LETTRE VINGT-CINQ.

LETTRE XXV.

ON veut que les Sympathies & les Antipathies ne ſoient que des caprices : on a tort. Veut-on qu'elles ſoient abſolument indépendantes de nous ? On n'a pas raiſon. Réduiſons ces deux opinions aux termes de la vérité ; & nous verrons là ce qui arrive dans preſque toutes les diſputes, que chacun a un peu tort, & un peu raiſon. Cet aveu, ſi l'on pouvoit le faire, termineroit bien des querelles. Il faudroit pour cela, que les hommes euſſent autant

de docilité à avouer qu'ils ſe trompent, qu'ils ont de facilité à ſe tromper en effet.

LETTRE XXV.

On ne peut nier, pour peu qu'on ait d'uſage du monde, qu'il y a des Sympathies & des Antipathies, qui ont leur ſource dans le caprice, la bizarrerie & la prévention; qu'aimer ou haïr avec paſſion dès la première vûë, & s'en faire enſuite une habitude, eſt un air que ſe donnent certaines gens. Il y en a même qui croient qu'on leur ſçait gré de cette précipitation de ſentiment, & qui aiment ou haïſſent véritablement à la fin, à force de s'être perſuadé l'un ou l'autre.

L'exemple qui a tant de force ſur les hommes, emploie ici ſa contagion ordinaire: il ſuffit preſque de vivre avec des gens qui ſe prennent ainſi d'amour ou de haine avec vivacité, ſoit naturel-

LETTRE XXV.

lement, ſoit par artifice, pour vouloir faire comme eux ; &, par imitation plutôt que par goût, on aime ou l'on hait à tout hazard.

N'en ai-je pas vû, qui, à force d'avoir lû des Romans, & les ſurpriſes amoureuſes qui en ſont tout le merveilleux, eſpérant aimer comme on aime dans ces ſortes d'Hiſtoires, ſe livrent avec fureur au premier objet qui ſe préſente, ſans conſulter leur cœur, & croient fermement que cet objet eſt celui qui leur eſt deſtiné ? Je ne parle point de ces petites délicateſſes, établies pour marquer mieux la ſenſibilité ou la timidité, & qui ne ſervent qu'à maſquer la force & la hardieſſe véritable.

Il y a un monde, chez qui il ſeroit ignoble de n'aimer & ne haïr que ce qu'on doit aimer ou

haïr raiſonnablement. Laiſſons aux Critiques du Siécle un champ ſi digne d'eux, & qui s'aggrandit tous les jours.

Avouons qu'il y a des Sympathies & des Antipathies, qui ne ſont telles, que parce qu'on le veut bien. Diſons auſſi qu'il y en a qui ſont indépendantes de nous, & que nous éprouvons malgré nous. De ces dernières, il y en a de pluſieurs ſortes : les unes ſont fondées ſur le tempérament, & tiennent tout de lui ; & les autres n'y ſont qu'accommodées, & auroient pû n'être pas.

J'appelle Sympathies & Antipathies fondées ſur le tempérament, celles que produit la conformité ou la contrariété des tempéramens, qui, exhalant ſans ceſſe au-dehors des eſprits qui les repréſentent, s'uniſſent ou ne s'uniſſent pas, ſelon qu'ils en ren-

LETTRE XXV.

contrent de conformes ou d'opposés. Ces esprits qui sortent continuellement, conservant pendant quelque tems une sorte de liaison avec ceux qui restent, leur annoncent en quelque manière la rencontre qu'ils ont faite, & les décident machinalement à approcher ou à fuir l'objet qui se présente.

Ce n'est pas à dire que cette première Symphatie ou Antipathie soit toujours suivie. Elle est plus ou moins forte, dépendamment du plus ou du moins de conformité qui l'établit. Quand elle l'est peu, la réfléxion vient au secours de cette méchanique, & réforme quelquefois ce qui avoit été fait ; d'où il arrive qu'on aime ceux que d'abord on n'avoit pû souffrir, & qu'on hait ceux qu'on avoit d'abord aimés. On se repent aussi de n'avoir pas écouté

ce premier penchant, ou cette première averſion ; mais, quoi qu'il puiſſe en arriver, il n'eſt pas juſte que notre ame ſouſcrive en aveugle à ce que la matière exige : elle doit examiner au moins ce qu'on lui demande, avant que de ſe déterminer à l'accorder.

Il y a encore des Sympathies & des Antipathies, fondées ſur le tempérament ; & ce ſont celles qu'on prend pour des viandes qui ſont ou conformes ou oppoſées à notre conſtitution. Il n'eſt pas douteux qu'il ne faille d'abord chercher à les vaincre. Il eſt dangereux d'y apporter de la violence : il eſt même néceſſaire de les abandonner, quand, après des épreuves réïtérées, on n'a pû en venir à bout. Ces efforts inutiles pour ce qu'on ſe propoſe, peuvent devenir très-nuiſibles à la ſanté, qui eſt préférable à la commodité de n'a-

voir ni goût ni averſion marqués pour aucun mets. Combien de gens ne peuvent vivre en certains climats, & acquiérent de la ſanté en d'autres ?

Quant aux Sympathies & Antipathies, qui ne ſont pas fondées ſur le tempérament, & qui s'y accommodent, c'eſt l'exemple qui les fait naître, l'habitude qui les éleve, & l'éducation qui les perfectionne. Il y a des caractères indécis, qui prennent ce qu'ils trouvent, ou qui fuient ce qu'ils n'avoient pas encore vû, ſans autre raiſon.

La conformité dans la façon de penſer, & dans l'humeur, forme autant de liaiſons, que la différence de ces mêmes choſes forme d'éloignemens.

Le prétendu je-ne-ſçais-quoi, qu'on ne peut exprimer, eſt une chimère que les hommes ſe ſont

formée pour ſatisfaire leur amour du merveilleux qui ſe trouve par tout où ils ne voient pas clairement la raiſon de ce qu'ils font. C'eſt peut-être leur rendre un mauvais ſervice, que de les éclairer là où leur ignorance leur eſt ſi chère.

Nous n'avons point d'attraits ou d'averſion naturelle, qui ne ſoit fondée dans quelque principe: il y auroit à parler long-tems, ſi l'on vouloit les diſcuter tous. Il ſe fait en nous une infinité de choſes, ſans que nous y penſions: & nous aurions bien honte quelquefois, ſi nous nous demandions raiſon de ce qui s'y paſſe. Telle perſonne a intérêt de mettre ſur le compte du je-ne-ſçais-quoi, un attrait dont elle rougiroit de révéler le principe qu'elle ne peut ignorer.

Pour ramener ce que nous

LETTRE XXV.

avons dit à notre ſujet, concluons que, ſi l'on connoiſſoit mieux les Phyſionomies, on ſeroit bientôt éclairci ſur ce qu'on appelle Sympathies & Antipathies. On ne ſeroit pas ſéduit par les apparences; on ne s'engageroit pour rien au monde, à paſſer ſa vie avec des gens qu'on ne doit pas pouvoir ſouffrir; on ne verroit pas ces unions bizarres, qui ne réuſſiſſent jamais, & dont le Poëte a attribué la cauſe au caprice de Venus, qui ſe plaît à unir des cœurs auſſi opposés que leurs figures.

Horat. Ode 33. lib. 1.

Sic viſum Veneri, cui placet impares
Formas, atque animos, ſub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.

Enfin, dans les Sympathies & les Antipathies, il entre plus de ſenſations; & les ſenſations ſont peut-être ce qui ſe fait en nous le plus indépendamment de nous. Adieu.

LETTRE VINGT-SIX.

LETTRE XXVI.

VOUS attendiez donc de moi un détail circonſtancié de tous les tempéramens, pour en tirer les divers caractères, qui me fourniroient eux-mêmes les Portraits de toutes les paſſions bonnes & mauvaiſes qui les ſuivent? Comment avez-vous pû vous l'imaginer, perſuadé, mieux qu'un autre, de l'impoſſibilité de ces Peintures, qui ſont infinies? J'ai dû me contenter de vous mettre ſous les yeux leurs liaiſons, &, pour ainſi dire, leur généalogie: les tempéramens produiſent les caractères, & les caractères les paſſions. Voilà ce que je me vante d'avoir rendu ſenſible.

Il eſt queſtion de ſçavoir à préſent comment, par la ſeule

LETTRE XXVI.

inſpection du viſage, on peut juger des hommes, ce que j'ai dit ſe connoître en Phyſionomies. Ne perdons pas de vûe les principes que j'ai établis, ſans leſquels je vous parlerois une Langue étrangère.

Ariſtote a dit que les principaux ſignes qui peuvent aider à la connoiſſance des Phyſionomies, ſe manifeſtent ſur le viſage; & ne croyez pas qu'il l'ait dit ſans raiſon.

N'eſt-il pas vrai, que dans toutes les agitations, les eſprits animaux accourent au viſage en plus grande quantité qu'aux autres parties du corps, & y font des impreſſions plus ſenſibles? Vous en convenez. Je veux que l'expérience ſeule ne vous ſuffiſe pas, & que vous ſçachiez pourquoi cela arrive. C'eſt que les ſens ſont placés ſur le viſage, & que ces ſens ayant beſoin de plus

grands canaux, par où les eſprits puiſſent abondamment & facilement couler, il n'eſt pas étonnant, que dans les mouvemens qui arrivent au corps, ces eſprits ſe portent au viſage par préférence, y trouvant une plus grande facilité à couler, & étant plus accoutumés à s'y porter, par l'uſage continuel où ſont ces mêmes ſens de les y appeller, & par le beſoin qu'ils en ont. LETTRE XXVI.

Il faut vous dire encore une choſe, ſur laquelle vous n'avez peut-être jamais réfléchi: c'eſt que la peau du viſage eſt d'une conſtitution particulière, qui ne ſe trouve point ailleurs. Par-tout la peau eſt ſéparée de la chair: ſur le viſage, l'une & l'autre ſont tellement unies, qu'on ne peut les ſéparer ſans les déchirer; ce qui rend la peau du viſage en quelque façon tranſparente, &

LETTRE XXVI.

plus propre à recevoir les diverſes couleurs qui ſont excitées par les différens mouvemens qui arrivent, & à nous lẹs peindre au-dehors.

Le viſage eſt encore le ſiége des yeux & de pluſieurs autres parties, qui, étant dans une agitation preſque continuelle, nous obligent de recourir au viſage qui les renferme, plutôt qu'à celles qui ſont cachées.

C'eſt donc ſur le viſage préférablement qu'on doit juger de l'homme, parce que c'eſt ſur le viſage qu'il étale plus clairement ſon tempérament, ſon caractère, & par conſéquent ſes paſſions.

Entre ceux qui révoquent le plus en doute la vérité des Phyſionomies, il n'y en a point qui ne reconnoiſſent, qu'en certains momens, ils ont jugé de ce qu'ils devoient demander ou répondre

par ce qu'ils découvroient ſur le viſage de la perſonne à qui ils avoient affaire.

Je ſçais qu'on me dira qu'il y a des mouvemens violens, dans leſquels, à la vérité, l'ame ſe peint ſur le viſage, & ſe laiſſe voir ce qu'elle eſt; mais que, hors ces grands mouvemens qui ſont rares, on n'y voit rien: que la Phyſionomie étant de tous les tems, des plus tranquilles comme des plus agités, on ne peut rien conclure de leur aveu en faveur de mon Syſtême.

L'objection peut paroître aſſez bonne pour mériter une réponſe. Si, comme ils veulent bien l'accorder, l'ame ſe peint ſur le viſage dans les grandes agitations, & qu'on y liſe ce qui s'y paſſe, je leur demande comment ils font alors pour voir cette Peinture, comment ils liſent dans ce Livre? Ils

LETTRE XXVI.

ne manqueront pas de me répondre, qu'ils ſçavent plutôt que le fait eſt tel, qu'ils ne ſçavent comment il arrive. Je vais tâcher de leur apprendre de quelle manière tout cela ſe dévelope, à condition que j'en conclurai qu'on peut auſſi-bien juger de l'ame dans ſa tranquillité, que dans ſon agitation.

Quand l'ame eſt agitée, les eſprits animaux ſont dans un mouvement violent & forcé, qui donne au viſage une telle couleur, qui aggrandit ou qui retrécit tellement les traits, qu'on s'apperçoit aiſément qu'il y a quelque choſe d'extraordinaire. Je dis plus encore: ce changement de couleur, & ce défigurement de traits varient eux-mêmes, ſelon les diverſes paſſions qui produiſent cette agitation; &, ſur la connoiſſance de ces diverſes paſſions, on

n'a pas beſoin d'inſtruction ; chacun ſçait aſſez à quoi s'en tenir : il n'y a que les gens ſans expérience qui puiſſent y être trompés. L'amour heureux n'eſt point confondu avec l'amour malheureux, la jalouſie avec la vanité, la haine avec le dépit, & ainſi du reſte. LETTRE XXVI.

Ce que je veux conclure, c'eſt que, entre l'ame agitée & l'ame tranquille, il n'y a d'autre différence que celle d'un plus grand mouvement de la part des eſprits, dans l'un que dans l'autre état ; que, quelque tranquille qu'on puiſſe ſuppoſer l'ame, elle agit toujours au-dehors, par le mouvement des eſprits, qui en donnent eux-mêmes à tout le reſte du corps ; qu'il n'y a, entre l'ame agitée & l'ame tranquille, que plus ou moins de mouvement des eſprits ; que ces eſprits ſont tou-

LETTRE XXVI.

jours les mêmes, dans tous les états de l'ame ; qu'ils portent toujours avec eux l'empreinte du tempérament dont ils ſont formés ; & que néceſſairement, ils colorent le viſage, & ils en figurent les traits, comme il leur eſt donné de faire l'un & l'autre par la nature du tempérament qui les produit.

Ajoutons encore, pour rendre plus ſenſible une vérité qui ne peut l'être trop, que l'habitude d'une paſſion, qui ne peut pas ne pas avoir tel ou tel mouvement marqué, en laiſſe une trace ſur le viſage. A force de colorer un viſage de telle manière, de figurer les traits de telle façon, la couleur & les traits y reſtent gravés, & avertiſſent ceux qui les connoiſſent, de ne pas s'y méprendre ; que, toute tranquille que l'ame paroiſſe, alors elle a l'habitude de la paſſion que ſon viſage indique.

Les yvrognes de profeſſion paroiſſent ce qu'ils ſont, lors même qu'ils n'ont pas bû. Combien y a-t-il d'autres vices groſſiers, qu'on démêle, ſans beaucoup de pénétration, dans les yeux & ſur le viſage des perſonnes qui en ont l'habitude, ſans qu'on ait eu occaſion d'en voir les effets ? Ce que tout le monde apperçoit dans ces caractères, qui ne ſont que trop ſenſibles, les Phyſionomiſtes l'apperçoivent dans des paſſions plus fines, moins ordinaires, & qui ne portent pas tant d'indication avec elles.

Dans les Arts, ce qui eſt parfaitement beau frape tous ceux qui le voient : il n'y a que les Connoiſſeurs qui ſaiſiſſent les délicateſſes, & qui ſçachent à l'Artiſte tout le gré que ſon habileté mérite.

Les paſſions agiſſantes paroiſſent aux yeux de tout le monde : il n'y

LETTRE XXVI.

a que les Physionomistes, à qui l'Art de les découvrir appartient, qui les connoissent dans le tems de leur plus grande tranquillité.

Tous les Voyageurs nous assurent un fait singulier, & que notre répugnance à croire n'empêche pas d'être vrai. C'est que les Sauvages, non-seulement suivent un homme à la piste plusieurs lieuës de suite, mais distinguent encore, par la finesse de leur odorat, de quelle Nation il est. Ils ajoutent, & des François qui s'étoient trouvés dans ce Pays-là me l'ont attesté, que leur vûe est d'une telle étendue, que sur les Rivières, ils voient un Canot qui vient à eux, demi-heure avant que les Européens puissent s'en douter.

Disons, par comparaison, de ceux qui se sont exercés à examiner les Physionomies, que leurs

yeux apperçoivent des mouvemens & des traits que les autres ne voient point ; que ces mouvemens & ces traits les mettent en état de juger de beaucoup de choſes dont ils ont les indications aſſurées.

Il m'eſt arrivé quelquefois d'être en peine de ce qui ſe paſſoit ſur mon viſage, & d'apprendre avec une ſorte de joie qu'on n'y avoit rien apperçu. Ce n'étoit pas alors la faute de mon viſage ; c'étoit celle des yeux qui me regardoient.

Concluons de-là, que nous pouvons nous tromper ſur les Phyſionomies, & que les Phyſionomies ne peuvent nous tromper. Je prévois toutes les queſtions que vous avez envie de me faire ; & je vais tâcher d'y répondre.



LETTRE VINGT-SEPT.

LETTRE XXVII.

IL m'arriva hier une avanture, qui vient à merveille à la ſuite de ce que je vous mandois dans ma dernière Lettre. Je faiſois le Spectateur aux Thuilleries, à ma manière : je repaiſſois mes yeux de cette multitude étonnante d'Objets qui s'y raſſemblent pour ſe voir : je riois de tems en tems en moi-même, des découvertes que je croyois faire, lorſque je fus interrompu par quelqu'un de ma connoiſſance, qui m'aborda en me félicitant du plaiſir que je devois avoir de me trouver au milieu de tant de viſages. Je répondis à ſon compliment ; & je fus obligé de lui faire part de quelques-unes des idées qui m'étoient venues à propos de ce que je voyois.

Comme

LETTRE XXVII.

Comme nous marchions en causant, il se présenta devant moi un grand homme, qui y fut arrêté quelque tems, par la foule qui l'empêchoit d'avancer. J'eus le loisir de l'envisager, & de dire à celui avec qui j'étois : Voilà un homme que je ne vous conseille pas de coudoyer : il se fâcheroit certainement ; & je le crois fort colère, ou toutes mes régles sont fausses. Je ne sçais si cette Physionomie lui plut, ou s'il vouloit disputer : il me défia de lui apporter des preuves de ce que je disois. J'acceptai le défi : je voulus qu'il le revît encore une fois, afin qu'il ne me contestât pas les traits que je pourrois lui citer.

Nous le rejoignimes ; &, quand il l'eut assez examiné, nous raisonnames. Ma preuve étoit celle-ci : Vous sçavez, lui disois-je, l'air

LETTRE XXVII.

qu'a un homme en colère. Or, je prétens que l'homme en queſtion a cet air-là, quoiqu'il n'y ſoit pas; & je conclus qu'il étoit colère. Il inſiſtoit beaucoup ſur cette conſéquence : il ne pouvoit convenir qu'on eût habituellement la paſſion dont on a l'air. Il n'étoit pas éloigné d'avouer que véritablement ce viſage avoit l'air de la colère : il s'opiniâtroit ſeulement à ne lui pas reconnoître une habitude de colère. Nous en vinmes à de grandes diſſertations, qui vous ennuiroient, & dont voici le précis.

Qu'eſt-ce, lui diſois-je, qui donne l'air qu'a un homme en colère ? C'eſt la détermination d'une certaine quantité & qualité d'eſprits vers certains endroits du viſage, qui l'enflamment & le colorent, qui en changent les traits; qui, par la précipitation

avec laquelle ils arrivent, causent du tremblement à quelques parties du visage, & enflent les autres. Il ne pouvoit le nier.

LETTRE XXVII.

Qui auroit donné, ajoutois-je, au visage de cet homme-là, la couleur, les traits & les altérations que vous y voyez, comme on les voit dans la colère, si ce n'étoit pas le principe même de la colère ? Et pourquoi ce principe y seroit-il sans action ? Comment auroit-il agi si efficacement sur ce visage, s'il eût été oisif ? D'ailleurs, ce n'est que par des actes réïtérés & fréquens de colère, que son visage en a pris l'air à ne pouvoir pas me tromper. Il a pu se faire, que dès sa jeunesse, son sang & les parties qui le composent, aisés à s'enflammer par la colère, aient contribué à la formation de son visage, tel que nous le voyons. Peut-être aussi ne

LETTRE XXVII.

ſeroit-il pas ce qu'il eſt aujourd'hui, ſi s'étant modéré & accoutumé à ſe vaincre de très-bonne heure, il s'étoit corrigé.

Car ne croyez pas que je veuille qu'on ne puiſſe même naturellement ſe corriger d'une paſſion que le tempérament ſemble avoir déterminée. Ce qui n'eſt que trop vrai, c'eſt qu'on peut nous corriger plutôt que nous ne pouvons nous corriger nous-mêmes. Si l'on attend que nous ayons aſſez de raiſon pour connoître notre défaut, notre raiſon arrivera trop tard, & la paſſion aura déja pris une telle force, qu'elle nous fera plutôt gémir de notre captivité, qu'elle ne nous aidera à nous en tirer.

Je n'avois pas encore gagné ma cauſe ſur l'eſprit de mon ami, lorſqu'on vint nous dire que ce même homme, en ſortant des

Thuilleries, avoit trouvé un Garde de la Connétablie, qui avoit ordre de le ſuivre juſqu'à ce qu'on eût accommodé une affaire qu'il avoit avec un Officier de ſon Régiment. Je me fis conter l'hiſtoire; & il ſe trouva que l'humeur colère de notre homme avoit donné lieu à la diſpute.

Je vous laiſſe à penſer ſi je fus flaté d'avoir deviné. Je n'eus pas beſoin de me faire valoir : mon ami reconnut ſon tort, & m'aſſura qu'il ne diſputeroit jamais avec moi, ſur une matière où je lui paroiſſois plus habile que lui.

Nous fimes encore quelques tours d'allée enſemble, avant que de nous ſéparer: nous nous promimes de nous retrouver le lendemain au même endroit ; il prend goût à m'entendre dire mes folies.

Au reſte, ce que j'ai avancé

LETTRE XXVII.

ſur la colère, je le dirois de toutes les paſſions, bonnes ou mauvaiſes. C'eſt une façon de juger des Phyſionomies, que je crois juſte, & que je ne fais nullement entrer en comparaiſon avec une autre qu'Ariſtote a donnée, & qui peut être vraie quelquefois : il l'appelle la Régle des Contraires. Si vous voyez quelqu'un, dit-il, avec un air modeſte, & qu'après l'avoir examiné, vous ayez jugé que ſa figure diſoit vrai ; quand vous verrez un viſage oppoſé à celui-là, n'héſitez pas à juger que celui qui le porte eſt un homme vain.

Il eſt vrai qu'Ariſtote ne donne pas cette Régle pour infaillible : il la préſente, avec une foule d'autres meilleures, comme pouvant être d'uſage ; & elle l'eſt quelquefois. A propos de cela, j'ai trouvé ici quelqu'un, dont j'augure bien mal. Il ſemble que

la Nature a pris plaiſir à lui faire un viſage préciſément, & trait pour trait, oppoſé au vôtre. Je lui ai donné le nom d'Anti……

LETTRE XXVII.

LETTRE VINGT-HUIT.

LETTRE XXVIII.

JE ſuis enchanté de ce qui vient de m'arriver. J'ai appris à un homme, qui a beaucoup d'eſprit, & qui eſt en âge de ſe connoître, que je le connoiſſois beaucoup mieux qu'il ne ſe connoiſſoit lui-même : il en eſt véritablement ſurpris. Je l'ai fait convenir qu'il ſeroit auſſi heureux de vivre avec des gens qui le connuſſent, qu'il eſt malheureux de vivre avec d'autres. Il pourroit bien dire à tous ceux qui le voient : Que ne me connoiſſez-vous donc ? Je n'ai jamais caché ce qui ſe paſſe chez moi.

LETTRE XXVIII.

Les hommes accoutumés à la diſſimulation, n'y regardent pas de ſi près, & prennent pour ſimplicité, tenant de la bêtiſe, ou pour une eſpéce particulière de fauſſeté, la franchiſe avec laquelle il s'explique ſur tout ce qui le regarde. Il ſe mépriſe quelquefois juſqu'à avoir beſoin qu'on le louë pour l'encourager. Il eſt vrai qu'il ſaiſit alors les louanges qu'on lui donne, comme s'il n'avoit voulu que s'en attirer; & avec une ingénuité qu'on ne peut blâmer, il fournit lui-même la matière de ſon éloge.

Il eſt jaloux qu'un autre ait de l'eſprit, & il eſt le premier à louer l'eſprit qui excite ſa jalouſie.

Il n'eſt pas nouveau, que, capable d'aimer ſes amis, il le ſoit auſſi de les oublier; mais il l'eſt beaucoup, que de ce parfait oubli, il parte pour les ſervir avec une

vivacité qui ſemble être l'effet, & comme le fruit d'une conſtance qui ne cherche qu'à ſe couronner avec éclat.

Lettre XXVIII.

Il a une délicateſſe en amour, qui va juſqu'à ſacrifier ſans peine ce qu'on appelle ſes plaiſirs groſſiers; & ſon imagination eſt ſi vive, qu'elle s'épuiſe elle-même, & qu'il eſt quinze jours ſans penſer à ce qu'il vient d'aimer, & à ce qu'il va aimer de nouveau avec fureur, dès qu'elle aura repris des forces.

Il ne ſoupçonne ſeulement pas ſon tempérament de le mener, quoique ce ſoit ſon guide le plus ordinaire.

Il ſe défie beaucoup de ſon eſprit, ſans avoir jamais éprouvé qu'il lui ait manqué dans l'occaſion. Quand il triomphe, il eſt preſque inſultant; mais c'eſt plus pour s'en aſſurer lui-même, &

LETTRE XXVIII.

ceux qui l'écoutent, que pour faire de la peine à son adversaire.

Ayant mille qualités aimables, il craint si fort d'en manquer, qu'il lui arrive souvent de ne pas s'en croire une.

On ne penseroit jamais, qu'avec une facilité à s'amuser de tout, il s'ennuie aussi de tout; & que, pouvant être heureux fort aisément, il soit peut-être un des hommes le moins fait pour l'être. Il y a des jours où il est étonné de ne pas plaire, & d'autres où il est assuré qu'il ne plaira pas.

Il dit volontiers qu'il est laid; mais il n'en croit rien; & l'on voit bien que ce n'est que pour se faire dire que sa figure est passable. Il est si peu né pour tromper, que son amour propre, même quand il y est intéressé, ne peut le sauver d'être découvert.

Il adoreroit quelqu'un chez qui

il trouveroit les qualités de l'eſprit & du cœur qu'il poſſéde ; & je crois fermement que je l'eſtime plus qu'il n'oſe s'eſtimer : il reſſemble aſſez à ces Bergères qui ne ſçavent pas encore qu'elles ſont belles.

Si nous étions au tems imaginaire d'Aſtrée, il y figureroit mieux qu'il ne fait à préſent. Je crains qu'il ne réuſſiſſe à rien, ayant de quoi réuſſir à tout ; il ne lui manque qu'une occaſion, pour devenir le plus malheureux des hommes ; & je ſuis bien trompé ſi ſes vertus ne l'y mènent pas inceſſamment.

Il ſe ſçait tant de gré de faire de belles actions, qu'on le croiroit capable de chercher à en faire : il n'y penſe ſeulement pas. Né vertueux, il ne ſe donne pas la peine de le paroître par ſa conduite : le voit qui peut. Il n'eſt pas

LETTRE XXVIII.

plus vif à profiter des circonſtances heureuſes, qu'à prévenir les malheureuſes : ce ſont elles qui le mettent en œuvre, comme il leur plaît.

Il n'a acquis ni vice ni vertu depuis qu'il eſt au monde : c'eſt un vrai Tableau où la Nature ſe jouë ; il repréſente les divers rolles qu'elle lui donne, avec une vérité & une docilité ſingulière. Il croit être le perſonnage qu'il repréſente : il n'eſt pas étonnant que les Spectateurs y ſoient trompés, & le croyent auſſi.

Je l'ai vû ſucceſſivement dévot, libertin, ſtudieux, pareſſeux, vif, indolent, tendre, inſenſible : &, dans ces divers états, ſe bien promettre de n'en ſortir jamais ; ne penſant pas même qu'il fût poſſible d'être autrement, excepté quand il eſt dévot.

Comme il y a des jours qu'il

n'aime perſonne, il y en a auſſi où il ſe hait. Il parle alors de ſes défauts, avec une indignation dont il n'eſt pas capable à l'égard des autres : il fait l'énumération de ſes paſſions, les divers degrés où elles ſont chez lui, leur ſubordination entr'elles : qui auroit la cruauté d'en convenir, le mettroit au deſeſpoir. Il me remercie ſouvent de ce que ſes défauts ne m'empêchent pas de l'aimer : je le lui rends bien, en l'aſſurant que ſes graces font oublier ſes défauts. S'il n'a pas trouvé d'ami plus commode que moi, je n'en ai point connu de plus naturel & de plus aimable que lui.

Il a une qualité rare, qui eſt l'impoſſibilité morale de tromper quelqu'un. Il ne connoît le crime que par l'horreur qu'il en a. On ne ſçait à qui s'en prendre s'il a des défauts, ni à qui ſçavoir gré

LETTRE XXVIII.

de ſes vertus : je le regarde comme une de ces productions de la Nature, que j'admire ſans m'informer du principe qui l'a fait naître.

Il vous amuſeroit autant que les Collines de ..... que vous regardez comme un Chef-d'œuvre, quoiqu'elles ſoient inanimées. Il vous donnera, ſi vous voulez, une atteſtation, que je lui ai dit tout ce que je vous écris, avant que de le pouvoir connoître autrement que par ſa Phyſionomie.



LETTRE VINGT-NEUF.

Lettre XXIX.

CEUX qui demandent des Exemples, ont raiſon, & je n'ai pas tort de leur en refuſer. Suggérez-moi un moyen de les ſatisfaire, vous qui croyez leur demande ſi juſte; &, pour peu qu'il ſoit convenable, je m'en ſervirai.

Que puis-je faire de mieux, que de démontrer la poſſibilité des connoiſſances phyſionomiques? Veulent-ils que, pour les contenter, je leur diſe les ſignes qui dénotent les paſſions? Ne leur ai-je pas déja dit que ces paſſions étant infinies, les ſignes qui les déclarent le ſont auſſi? Prétendent-ils que je leur dépeigne trois ou quatre viſages de leur connoiſſance, & que j'aſſigne à cha-

LETTRE XXIX.

que trait ſa bonne ou ſa mauvaiſe qualité ? Qui m'a répondu que ceux qui portent ces viſages, en ſeront bien aiſes ? La fureur des hommes n'eſt-elle pas de vouloir qu'on les croye parfaits ?

D'ailleurs, ſe figurent-ils que cette découverte leur ſerviroit beaucoup ? Ils s'attacheroient à quelques traits caractériſés ; & ils s'imagineroient, dès qu'ils les appercevroient bien ou mal, ſeuls ou accompagnés, dans quelques autres hommes, qu'ils pourroient en tirer les mêmes conſéquences ; ce qui les meneroit d'erreur en erreur, & les rendroit les gens les plus incommodes dans le commerce de la vie. Car, encore une fois, il n'y a point de couleur qui ait autant ou plus de degrés, qu'une paſſion, une vertu, une bonne & une mauvaiſe qualité en ont.

L'amitié ne ſe reſſemble pas chez

chez deux perſonnes, non plus que l'intérêt, la vivacité, la pareſſe, & toutes les autres habitudes de l'ame. Auſſi n'y a-t-il pas deux hommes, dont les traits & la couleur du viſage ſoient parfaitement les mêmes.

Ce n'eſt pas à leur ame, que deux hommes vifs doivent la différence qui ſe trouve dans leur vivacité; puiſque nous avons ſuppoſé, avec aſſez de vraiſemblance, leurs ames égales. C'eſt donc à leur tempérament; auſſi eſt-ce ce tempérament différent, qui les a colorés & figurés différemment: & c'eſt de ces coloris & de ces traits qui ſont ſes ouvrages, que je tire la connoiſſance dont je parle, & la différence que je donne à leur paſſion, qu'on croiroit la même, & qui ne l'eſt pourtant pas.

Faites toutes les recherches

LETTRE XXIX.

qu'il vous plaira, & vous ne trouverez jamais la même passion dans deux sujets, à moins que vous ne trouviez deux sujets parfaitement ressemblans par le tempérament, & tous les accidens du tempérament; ce qui est introuvable.

Les Docteurs en Morale n'ont presque jamais apperçu cette vérité. J'en juge par les préceptes vagues & généraux qu'ils ont donnés pour l'acquisition des vertus & l'extinction des vices. C'est un effet du hazard, si ce qu'ils disent convient effectivement à quelqu'un.

Je sçais que, pour s'excuser, ils allèguent la multitude à qui ils ont affaire: & pourquoi parler à la multitude? J'aimerois mieux parler à dix ou douze personnes efficacement, qu'à cent mille inutilement. Cet abus a deux prin-

cipes : le premier, la difficulté de disséquer, pour ainsi dire, toute la nature d'une passion; d'assigner à chaque espéce, & même à chaque degré, son contraire : le second, la facilité qu'on trouve à parler en général sur le cœur & sur ses passions. Il n'y a presque qu'à rassembler les pensées & les réfléxions des autres : par ce moyen aisé, on se voit, sans avoir rien approfondi, & sans être utile à personne, érigé en Maître & en Docteur des passions.

Socrate, qui a peut-être été celui des sages Payens qui a vû le plus clair dans le cœur humain, ne s'est défendu d'écrire sur ce sujet, que parce qu'il avoit apperçu combien il étoit difficile de donner des Régles, qui ne sont sages & dignes d'être publiées, qu'autant qu'elles sont praticables & capables d'avoir leur effet.

LETTRE XXIX.

Ariſtote a dit un mot qui vaut ſeul un Livre en ce genre, lorſqu'il a avancé que les caractères étoient les cauſes des actions. Si ceux qui ont écrit ſur les paſſions l'avoient médité, ils y auroient trouvé, ou le moyen de faire de bons Traités, ou ne ſe ſeroient pas hazardés d'en faire de mauvais.

C'eſt à ce défaut de connoiſſance des paſſions qu'il faut attribuer l'injuſtice générale, qui nous fait exiger des autres les mêmes vertus que nous poſſédons, & leur pardonner nos vices.

Un père veut que ſon fils lui reſſemble : il ne lui reprochera jamais les défauts qu'il a lui-même. Les gens qui aiment trouvent qu'on n'aime point, quand on n'aime pas comme eux. Il n'y a pas juſqu'aux ambitieux & aux avares, qui ne trouvent à redire à l'ambition & à l'avarice des

autres, parce que ces paſſions ne ſe reſſemblent point chez ceux où elles régnent. LETTRE XXIX.

On croit avoir bien défini un vice & une vertu, quand on les a peints comme on les connoît par l'expérience qu'on en a; & l'on ſe trompe.

On riroit d'un homme, qui, ayant reconnu une terre propre à la production de certaines légumes, s'imagineroit que toutes les terres doivent avoir cette même qualité : l'on ne rit pas de celui qui ſe contente de définir une paſſion comme il la ſent, ſans s'embarraſſer comme la ſentent les autres.

Rien ne fait mieux voir, que de toutes les Etudes que nous faiſons, celle des hommes eſt toujours celle que nous cultivons le moins, quoiqu'elle ſoit la plus néceſſaire.

LETTRE TRENTIE'ME.

LETTRE XXX.

J'AI beau me défendre d'apporter des signes qui servent à l'application de mes principes, par la raison qu'ils sont infinis; vous revenez à la charge: &, sous prétexte que mes principes, tout certains qu'ils sont, deviendroient inutiles, sans les signes qui en déterminent l'usage, vous exigez que je vous en indique un certain nombre. Vous me faites faire là la chose du monde qui me repugne le plus. Vous êtes accoutumé à me commander, & moi à vous obéir: nous ne nous en sommes pas encore repentis ni l'un ni l'autre; voyons jusqu'à la fin ce qui en arrivera.

Permettez-moi, avant toutes choses, de vous avertir d'une Régle dont j'ai déja parlé, & que

LETTRE XXX.

je tiens d'Ariſtote, qui avoit le droit d'en faire : c'eſt qu'on ne doit pas juger d'une habitude, par un ſigne ſeulement, mais par la réunion de pluſieurs ſignes. Cela veut dire, que, ſi la couleur & la configuration ne ſe réuniſſent pas pour ſignifier la même choſe, ce ne ſera que par hazard qu'on jugera bien. J'excepte de cette Régle, des cas particuliers qu'Ariſtote lui-même a exceptés ; lorſque, par exemple, un ſigne eſt de telle eſpéce qu'il en vaut pluſieurs, ou lorſqu'on ne cherche par un ſeul ſigne qu'une connoiſſance vague.

Vous ne verrez jamais des yeux enfoncés, qu'il n'y ait de l'eſprit, ou au moins du feu, qui auroit été de l'eſprit ſi l'on avoit voulu : & vous éprouverez toujours en général, qu'une chair un peu vermeille marque un meilleur

LETTRE XXX.

naturel, qu'une chair livide & plombée; témoin ce que répondit César à ſes amis, qui l'avertiſſoient de ſe défier d'Antoine & de Dolabella : Je ne crains point, leur dit-il, ces teints frais & vermeils; mais je crains beaucoup ces pâles & ces maigres, en montrant Brutus & Caſſius.

N'allez pas me demander compte de ces deux obſervations, que je choiſis entre mille, pour prouver qu'un ſeul ſigne ſuffit à qui ne cherche que quelque choſe de général. Vous en voyez la raiſon dans les divers principes que j'ai établis auparavant.

A cette Régle il faut en ajouter une autre, qui n'eſt pas moins eſſentielle, qui eſt de diſtinguer la Phyſionomie accidentelle & la Phyſionomie permanente. Les ſignes de l'une ne ſont pas abſolument les ſignes de l'autre,

quoiqu'il n'y ait, & qu'il ne puiſſe y avoir qu'une ſeule Phyſionomie, parce qu'il n'y a proprement qu'un ſeul & unique réſultat du composé de l'homme. Il eſt pourtant vrai que cet état ordinaire & habituel, que j'appelle Phyſionomie tout court, & à qui je donne ici le nom de Phyſionomie permanente, peut être altéré par quelque accident imprévû. Alors, cette altération, ce changement paſſager qui arrive, eſt en quelque ſorte une Phyſionomie nouvelle, qui ſurvient à la première pour quelques momens; & l'on peut l'appeller accidentelle. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de s'arrêter aux ſignes qui ſont propres de cette dernière Phyſionomie, ni de les déſigner en particulier: ils ſont toujours en ſi grand nombre, qu'on ne peut preſque pas s'y méprendre; il ſuffit d'avoir des yeux pour en juger.

LETTRE XXX.

Quand Monime, ſurpriſe, découvre à Mithridate ſon amour pour Xipharès, elle n'eſt pas longtems à s'appercevoir qu'elle a été trompée: le changement de viſage de Mithridate ne lui apprend que trop tôt ſon malheur, & celui de ſon Amant.

De tout ce que la Nature offre à nos découvertes, il n'y a peut-être rien de ſi intéreſſant que l'étude de ces momens critiques où l'ame ſe peint au-dehors ; ſoit lorſque ſon tranſport eſt ſi grand, qu'elle ne penſe ſeulement pas à diſſimuler ce qui ſe paſſe en elle ; ſoit lorſque, malgré les efforts qu'elle fait pour ſe cacher, elle eſt obligée de laiſſer voir une partie de ce qui l'agite.

La manière dont Alexandre s'y prit pour découvrir ſi ſon Médecin l'empoiſonnoit, eſt autant digne de ſon diſcernement que de ſon courage.

Lettre XXX.

Il y a dans ces inſtans des remarques infinies à faire, & qui peuvent être utiles en d'autres occaſions, où l'ame moins émuë agite moins le corps, & excite un mouvement moindre dans les eſprits qui ſe portent au viſage : car il y a toujours (quoique peu de gens s'en apperçoivent) une grande reſſemblance entre la Phyſionomie accidentelle dont nous parlons, & la Phyſionomie permanente, habituelle, qui eſt véritablement la ſeule.

De quelque façon qu'on apprête une viande, ſon goût particulier lui reſte, & les aſſaiſonnemens qu'on lui donne ne ſervent qu'à le faire mieux ſentir. On eſt ſi perſuadé de cette vérité dans la ſpéculation, qu'on croit n'avoir connu certaines gens pour ce qu'ils ſont, que depuis un de ces mouvemens extraordinaires qui

LETTRE XXX.

s'eſt fait en eux, & qui les a décelés aux yeux les moins clairvoyans. Il n'y a pas de quoi être flaté de la connoiſſance qu'on acquiert alors: il faudroit être aveugle, pour ne pas appercevoir un caractère auſſi gros que celui-là.

Il eſt pourtant vrai, que pour être sûr de ſon fait, il faut connoître un peu l'homme par ſa Phyſionomie ordinaire. On imite la joie & la douleur, la ſurpriſe & le ſang-froid : il y a d'habiles Imitateurs.

Ovide ſe plaignoit de ſon tems qu'on avoit appris aux yeux à pleurer; &, ſi les yeux mentent, qui ne mentira pas? C'eſt, ſans difficulté, ce que nous avons de plus ſincère & de plus indiſcret. Que ſçavent-ils taire? ou plutôt que ne diſent-ils pas? Qui peut leur en impoſer? Ils ſemblent nous avoir été donnés pour nous démentir, toutes les fois que nous

manquons à la vérité ; & qui les examineroit bien, ne ſeroit jamais trompé : l'homme le plus faux eſt vrai par les yeux.

Quand il eſt queſtion de ſignes, & qu'on en demande, ce n'eſt donc que de ceux qui accompagnent la Phyſionomie ordinaire, à laquelle on doit ſe tenir ; & c'eſt à ceux là auſſi que je vais m'attacher, en vous repréſentant toujours que leur application eſt auſſi difficile à faire juſte ſur le papier, qu'elle eſt aiſée à faire à la vûe d'un viſage.

Pourquoi ſommes-nous ſéparés par des mers, ou retenus par des occupations inſociables ? Je vous dirois mille choſes, que j'écrirai fort mal, ou que je n'écrirai point du tout. J'ai dû faire les diſtinctions que j'ai faites : elles ont rempli cette Lettre, déja trop longue pour y ajouter encore. Je ne vous ferai pas languir.

LETTRE TRENTE-UNE.

LETTRE XXXI.

JE ne puis m'empêcher de rire, quand je vois dans tous ces Ouvrages qui traitent de la Physionomie, les raisonnemens pitoyables qu'on y rencontre, sur la tête grosse ou petite, le nez long ou court, l'embonpoint ou la maigreur, &c. Ils attachent tous à ces différens signes, les mêmes attributs, dans l'espérance apparemment que le nombre nous éblouira, & que nous ne demanderons pas compte de ce que nous trouverons attesté par beaucoup de gens. Il faut que cela soit; car je n'en ai pas encore vû un qui se soit mis en devoir de prouver ce qu'il avançoit. Il arrive une fois entre mille, que les Pronostics qu'on en tire sont justes, à peu

près comme ceux qui prédiſent à un millier d'hommes la même choſe, prédiſent vrai à l'égard de quelques-uns.

Diſons donc que la matière la mieux pétrie, la forme la plus parfaite en apparence, & les proportions les mieux obſervées, ne produiſent pas toujours le caractère le plus parfait. Combien de monſtres ſous les figures les plus aimables? combien de caractères charmans ſous les figures les plus monſtrueuſes? Ce n'eſt donc point à la beauté, ni à la perfection de la matière qui loge notre eſprit, qu'il faut s'en rapporter pour juger de lui.

A qui n'eſt-il pas arrivé de voir des viſages parfaitement beaux, qui ne diſoient rien, & qui à la longue ne ſéduiſoient point, parce qu'ils reſſembloient trop à un Buſte inanimé; tandis qu'il y en

LETTRE XXXI.

a cent autres, qui, jugés difformes par l'examen qu'on en fait, paroiſſent charmans, & charment en effet, parce qu'ils ſont vivans, & que l'ame ſort, pour ainſi dire, pour les embellir, & effacer, par la vivacité qu'elle leur donne, les défauts que la matière y avoit laiſſés?

Tout Paris a vû autrefois une Actrice de l'Opera, petite & laide, effacer dès le premier Vers qu'elle chantoit, les deux plus belles Créatures qui fuſſent alors ſur le Théatre, & qui faiſoient ſes Suivantes dans Armide.

Preſque tous les gens à grands talens, à talens décidés, enchantent, & ſemblent devenir beaux, quand ils ſont dans l'exercice de ces mêmes talens. Il n'eſt pas merveilleux, que des organes façonnés à telle ou telle choſe, donnent un plus libre cours aux eſprits,

eſprits, & par eux à l'action parfaite de l'ame, quand il s'agit de l'exercice de la choſe même pour laquelle ils ſont faits.

Revenons : c'eſt à des traits particuliers de couleur & de configuration qu'on doit recourir pour juger des hommes. Je ne connois que ces deux eſpéces de ſignes, qui puiſſent être utiles ; auſquels j'ajouterai les yeux, objet aſſez important pour mériter un Chapitre à part. Voici, à peu près, comme j'ai imaginé toute cette méchanique. La couleur indique les paſſions en général : la configuration en détermine l'habitude ; & les yeux en fixent en quelque ſorte la portée, je veux dire, la modération ou l'excès.

Pour peu qu'on ait réfléchi ſur les principes dont nous ſommes compoſés, on ſçait que les liqueurs, en circulant dans notre corps &

LETTRE XXXI.

dans nos chairs, teignent les dehors mêmes des canaux par où elles passent, de l'élément qui les domine; soit que notre peau transparente le laisse appercevoir ce qu'il est; soit qu'à force de passer & de repasser, il en reste par succession une teinte à la peau, qui en désigne la nature, en en montrant la couleur.

Or, de ces liqueurs, il y en a de vives & de lentes, il y en a de vermeilles & de plombées, il y en a de jaunes & de vertes, & de noires même. Chacun peut avoir remarqué que les visages vermeils ne sont pas tristes, & que les visages livides ne sont pas gais. Qui ne sçait pas que la vivacité des gens fort colorés peut être grande, mais qu'elle n'est pas durable; que celle des gens pâles ne finit point?

Quand on m'a dit quelquefois:

C'eſt un homme très - vif, cependant le meilleur homme du monde, qui ſe fâche aiſément, & qui s'appaiſe de même, je ne me ſuis jamais figuré ſon viſage autrement que coloré : & quand on m'a parlé d'un caractère ſombre, dont le feu caché ne s'éteint jamais, je me ſuis toujours repréſenté un viſage ſans couleur. Si cette idée ne vous eſt pas venue comme à moi, elle vous viendra en paſſant en revûe les gens avec qui vous avez vécu.

LETTRE XXXI.

Il faut remarquer que l'amour du plaiſir eſt attaché à toutes les paſſions générales, déſignées par ces couleurs ; avec cette différence, qu'il produit plutôt des folies, qui ne ſont que folies, dans les gens qui ont des couleurs vives, & des folies ſérieuſes, qui ſont de vraies fureurs, dans ceux qui ont des couleurs ſombres. Les pre-

LETTRE XXXI.

miers ſont capables de ſe tuer, à force de s'y livrer, & les autres de tuer ceux avec qui ils s'y livrent. On pourroit ajouter, ce me ſemble, que les paſſions tiennent aſſez des couleurs dont les viſages ſont teints : les paſſions ſérieuſes & triſtes ne s'expriment pas plus par les couleurs gaies, que les paſſions gaies & aimables par des couleurs ſombres.

Je n'imagine point qu'on ait envie de me faire la miſérable difficulté qu'on pourroit tirer de la couleur des Afriquains. On doit préſumer qu'il y a autant de différence entr'eux ſur le noir de leurs viſages, qu'il y en a entre les Européens ſur le blanc des leurs ; & ſi cette différence ne paroît pas d'abord auſſi ſenſible qu'elle l'eſt, c'eſt que nous ſommes accoutumés à voir des Blancs, que nous voyons rarement des Noirs, &

presque jamais plusieurs Noirs ensemble.

Cette raison est si vraie, que parmi nous il n'y a presque que les Peintres & les Teinturiers qui connoissent bien les divers degrés d'une couleur, parce que leur état les met dans la nécessité de les comparer souvent, & de les discerner en les comparant, & à force de les comparer.

On auroit tort de se roidir contre cette vérité, parce qu'elle paroît déterminer la connoissance des passions par la connoissance des couleurs. Ne convient-on pas tous les jours, que le Rouge que la pudeur excite, est bien différent de celui que cause la colère? N'est-on pas au desespoir de rougir en certaines occasions; ou parce qu'on ne veut pas, tout coupable qu'on est, donner des armes contre soi; ou parce qu'on craint

LETTRE XXXI.

ſeulement d'être cru coupable, quoiqu'on ſoit innocent? On ne me perſuadera point que le coupable qui rougit alors, reſſemble bien à l'innocent qui rougit auſſi, quoique par un motif bien différent. Leur rougeur n'eſt pas la même: on les confond volontiers, & l'on juge alors, plutôt par la prévention bonne ou mauvaiſe où l'on eſt à l'égard de la perſonne qui rougit, que par l'examen de ſa rougeur, qui ſeroit le moyen le plus efficace d'en découvrir la vérité.

Les Peintres qui ſe ſont piqué d'étudier la Nature, & dont l'imitation pouvoit en effet les rendre grands & admirables, ont déſigné les paſſions principalement par les couleurs.

Je vous avertis, en finiſſant cette Lettre, que c'eſt ici le cas de ne pas ſe contenter des cou-

leurs pour juger du caractère de quelqu'un. Ce n'eſt, au bout du compte, qu'un des ſignes que j'ai indiqués ; c'eſt même celui qui eſt le plus ſuſceptible d'induire en erreur, ſi on l'applique mal. Si, par exemple, n'indiquant que des paſſions générales, on l'emploie à déſigner les paſſions effectives de quelqu'un, on pourra ſe tromper.

Qu'on diſe : Un tel a telle couleur, donc il eſt naturellement porté à telle choſe, on ne ſe trompera pas : mais ſi l'on dit : Un tel a telle couleur, donc il eſt adonné, livré à telle paſſion, on pourra ſe tromper.

La couleur, en marquant la paſſion, n'en marque que le germe, & non pas les fruits : l'éducation, la néceſſité, le ſoin de la fortune, & plus que tout le reſte, la Vertu & la Religion même, étouffent ſouvent ces paſſions

LETTRE XXXI.

dans leur naiſſance ; &, pour en avoir le fond, la diſpoſition & le penchant, ce n'eſt pas à dire qu'on en ait les actions & les effets réels.

Je crois qu'on ne ſçauroit trop prévenir l'impreſſion que mon diſcours pourroit faire, de peur qu'on n'en abuſe. Ce ne ſera pas vous ; je connois tant d'eſprits gauches, embrouillés & lourds, chez qui ces diſtinctions ne ſçauroient percer clairement, que je ſuis excuſable de craindre ce que je ſerois bien fâché de voir arriver. Nous parlerons après-demain de la configuration.



LETTRE TRENTE-DEUX.

POURQUOI faut-il que vous m'obligiez à parler de la configuration de la matière? Tout le monde peut dire ce que vous m'obligez de dire ici; & les choſes inutiles me pèſent. Que démontrerai-je, quand je dirai que généralement les groſſes Perſonnes ſont bonnes gens; que les Corps extrêmement grands ne ſont pas ceux où il y a le plus d'eſprit? LETTRE XXXII.

On ſçait ce que répondit le fameux Bacon à ſon Maître, qui lui demandoit ſon ſentiment ſur un Ambaſſadeur de France d'une taille démeſurée. « Il en eſt, dit-„ il, de ces grands Perſonnages, „ comme de ces Maiſons à cinq „ ou ſix Etages; le plus haut eſt „ toujours le plus mal meublé. „

LETTRE XXXII.

Chacun peut ſe rendre compte de ces deux eſpéces de proverbes aſſez vrais, en faiſant attention que la bonté des groſſes gens, qui n'eſt, à la bien définir, qu'une ſorte de facilité, n'eſt auſſi que l'effet de la tranquillité dont ils jouiſſent ; leur ſang n'étant pas à beaucoup près auſſi agité que celui des autres, & le changement journalier qui arrive au ſang, étant beaucoup moindre chez eux, leur nourriture ſe tranſformant plutôt en chair qu'en ſang.

Quant aux perſonnes exceſſivement grandes, on peut en juger par proportion avec les Géants, que nous voyons de tems à autre, & que nous ne ſommes point étonnés de voir dépourvûs, non ſeulement d'eſprit, mais de force, de vigueur & d'activité.

Quoique l'homme ſoit le Chef-

d'œuvre de la Nature, elle eſt elle-même bornée dans ſes productions, & toute entière en effet dans chaque homme en quelque ſorte. Si elle excéde d'un côté, elle manque de l'autre: en faiſant une Stature qui paſſe les autres, elle la laiſſe manquer de cette abondance d'eſprits animaux, ou de cette perfection des organes qui ſeroit néceſſaire pour la rendre autant égale aux autres par les opérations qui leur ſont propres, qu'elle la rend ſupérieure par la grandeur qu'elle lui donne. L'ouvrage de la Nature y eſt bien tout entier: elle y a autant travaillé qu'aux autres; mais ſes proportions n'ont pas été les mêmes; & celui qu'elle partage ainſi, n'a pas plus de droit de ſe plaindre d'elle, qu'en a celui qu'elle a fait exceſſivement petit, & qu'elle a doué de ce que nous appellons

LETTRE XXXII.

eſprit, talens, &c. C'eſt à ce ſyſtême qu'il faut, je crois, avoir recours, pour expliquer l'idée générale où l'on eſt, qui eſt aſſez ſouvent vraie, que les gens contrefaits ont plus d'eſprit que les autres.

Je n'entreprends point de diſcuter cette compenſation équitable de la Nature, non plus que le profit que quelque homme peut en tirer. Il y a des Pays où il y auroit plus à gagner d'abonder en corps qu'en eſprit. Combien de Peuples encore aujourd'hui, quoique moins groſſiers qu'ils ne l'ont été, préférent un adroit Chaſſeur, un homme d'une force exceſſive au plus bel eſprit du ſiécle ? Et je ne ſçais ſi, ſans ſortir de notre Europe, tel Peuple ne croit pas encore la preſtance & la perfection du corps préférable à tout le reſte.

J'ai vû plus d'une fois une belle

Figure bête l'emporter ſur une autre auſſi ſpirituelle que laide; tant il eſt vrai que dans notre conduite, nous démentons ſouvent les idées nobles que nous avons de l'eſprit, pour l'abaiſſer au-deſſous même du corps, que nous ne mépriſons qu'en apparence, & ſans y être bien réſolus. Je ne ſçais preſque plus où j'en ſuis; &, ſi je n'y prends garde, je laiſſerai là le ſujet de cette Lettre, auquel ce que je viens de dire ſe rapporte pourtant, au moins de loin.

Il n'eſt pas étonnant que les gens forts & nerveux manquent de délicateſſe. Ce qui les compoſe eſt plus terreſtre : il ne ſe fait pas chez eux, comme chez les gens foibles, un dépériſſement continuel, qui eſt un effet de l'abondance des parties aqueuſes & aëriennes qui les compoſent.

Tout ce que nous avons allégué,

LETTRE XXXII.

ou ſuppoſé, de la compoſition des corps, rend plauſible, je dirois preſque certaine, la reſſemblance que je trouve entre les corps & les eſprits ; puiſque les eſprits, comme nous les avons définis, ne ſont ſenſibles que par leurs opérations, & que leurs opérations dépendent infiniment des corps.

De là j'ai coutume de conclure que ces figures roides, qui ſemblent ne pouvoir pas ſe plier, que celles qui ont quelque choſe de dur dans leur air, doivent renfermer des ames, ou, pour mieux parler, des caractères de la même eſpéce ; ce qui revient à ce que j'ai dit de la configuration, lorſque j'ai prétendu qu'elle marquoit l'habitude des bonnes ou des mauvaiſes qualités du caractère.

Pourquoi le corps, en effet, ne prendroit-il pas l'air d'une

chose à laquelle on l'oblige souvent de s'accommoder ? A force de mépriser ceux qui nous environnent, notre caractère haut & dédaigneux imprime à notre corps cet air méprisant, qu'il est si facile de reconnoître, & si difficile de dissimuler quand les circonstances en demandent un autre ; ce qui fait aussi que ces gens-là ont l'air si gauche, quand il faut l'avoir poli. Les hommes fort naturels, plus faciles à deviner que les autres, impriment à leurs corps des traits extrêmement démonstratifs des habitudes dans lesquelles ils sont.

On me demandera peut-être, si, indépendamment de l'habitude, la Nature ne déclare pas, par des traits configurés de telle ou telle manière, ses goûts & ses passions ? Je répondrai que je n'en doute pas : j'ajouterai en même

LETTRE XXXII.

tems que ces traits ſont ordinairement en petit nombre, & qu'il eſt bien difficile de ne pas s'y méprendre; que c'eſt ſur cet article-là principalement qu'il y aura de l'injuſtice de hazarder des jugemens.

N'eſpérez pas que je vous diſe à ce propos tout ce que vous ſouhaiteriez. Je crains les applications qu'on peut faire: &, quelqu'innocentes qu'elles fuſſent de ma part, il ſuffiroit que j'euſſe donné lieu à l'abus qu'on en feroit, pour en être deſeſpéré.

Voici tout ce que vous en aurez. Quelque variété qu'emploie la Nature dans la combinaiſon de la matière, il y a des choſes ſur leſquelles elle ne varie point, & qui ont entr'elles une connexion ſi néceſſaire, qu'on peut conclure l'exiſtence de celle qu'on ne voit point, par la connoiſſance

noiſſance qu'on a de l'autre. Les régles de proportion, établies dans les Ouvrages de l'Art, ne ſont priſes que de celles de la Nature; & il s'en faut bien encore que celles-là ſoient auſſi exactes que celles-ci : il y a toujours entr'elles la même différence qui ſe trouve entre l'Original & la Copie.

LETTRE XXXII.

A voir un enfant de ſix ans, on prédira aſſez ſurement de quelle taille il ſera à vingt. Pourquoi ne voudroit-on pas, qu'à l'inſpection de certains traits, quelqu'un qui a fait une étude particulière de tous leurs rapports, ne pût pas aſſurer en conſéquence une qualité bonne ou mauvaiſe ? La *Matérialité* du trait, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, peut avoir quelque liaiſon avec la qualité dont il s'agit, quoique ce ſoit à l'ame qu'on

LETTRE XXXII.

l'attribue ; puiſqu'on a ſuppoſé plus loin, que le caractère même dominant de l'ame dépendoit du corps, & de ce qu'on appelle la matière. Je vous dois quelque choſe ſur les yeux, & je vais me hâter de vous ſatisfaire.

LETTRE TRENTE-TROIS.

LETTRE XXXIII.

J'AI tant de choſes à dire ſur les yeux, que je ne ſçais par où commencer. C'eſt le cas de ſe plaindre de ſon abondance, d'en être appauvri. Tout le monde a dit ou écrit qu'ils étoient le miroir de l'ame ; & cette définition, qui va ſi bien à mon ſujet, leur fait beaucoup d'honneur. Il y a plus encore : il ſemble que de tous les ſens, ce ſoit celui où elle eſt plus ordinairement préſente, où elle habite plus particuliérement, où

elle arrive au moins plutôt qu'ailleurs quand on l'y appelle, & où elle ne se fait pas appeller deux fois. Elle se sert de leur langage pour parler: la force ni la douceur de la voix n'imitent point encore l'énergie & la grace dont ils sont capables, pour rendre les pensées de l'ame.

Personne n'a jamais osé espérer pouvoir parler mieux que par ses yeux: c'est à eux qu'on a recours, quand les expressions manquent. Leur discours n'a point besoin de l'ordre ennuyeux & symétrisé des paroles : il dit en un mot ce qu'on ne peut dire en mille : il termine en un moment les questions les plus embarrassées, & les réponses qui ne le sont pas moins. Que d'incertitudes finies, que de douleurs appaisées, que de procès terminés par un coup d'œil!

Plusieurs Théologiens se sont

LETTRE XXXIII.

accordés à dire que les intelligences céleſtes ſe parlent, & ſe communiquent leurs penſées, en ſe regardant. Oſons dire que ſi les yeux imitent en quelque ſorte entr'eux ce langage, il faut que ce ſoit par eux que l'ame ſe découvre le mieux, & eſt moins aſſujettie à la matière; que c'eſt chez eux qu'elle eſt plus ame que par tout ailleurs.

Ce qui a achevé de me confirmer dans cette idée, je le dois à la vérité merveilleuſe dont ils ſont, c'eſt l'impoſſibilité qu'ils trouvent à tromper : ils rendent l'ame plutôt ce qu'elle eſt, que ce qu'elle voudroit être quelquefois.

N'avez-vous jamais vû des gens mortifiés de ce que leurs yeux en diſoient plus qu'ils ne vouloient, & que leurs intérêts ne le demandoient? Pour preuve de leur ſincérité, je vous renvoie à ces circon-

ſtances où les yeux diſent, *oui*, quand la bouche dit, *non*, & où le *oui* des yeux eſt décidé enſuite avoir été le véritable. Il y a des gens qui crient & qui ſe fâchent, tandis que leurs yeux vous font leurs excuſes. Si vous êtes étourdi du bruit, & que vous ne liſiez pas dans les yeux ce qui en eſt, vous êtes dupe.

Tout ce que je vous dis là, vous paroît ne pas s'accorder avec l'opinion commune où l'on eſt ſur les tromperies des yeux, ni avec ce que j'en ai dit moi-même dans une de mes Lettres. Je n'en parlois qu'en paſſant, & plutôt pour dire qu'on s'efforçoit de leur apprendre à tromper, que pour dire qu'ils trompoient en effet, & qu'ils avoient profité de ces leçons.

Les yeux ne trompent jamais, quand ils parlent. Contentez-

LETTRE XXXIII.

vous de dire que ceux qui y liſent n'y entendent rien, ou prévenus d'ailleurs y liſent tout de travers, ſe trompent; & c'eſt en quoi l'opinion commune a raiſon. Je ſoutiendrai, quand on voudra, que les yeux parlans parlent toujours vrai: j'avouerai ſeulement que les yeux liſent ſouvent mal, & autrement qu'il n'eſt écrit.

Je vois mille diſputes ſur le Livre qu'on a lû. A peine s'accorde-t-on ſur le Texte, tout matériel qu'il eſt. Pour le Commentaire qu'on y fait, le ſens qu'on y donne, il dépend uniquement des Lecteurs, ou des diverſes paſſions qui les animent, & qui leur dictent le jugement qu'ils doivent en porter. Il n'eſt pas encore arrivé que ce jugement fût uniforme. On auroit tort d'accuſer ce Livre de ne pas dire ce qu'il dit: on a raiſon d'accuſer les Lecteurs de n'y pas

lire ce qui y eſt. Voilà les yeux parlans, & les yeux liſans définis. LETTRE XXXIII.

Quand cette jeune étourdie, honteuſe de ſon étourderie, ou pour s'en diſculper, me dira que l'homme qui l'a trompée avoit des yeux où la paſſion étoit peinte; que leur langage étoit ſi tendre, qu'il l'aſſuroit d'une conſtance invariable; je lui répondrai qu'elle ne ſçait pas lire, que ſa paſſion lui a fait voir des choſes qui n'exiſtoient point. Je l'aſſurerai, quoi qu'elle puiſſe me dire, que les yeux de ſon perfide ne lui annonçoient que la joie qu'il auroit d'en triompher, que l'impatience de ſes deſirs, & la fureur du plaiſir.

Toutes les paſſions animent les yeux; mais chacune a un feu qui lui eſt particulier, & qu'il faut ſçavoir diſtinguer. Les femmes, malgré leur étude de ce qui peut plaire, n'ont pû parvenir à confon-

LETTRE XXXIII.

dre aux yeux des hommes ces différens effets des passions: elles ne trompent que les gens prévenus, ou sans expérience. Il est pourtant vrai qu'elles ont acquis quelque chose en ce genre : c'est que si leurs yeux sont malgré elles aussi vrais que les nôtres, elles lisent ordinairement mieux dans les nôtres, que nous ne lisons dans les leurs. Elles apperçoivent plus surement ce qui se passe chez nous, que nous ne discernons ce qui se passe chez elles: & je ne sçais si ce n'est pas par cette raison qu'on ne soupçonne point qu'il y a plus d'hommes subjugués par les femmes, que de femmes captivées par les hommes. En voilà assez pour aujourd'hui.

LETTRE TRENTE-QUATRE.

LETTRE XXXIV.

NOUS avons dit tout ce que l'ame fait par les yeux. Tâchons de nous déveloper comment elle le fait, & si la Nature n'a pas mis dans les yeux quelques signes particuliers du caractère dominant.

La façon méchanique, dont les yeux reçoivent les objets, est une affaire d'Anatomie, qui est sçuë de tout le monde.

La manière dont l'ame parle par les yeux, en les remplissant d'eau ou de feu, en les ouvrant de telle ou de telle sorte, en les tournant, en les aggrandissant ou en les rapétissant, n'a pas encore été expliquée de personne, & ne le sera jamais. C'est une manœuvre de la Nature, qui, toute

LETTRE XXXIV.

matérielle qu'elle eſt, paſſe notre portée, & mérite notre admiration. Tous les lieux communs qu'on pourroit citer à ce ſujet, ne vous ſuffiroient pas, & n'éclairciroient rien.

Tenons-nous-en donc aux ſignes particuliers que la Nature peut avoir mis dans les yeux d'un chacun, pour faire connoître ſon caractère. Car, ſi de tous les ſens les yeux forment celui où l'ame paroît préſider plus ſenſiblement, il faut qu'il ſoit plus aiſé de l'y reconnoître qu'ailleurs : &, véritablement, je ne ſçais rien de ſi démonſtratif que les yeux. La joie & la triſteſſe, le plaiſir & la douleur, la douceur & la colère, la fierté & la bonté, la ſanté même & la maladie, tout y eſt exprimé, avant même qu'il en paroiſſe des traces en aucun autre endroit : ils ſont toujours les premiers à annoncer ce qui ſe paſſe.

Je n'ai pas de peine à croire qu'il puiſſe y avoir quelqu'un qui connoiſſe, par le ſeul examen des yeux, les maladies qu'on a, & la diſpoſition où l'on eſt à les avoir. Il y a peut-être de la mode à aimer mieux les grands yeux que les petits.

Je crois pourtant en général, que les grands yeux marquent des caractères plus ouverts, que les yeux à fleur de tête valent mieux que ceux qui ſont enfoncés & couverts.

Il ne faut pas croire que les petits yeux paroiſſent avoir plus de feu que les grands, ſeulement parce que l'orbite étant plus petit, le feu mieux réuni en brille davantage. Les caractères extrêmement vifs n'ont preſque jamais de grands yeux.

Il en eſt à peu près de même de la couleur des yeux. On ne

LETTRE XXXIV.

verra pas ordinairement quelqu'un avec des yeux noirs être indolent & pareſſeux par habitude : ceux qui le ſont ont les yeux bleus. Ces derniers ont leur mérite à certains égards : la tendreſſe eſt plus énergique chez eux que chez les autres. Ils ne brûlent pas tout-d'un-coup ceux qui les regardent, comme font les yeux noirs ; ils les conſument peu à peu : on ſe ſent mourir avec eux, ce n'eſt qu'un poiſon lent : avec les autres, on eſt emporté ; c'eſt un coup de canon.

Je me contente de vous mettre ſur les voies : c'eſt à vous d'aller au-delà, & d'en tirer les inductions que vous croyez pouvoir vous convenir.

Ce que nous appellons eſprit éclate dans les yeux : il eſt bien rare que par les yeux on ne juge pas du peu ou du beaucoup

d'eſprit de celui qu'on examine.

Il y a des yeux qui ne diſent rien, qui n'annoncent rien. Entre ceux-là, il faut diſtinguer les gros yeux, des yeux ordinaires. Les gros yeux, qui ſont le plus ſouvent les miopes, renferment ordinairement beaucoup d'eſprit & de paſſion. Les yeux ordinaires, qui ſont muets, marquent en effet des gens ſans habitude de vûes ou de vertus ; &, de tous les yeux que je connois, ce ſont les plus médiocres: ils ne ſont bons à rien. Il eſt queſtion alors de tirer de leur couleur les indications dont on a beſoin, pour ſçavoir quel ſera leur caractère : infailliblement lâche & ſans force, ſi la couleur eſt bleuë ; comme ils auront de l'activité & de l'ardeur, ſi la couleur eſt noire.

Pour les gros yeux, où il n'y a rien à voir, la couleur de leur

LETTRE XXXIV.

visage, la configuration de leurs traits est toujours assez marquée, pour qu'on puisse se passer de la couleur de leurs yeux. Je ne parle point des couleurs subordonnées à ces deux dominantes, le noir & le bleu : il est assez facile d'y assortir toutes les autres.

Je n'ai jamais vû des yeux bien nets manquer d'ordre & de netteté dans l'esprit : les yeux incertains n'aiment rien, quoi qu'ils puissent dire. Les yeux humides aiment trop, & les yeux fort ouverts aiment tout. Je hazarde beaucoup, en vous parlant si franchement. Toutes ces Régles-là ont leur exception.

Si j'allois vous dire que les yeux dont les liqueurs sont brouillées, me déplaisent, que je me défie d'eux, ce n'est pas à dire que je n'aye une confiance entière en l'amitié du Chevalier de......

Quoique j'aye imaginé que les yeux bridés marquent ſouvent un eſprit peu étendu, je rends juſtice à l'eſprit de M. de...., & je lui en trouve beaucoup. Lettre XXXIV.

C'en eſt aſſez ſur les Phyſionomies : & je ne pourrois plus vous dire que des perſonalités, auſquelles je renonce. Vous n'aurez plus qu'une Lettre de moi ; & ce ſera la réponſe que je dois à vos allarmes ſur la crainte où vous êtes, que ma folie phyſionomique ne me faſſe des Ennemis. J'y répondrai ſérieuſement, &, comme je penſe, dans le vrai.



LETTRE TRENTE-CINQ.

LETTRE XXXV.

ETUDIER les hommes, n'eſt pas apprendre à les haïr, comme vous le croyez : c'eſt apprendre à les ſupporter, & à vivre avec eux. Déſiez-vous de toute Philoſophie qui tend à rompre les liens qui uniſſent les hommes, & à détruire la Société pour laquelle nous ſommes nés. C'eſt une Philoſophie où il entre plus d'humeur que de raiſon. Le vrai ſage n'eſt pas celui qui hait tout le monde : ce ſeroit plutôt celui que tout le monde aime ; & on n'aime point ceux qui condamnent toujours.

Comment, après avoir examiné avec un peu d'attention le limon dont nous ſommes tous formés, peut-on être ſi difficile à l'égard

l'égard de ſes ſemblables ? Ne trouve-t-on pas chez ſoi la première cauſe de tous les effets défectueux qu'on apperçoit dans les autres ? Ne s'en reſſent-on pas aſſez ſoi-même, pour n'oſer la reprocher aux autres ? La diſtance eſt-elle ſi grande, & ne devrions-nous pas en uſer enſemble à peu près, comme en uſent les enfans d'une même mère, qui cachent, qui adouciſſent, qui ſupportent au moins les imperfections qu'un d'eux a apportées du ſein où ils ont tous été produits ?

J'aime beaucoup ce ſoupé philoſophique, où les honnêtes-gens qui le formoient, en vinrent à examiner s'ils n'avoient pas tous mérité une fois en leur vie d'être pendus ; & qui en convinrent, en ne bornant pas ce châtiment aux vols & à d'autres crimes, peut-

être moins affreux en ſoi, que beaucoup d'actions plus ordinaires & plus puniſſables, quoiqu'impunies.

Quelque différence qu'il y ait d'hommes à hommes, il y a toujours une grande reſſemblance dans les principes qui les compoſent. Si l'on examinoit bien ce qui a fait ce qu'on appelle communément, plutôt que ce qui eſt en effet, un Grand-homme, on ſeroit quelquefois effrayé de lui trouver preſque tout ce qui a fait un grand ſcélérat.

Ce ſont ſouvent les objets extérieurs qui diſtinguent des hommes, qui ſe reſſemblent véritablement par le caractère & dans le fond de leur conduite. L'état, la naiſſance, les occupations, la renommée, forment une foule de préjugés, qui nous aveuglent

ordinairement dans l'examen que nous faiſons des autres, & qui nous arrachent le jugement que nous en portons. Il faut juger d'eux, ſans l'envelope qui les diminuë auſſi ſouvent qu'elle les groſſit; & c'eſt à quoi l'étude des Phyſionomies conduit.

On eſt ſi fort accoutumé à entendre dire du bien & du mal, à tort & à travers, des gens qu'on n'a pas encore vûs, ſans en croire un mot, qu'on en juge ſainement quand on les voit: & ſi, de toutes les façons de juger des hommes, c'eſt la plus vraie, il faut dire auſſi que c'eſt la moins effrayante pour ceux qui en ont l'habitude.

Il en eſt des hommes qui étudient les autres, & qui en connoiſſent mieux les défauts, ſi vous voulez, comme de ceux qui ſe livrent à un état qui les approche

LETTRE XXXV.

des morts & des mourans. Ils en ſont d'abord effrayés ; ils croient ne pouvoir pas tenir contre leur répugnance : ils s'y accoutument inſenſiblement ſi bien, qu'ils n'en ſont plus révoltés, qu'ils leur deviennent utiles, & qu'ils en tirent eux-mêmes un grand avantage.

Pourquoi dit-on que les vieux Juges ſont les plus doux, ſi ce n'eſt parce que leur âge & leur expérience leur ont appris à connoître les hommes ; & que, plus on les connoît, plus on eſt diſpoſé à les ſupporter ?

Croyez-vous d'ailleurs, qu'un Phyſionomiſte enviſage l'amour-propre & les paſſions, ſources intariſſables de vices & de défauts, du même œil dont les regarde le vulgaire ? Il y voit beaucoup d'accompagnemens, que n'y voit point le reſte des humains. Comme

il ne condamne pas en aveugle, il examine chaque piéce du Procès; il ne met point ſur le compte du coupable ce qui n'eſt pas de lui; il ne l'accuſe que des faits où ſa volonté a eu part; & dans cette volonté même, il épluche les circonſtances où elle s'eſt trouvée. Si elle lui paroît blâmable en quelque occaſion, il la louë en d'autres de n'avoir pas été auſſi loin que ſes deſirs pouvoient la porter: il la contemple dans une ſorte de ſervitude, où le bien lui coûte à faire, & lui ſçait gré quelquefois du mal qu'elle ne fait pas. De-là vient qu'il eſt ſi prompt à louer, & ſi lent à blâmer: il diſtingue les tems où elle a été libre, de ceux où elle a été contrainte. Il ſçait que tout eſt extrêmement mêlé dans l'homme; qu'il n'y a rien de parfaitement pur; que ce

LETTRE XXXV.

qui paroît mauvais n'eſt pas tout-à-fait ſans bonté, comme ce qui eſt bon n'eſt pas abſolument éxemt de malice.

Il n'y a que les gens ſans eſprit, ſans réfléxion qui ſoient ſi prompts à condamner. Les enfans jugent plus ſévérement un autre enfant, que ne feroit le Légiſlateur le plus rigide. L'amour propre leur fait croire qu'il y aura de la gloire à condamner. L'ignorance, la précipitation qui lui reſſemble, les y détermine; & ils ne louënt preſque jamais leurs égaux. Il n'appartient en effet qu'à une connoiſſance, devenuë parfaite par l'uſage, de voir un caractère tout-à-la-fois par ſon bon & ſon mauvais côté, de compenſer l'un par l'autre, de s'attacher à louer ce qui eſt bon, dans l'impoſſibilité avérée de corriger ce qui eſt mauvais.

Je ſuis ſi perſuadé de cette vérité, que je ne puis me défendre de vous dire en paſſant, que les plus beaux Livres de Morale, & ſur tout de Caractères, que nous avons en françois, me choquent en ce qu'ils ſe bornent preſque tous à dire du mal des hommes. A les entendre, il n'y a chez eux que des vices. Pourquoi, s'ils ne connoiſſent pas les Vertus, diſent-ils qu'il n'y en a point: & s'ils les connoiſſent, pourquoi les étouffent-ils par leur malice? Croient-ils donc que c'eſt le moyen de rendre les hommes vertueux, que de prêcher toujours qu'ils ne le ſont pas? Je ne prétends pas les corriger: j'en ai pitié; & je fais d'eux comme de ceux que je vois ſe morfondre à reprocher les défauts d'amitié & de reconnoiſſance. On peut corriger les défauts de l'eſprit, qui

LETTRE XXXV.

ſont des erreurs, & jamais ceux du cœur, qui ſont de vrais vices.

Choiſiſſez mieux une autrefois le ſujet de vos queſtions, & ne m'expoſez pas à dire autant de folies que j'en ai dites ſur les Phyſionomies. Adieu : je vous aime de tout mon cœur.





LETTRE*

Sur l'Inégalité des Ames.

On vous a dit que je n'étois pas éloigné de croire les ames inégales ; on s'eſt trompé : on a pris un badinage de ma part pour une opinion. J'ai avancé une fois, il eſt vrai, que je trouvois moins de différence entre les bêtes & certains hommes, qu'il n'en paroiſſoit entre ces certains hommes & M. de Fontenelle, par exemple.

* On nous a aſſuré que ces trois Lettres ſont de l'Auteur des Lettres philoſophiques ſur les Phyſionomies : nous les préſentons au Public comme on nous les a données.

Dans la converſation que nous eumes à ce ſujet, nous nous donnâmes la liberté de dire tout ce qui ſe préſentoit à notre idée : nous ſuppoſames trois ou quatre eſpéces d'ames différentes : nous en fimes des claſſes, dans leſquelles nous partageâmes les hommes que nous connoiſſions. Cet arrangement nous ſoulageoit : il nous aidoit à expliquer les différences, en quelque ſorte infinies, que nous trouvions dans les caractères : nous y découvrions le principe de ces Sociétés unies qui font leur bonheur ; nous les imaginions compoſées d'ames de la même eſpéce. Les deſunions, les antipathies, les diſſentions étoient l'effet des ames de différentes qualités, qui ne peuvent ſe ſouffrir.

Il y eut des diſputes aſſez difficiles à terminer ſur l'amour d'une

femme charmante pour un homme mauſſade, ſur celui d'un homme aimable pour une femme méchante. Nous ne pouvions pas leur ſuppoſer des ames de la même eſpéce. Les uns diſoient que l'amour tient ſi rarement à l'ame, qu'il n'eſt pas queſtion d'avoir recours à elle pour expliquer ce Phénoméne: d'autres ſoutenoient que toutes les fois que le cas arrivoit, il falloit néceſſairement que la perſonne aimée eût une ame d'une eſpéce ſupérieure à celle qui aimoit; que c'étoit un tribut que l'eſpéce inférieure rendoit à l'autre; car nous nous accordames à ne pas donner aux femmes une claſſe d'ames à part: nous ſoutinmes qu'elles rouloient toutes, comme les hommes, dans les claſſes établies, & que la différence des Sexes étoit une attribu-

tion des corps, & point du tout des ames.

Comme ce qui eſt parfait eſt rare, il en devoit réſulter que l'eſpéce ſupérieure des ames étoit la moins abondante; que le Siécle le plus fertile en grands hommes, étoit celui où cette claſſe d'ames avoit le plus donné.

On raiſonne quelquefois en badinant. Nous cherchames comment ſe pouvoit faire cette diſtribution des ames ſi inégale : nous ne pumes lui donner d'autre cauſe que celle qui fait les riches & les pauvres, les grands & les petits. Cette difficulté, qui eſt conſidérable, nous fit imaginer que les ames pourroient bien être faites avant les corps; qu'elles deſirent ardemment de s'unir aux corps; ce qui fait, quand elles y ſont une fois attachées, notre amour de

la vie, & l'horreur que nous avons de notre fin : que ces ames, attentives à la formation des corps, y entrent le plutôt qu'elles peuvent; qu'elles ſe diſputent ſouvent à qui entrera la première; qu'il eſt arrivé quelquefois que deux ames, ne pouvant l'emporter l'une ſur l'autre, y ſont entrées enſemble; que ce mêlange a fait les oppoſitions marquées, les caractères indéfiniſſables, qui ne s'accordent jamais avec eux-mêmes, qui haïſſent & qui aiment en même tems, qui font encore plus leur tourment que celui des autres.

La longue & la courte durée de la vie ne viendroit-elle pas encore, diſions-nous, du plus ou du moins de liberté qu'éprouve une ame dans le corps où elle s'eſt placée? Elle y eſt peu, ſi elle s'y trouve mal à ſon aiſe; &

long-tems, ſi le jeu des organes lui convient.

Vous comprenez que la matière eſt inépuiſable, ſuſceptible de jolis détails, & qu'elle ſemble faite pour exercer l'imagination: auſſi n'eſt-ce qu'une ſuppoſition. La Phyſique ne veut pas, & je compte l'avoir démontré, qu'il y ait plus d'une eſpéce d'ames, toutes égales, ne tirant leur variété apparente & leurs opérations vraiment différentes, que des corps qui les ſervent.

Je conviens que, dans ce ſyſtême, tout eſt bien plus difficile à expliquer: on a honte d'avoir recours à des organes qui ne ſont que matière, & ſans aucun autre rapport avec l'eſprit, que celui d'un outil entre les mains de l'ouvrier. Mais il faut ſçavoir n'aller pas plus loin; croire inexplicable

ce qui l'eſt, le ſouffrir ; & avouer, ſans s'en fâcher, les bornes de l'eſprit humain : nous les ſentons à chaque pas ; il ne devroit pas être difficile d'en convenir.

Il m'eſt arrivé ſi ſouvent de me tromper ſur des objets plus ſimples, & que je croyois connoître, que je n'ai plus honte de mon ignorance. L'erreur en Morale a des effets plus affligeans : qui eſt-ce qui peut tout prévoir ? On croiroit ſe deshonorer ſoi-même, en ſoupçonnant toujours le mal. Ces régles de Phyſionomie, que j'aime tant, ne peuvent pas faire deviner ce qu'une belle ame ne doit pas croire. L'eſprit le plus lumineux a encore beaucoup à craindre de la bonté de ſon cœur vis-à-vis les méchans.

. . . . . . La défiance *Racine.*
Eſt toujours d'un grand cœur la dernière ſcience
Ou le trompe long-tems.

LETTRE

Sur la Philanthropie.

NOus ne ſerons pas ſi-tôt d'accord : vous êtes Miſanthrope, & vous en faites gloire ; je ſuis Philanthrope, & je ne m'en défends pas. Il arrive de là que vous condamnez l'humanité preſque toujours, & que je la plains plutôt que je ne la condamne. Je vais défendre mon ſentiment, puiſque vous le permettez, & autoriſer le Tolérantiſme auquel je me ſuis dévoué. Je ne ſerai point fâché que vous me condamniez, ſi vous l'oſez : je veux mériter le titre d'Indulgence plenière que vous m'accordez.

Il y a des opinions auſquelles on eſt entraîné, ſans ſçavoir comment

comment : celles qui ont quelqu'analogie avec notre caractère, ſont de ce nombre. Les pareſſeux ſont d'avis qu'il ne faut pas ſe mêler de beaucoup de choſes : les gens actifs penſent le contraire, & confondent le plaiſir qu'ils ont d'agir avec celui qu'ils trouvent à rendre ſervice.

Il n'en eſt pas de même du Tolérantiſme. Dans mes premières années, tout ce qui ne s'accordoit pas avec mes idées me révoltoit ſenſiblement : j'étois étonné qu'on pût ſupporter dans la Société, des gens qui me paroiſſoient des monſtres : j'aurois été volontiers le Dom-Quichote de la probité. Je ne jugeois de ce que je voyois, que d'après les ſentimens que la Nature a gravés dans nos cœurs : tout ce qui ne s'y rapportoit pas me paroiſſoit condamnable.

A force de voir des hommes bons & méchans, j'ai compris que le bien leur coûtoit à faire, & le mal auſſi ; que les jugemens qu'on portoit d'eux, étoient, pour l'ordinaire, aſſez mal fondés; qu'il y avoit peut-être autant à réformer dans ce qu'on appelle les bonnes réputations, qu'à diminuer des mauvaiſes; que le frivole l'emportoit de beaucoup ſur le ſolide; que c'étoient des riens qui nous rendoient heureux ou agréables, dans le même tems que les choſes les plus eſſentielles auroient dû nous rendre malheureux ou déteſtables ; que notre état, bon ou mauvais, étoit à la merci de gens qui n'étoient pas capables d'en juger, & de qui cependant il dépendoit entiérement.

Je ſuis parti de là pour étudier la Morale avec plus de ſoin qu'on n'y en apporte: c'étoit mon goût;

je m'y ſuis livré. C'eſt elle qui m'a changé, qui m'a fait un vrai Philanthrope : elle m'a inſpiré de regarder les hommes comme mes frères : elle m'a prouvé qu'ils l'étoient en effet : je me ſuis ſenti plus touché, plus attendri ſur leurs misères, qu'irrité de leurs défauts.

L'étude de l'Hiſtoire a beaucoup ajouté à mon ſyſtême. La chute & l'élévation des Empires; les révolutions qui ne font que les ébranler ; les paſſions qui régnent par préférence dans un Pays; les contradictions manifeſtes adoptées preſque par tout; les erreurs univerſelles; la moitié du monde condamnant l'autre; les préjugés établis au-deſſus des Loix mêmes; les moyens qui ont dégradé un Héros, en menant un autre à la gloire; les hommes brûlant aujourd'hui ce qu'ils ado-

roient hier ; l'impoſſibilité de trouver une régle qui réuſſiſſe toujours ; la plus ſage politique renverſée par le plus petit événement ; la futilité de ce qui fait l'occupation eſſentielle de beaucoup de gens ; enfin, la vanité & le néant des objets les plus chers ; l'amour & l'amitié immolés au plus vil intérêt : tout ce qui ſert à la Philoſophie des autres, a ſervi à ma Philanthropie ; ce qui rend indifférent, m'a rendu ſenſible : j'ai plaint l'humanité.

Vous ne ſçauriez croire quel ſecours j'ai tiré encore des Phyſionomies. Je n'exige des hommes que ce qu'ils peuvent faire ; & leur pouvoir eſt bien borné. J'en ſupporte plus facilement leurs défauts, & j'en eſtime plus leurs vertus. Ce qu'ils font de grand me ravit & m'enchante ; je vais juſqu'à en tirer vanité : c'eſt mon

eſpéce qui fait bien ; je m'en applaudis ; & je ne dois peut-être l'admiration qu'ils me cauſent, qu'à la connoiſſance que j'ai de leur foibleſſe, qu'ils ont eu le courage de ſurmonter.

Je vois que tous ceux que l'âge & l'uſage du monde ont éclairés, ſont beaucoup plus faciles à pardonner que les autres. Celui-là ſe marie ; celui-ci reſte dans le célibat ; l'un prend une Charge ; l'autre veut être libre : pourquoi ne pas croire qu'ils ont tous raiſon ?

Il en eſt de la façon de penſer & de la conduite, comme des goûts, du ſon de la voix, de la démarche, de l'air du viſage, & de la manière de ſe mettre : toutes ces choſes, eſſentielles ou non, deviennent un ſujet de critique pour ceux qui, ne ſçachant pas s'occuper, ſe font une fatigue de ce que les autres ne font pas comme eux.

Nous nous égorgerions les uns les autres, si nous nous ressemblions en tout. Nous prétendrions aux mêmes objets : la diversité de nos sentimens, comme celle de nos figures, en fait l'accord si nécessaire & la variété si agréable. Donnons aux autres la liberté que nous voulons qu'on nous laisse : elle n'est répréhensible que lorsqu'on l'emploie à faire le malheur d'autrui.

C'est ici la pierre de touche du Tolérantisme que j'adopte. Tout est sujet à excès ; & il n'en faut sur rien, s'il est possible. Je tolère ce qui ne va pas visiblement au détriment des autres : je prétends qu'on doit souffrir que chacun se satisfasse, quand sa satisfaction ne fait de mal réel à personne. Mais les régles éternelles de la Société, qui ne permettent pas de faire

aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, me décident à condamner tous ceux qui font leur bonheur, aux dépens des autres. Si vous ne m'entendez pas les blâmer tout haut, vous ne m'entendrez jamais les louer & leur applaudir. Les gens les plus doux portent le plus loin leur colère, quand on l'excite avec raiſon : les hommes les plus tolérans ſont auſſi ceux qui condamnent avec le plus de force ce qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler être contre les vrais principes ; &, ſi je dis avec Poppe : Tout ce qui eſt, eſt bien, je ne l'entends jamais de ce qui eſt eſſentiellement mal. Ce mal eſſentiel n'eſt pas difficile à définir ; c'eſt où je vous laiſſe.



LETTRE

Sur les Malheurs de la Vie.

LES malheurs sont l'appanage de l'humanité ; personne ne peut s'y soustraire : il y en a pour tous les états de la vie ; il en arrive qu'on n'attendoit pas. Il est plus sage de préparer son ame à l'adversité, que de s'occuper à la prévenir.

Voilà un début qui vous prouve que je suis triste : je vais vous dire pourquoi. Notre ami le Chevalier vint me voir hier : à l'air dont il entra chez moi, je connus qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me dit d'abord qu'il étoit malade : je l'assurai que non ; que c'étoit son ame qui souffroit ; que ce n'étoit pas à un

Phyſionomiſte comme moi qu'il devoit en impoſer. Vous avez des chagrins, Chevalier, lui dis-je; mais vous n'y ſuccomberez pas. Tout le monde peut connoître votre candeur, votre ſenſibilité: il n'en eſt pas de même de votre force d'eſprit: peu de gens ſçavent juſqu'où elle peut aller: vous ne le ſçavez peut-être pas vous-même, auſſi-bien que moi.

Il me conta alors de quoi il s'agiſſoit, mais avec tant de ſageſſe & tant de ménagement, qu'il me toucha juſqu'aux larmes. Vous voilà, m'écriai-je, ſur la liſte honorable de ces noms ſacrés que l'envie a perſécutés, que leur mérite a perdus, qui ont laiſſé aux remords le ſoin de leur vengeance; vous n'avez jamais été de votre vie en ſi bonne compagnie. Votre cœur ſouffre, ſans doute, de l'injuſtice, de la perfidie & de l'ingra-

titude ; cette douleur qui vous eſt commune avec tous les bons cœurs, doit être adoucie par la penſée du bien que vous avez fait à ceux qui vous font du mal. Il vous reſtera peu d'amis ; mais ceux qui vous reſteront, auront été éprouvés : vous pourrez vous y fier. Il en eſt des amis comme des ſuffrages : on devroit les peſer, & non pas les compter.

Quant à la multitude, qu'entraîne volontiers l'opinion du mal, elle ſe trompe ſi ſouvent, que ſi elle vous condamne, ce ne ſera qu'une erreur de plus pour elle, & un petit malheur pour vous. Les honnêtes-gens doivent penſer ſur la réputation, comme Horace vouloit que les Auteurs penſaſſent ſur leurs Ouvrages.

Art. Poëtique.

Ne travaillez point, leur diſoit-il, pour être admirés de la foule. Ses jugemens, en effet, ſont trop

précipités, pour être craints : il n'y a que les eſprits qui ont eu le tems d'acquerir du ſang-froid, qui puiſſent bien juger. Qui penſe trop vîte, juge ordinairement de travers.

Elle reviendra cette multitude, ou elle ne reviendra pas. Il y a bien autant de hazard dans les réputations que dans les fortunes. Que ſommes-nous ſur la terre ? Un point preſqu'indiviſible, vis-à-vis le reſte du monde, qu'on n'appercevroit pas d'un autre ſphère que la nôtre. Ceux qui nous environnent, & pour qui nous ſommes réellement ſenſibles, s'occupent peu de nous, & beaucoup d'eux.

Il y a bien à décompter de l'idée monſtrueuſe que nous nous faiſons de l'opinion du monde; nous ne lui ſommes d'ailleurs comptables, en bonne régle, que de ce

que nous faiſons, & point du tout de ce qu'on nous fait. Ne croyez pas que je veuille qu'on s'en moque, qu'on ſe mette abſolument au-deſſus des formalités établies dans toute Société policée : je veux qu'on ne faſſe rien qui puiſſe légitimement la fâcher; mais je veux auſſi fortement qu'on ne s'embarraſſe pas de lui déplaire, lorſqu'elle a tort; & je lui dirai, quand vous voudrez, qu'elle a ſouvent tort.

Quelque mérite que je vous aye connu, mon cher Chevalier, ajoutai-je, vous allez l'augmenter encore. Vos malheurs développeront en vous des ſentimens, des notions, des lumières que vous n'y ſçaviez pas, faute d'en avoir beſoin. Vous ne m'êtes pas devenu plus cher; mais vous êtes bien plus eſtimable à mes yeux. La facilité de votre caractère, cette complai-

ſance que rien ne ſembloit révolter, cette égalité d'humeur inaltérable, cette compaſſion naturelle pour les malheureux, ce plaiſir que je vous ai vû à les ſecourir, tout cela va prendre un accroiſſement merveilleux. L'infortune fait ſur les grandes ames ce que la roſée fait ſur les fleurs, ſi je puis me ſervir de cette comparaiſon: elle anime leur parfum; elle tire de leur ſein les odeurs qui embaument les airs. Je ne vous parle, ni de votre patience, ni de votre ſageſſe: ce ſera à vos ennemis, qui ne s'y attendoient pas, à l'admirer. Pour moi, je les voyois dans le germe qui les renfermoit.

Socrate ſe diſoit l'accoucheur des penſées: je crois que le malheur l'eſt des vertus. Il a été lui-même un bel exemple de la folie des hommes à condamner ce qu'ils

devoient reſpecter. Ceux qui ſont venus après lui, ont bien travaillé à le juſtifier ; témoin cet Auteur du dernier Siécle, qui diſoit : *Erasme.* *Parùm abeſt quin exclamem : Sancte Socrates, ora pro nobis.* Toutes ces réparations ne font pas revivre ceux qu'on a fait mourir.

Corneille. Les morts les mieux vengés ne reſſuſcitent point.

On a bien raiſon de nous comparer à des brins de paille que le vent emporte çà & là à ſon gré : qui peut répondre de ſa deſtinée ? Il ne tiendroit qu'à cinq ou ſix ſcélérats de faire pendre le plus honnête-homme, en atteſtant qu'il a fait un vol, un aſſaſſinat, auquel il n'a pu penſer.

Nous n'avons à nous que notre courage, qui forcé de céder à des obſtacles inſurmontables, peut

plier ſans être vaincu. Allez, Chevalier; j'ai une ſi grande opinion du vôtre, que ſi j'en ai jamais beſoin, je n'irai pas en chercher ailleurs que chez vous.

Nous nous ſommes ainſi ſéparés fort contens l'un de l'autre; lui, dans l'admiration de ce que je lui ai prédit; & moi, dans celle qu'inſpirent la beauté & la bonté de ſon ame. Nous nous reverrons demain. Faites-vous honneur de la part que vous prenez à ſon affliction : écrivez-lui pour le conſoler : il n'eſt point Stoïcien; il eſt ſenſible à la douleur, & ſçait la ſurmonter.

Adieu.

F I N.





